13e Année

N° 138



Chaque mois

Mai 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

RUBRIQUES

CHRONIQUES

Couverture d'Yvonne Gassinot

FOND

FONDATION

SECONDE

par ISAAC

Les 3 titres en

Présentation

Tirage limité

A paraître fin mai 1965

(voir page 5)

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Avram Davidson	La loi secrète
Avram Davidson	La sixième saison
Miriam Allen DeFord	Les transfuges
Miriam Allen DeFord	Le passage de Vénus
Michel Demuth	L'été étranger
Michel Demuth	Le fief du félon
Michel Demuth	Haine-Lune
Philip K. Dick	Cantate 140
Georges Gheorghiu	Trouver la ville
Nathalie Henneberg	Le soleil de Thulé
Nathalie Henneberg	Portés disparus
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Le héros
Suzanne Malaval	La maison d'à côté
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Chad Oliver	Le bout de la route
Chad Oliver	L'esprit gardien
Thomas Owen	Un beau petit garçon
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Edgar Pangborn	La corne d'or
Kit Reed	Le Phœnix
Christine Renard	Le crocodile
Christine Renard	La sainte alliance
Evelyn E. Smith	La femme du capitaine
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff
Roland Topor	Une fée pas comme les autres

Attention : vous n'avez plus que jusqu'au 20 mai pour souscrire à FONDATION

La trilogie **Fondation**, œuvre-clé de la science-fiction américaine, était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois.

Aujourd'hui, nous nous apprêtons à éditer pour la première fois, en un seul volume, le texte intégral de ces trois romans d'Isaac Asimov, chef-d'œuvre dont le lecteur français pourra enfin apprécier l'envergure.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation**, trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation**, le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifiée la science-fiction.

Les trois romans sont réunis en un fort volume de 600 pages, à tirage limité et numéroté, sous couverture cartonnée, avec gardes, fers, introduction sur l'auteur et son œuvre, et bibliographie. Parution fin mai.

Hâtez-vous de profiter du prix de souscription de 25 F., valable jusqu'au 20 mai (le 15 juin si vous résidez outre-mer), en nous envoyant votre commande à l'aide du bulletin inséré en page 141. Ce prix sera, après cette date, irrévocablement porté à 28 F.

Au prochain sommaire de "Fiction"

Au moment où (voir page 156 de ce numéro) certains esprits étriqués s'ingénient à prétendre que l'actualité spatiale tue la science-fiction, il est bon que celle-ci témoigne de sa vitalité, et prouve qu'elle conserve intactes ses facultés prévisionnelles, son don d'extrapoler l'imaginaire à partir du réel. De cette démonstration, un exemple significatif est offert par le long récit de **JAMES E. GUNN** que nous publierons le mois prochain, sous le titre **Voir Mars et mourir.** Il y avait longtemps que l'exloration de l'espace, dans sa réalité psychologique, n'avait été présentée par une œuvre romanesque avec autant de force de conviction. A tous ceux qui reprochent à la S.F. de n'être parfois qu'évasion trop facile hors du concret, ce récit apportera un démenti.

Autre texte à remarquer dans ce numéro : **Les quatre fantômes de « Hamlet »,** une nouvelle œuvre de **FRITZ LEIBER,** où une troupe théâtrale se voit hantée... par le fantôme de Shakespeare (pas moins !). Le charme de la prose étincelante de Leiber est porté ici au plus haut degré.

Ce sommaire sera d'ailleurs brillant, puisque vous y rencontrerez encore plusieurs autres écrivains de premier ordre : **ISAAC ASIMOV**, avec **Souvenir perdu** ; **ARTHUR C. CLARKE**, avec **Casanova cosmique** ; **JACK SHARKEY**, avec **La machine assassinée** ; **THOMAS OWEN**, avec **La dame de Saint-Pétersbourg** ; etc.

Ce numéro paraîtra le 26 mai.

Le 15 mai :

Histoires de terreur

(Fiction spécial 7)

Avec ce titre, **Fiction** inaugure pour ses numéros spéciaux une présentation modifiée : couverture sans illustration, avec impression brillante en deux couleurs sur papier couché, et adoption d'un titre définissant le recueil et se substituant à celui de la revue. Ce titre est, pour cette fois, **HISTOIRES DE TERREUR.** Mais attention, ne vous y trompez pas en l'achetant chez votre dépositaire : il s'agit bel et bien de **Fiction Spécial 7,** dernière en date dans notre célèbre série d'anthologies.

Ce spécial, pour la première fois, est entièrement consacré au fantastique. Nous y avons rassemblé vingt nouvelles d'auteurs anglo-saxons comptant parmi les maîtres du genre. On sait que l'Angleterre, notamment, est la patrie d'élection du fantastique, et que les fantômes et autres créatures maléfiques y ont toujours hanté la littérature. Les différents écrivains modernes que nous avons choisis prouvent qu'ils sont capables de continuer superbement cette tradition.

Edité sur 248 pages et venru 6 F., **HISTOIRES DE TERREUR** paraîtra le 15 mai. Ne manquez pas dès maintenant de retenir cette date !

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Si vous voulez lire le roman le plus inattendu de l'année, celui qui défie toutes les définitions connues de la science-fiction, ne manquez pas d'acheter le prochain numéro de GALAXIE, où vous le trouverez, **complet en une une seule parution.** Son titre : **Les Maîtres des Dragons.** Son auteur : **JACK VANCE.** Son intrigue : quelque chose qui ne ressemble exactement à rien de ce que vous avez vu. En tout cas (c'est le moins qu'on puisse dire), une flamboyante aventure. Le tout agrémenté d'une série d'étonnants dessins de Jack Gaughan, représentant les bizarres créatures qui sont au centre de l'histoire et qui portent des noms aussi charmants que l'Horreur Bleue ou le Tueur Califourche. Bref, un texte à ne pas manquer !

Avec en outre quelques nouvelles choisies pour être dégustées par l'amateur : **Cuisine spatiale** par **ALLEN KIM LANG** (si vous êtes gourmet, ne montez surtout pas à bord d'un astronef) ; **Le meilleur des équipages** par **DANIEL F. GALOUYE** (des robots un peu trop indociles) ; **Les voisins** par **ROBERT SILVERBERG** (la plus surprenante des guerres : celle qui se déroule entre deux individus) ; **La mézon de l'orreure** par **MARGARET ST. CLAIR** (de quoi avoir des cauchemars).

Un numéro qui sortira le 13 mai.

VIENT DE PARAITRE :

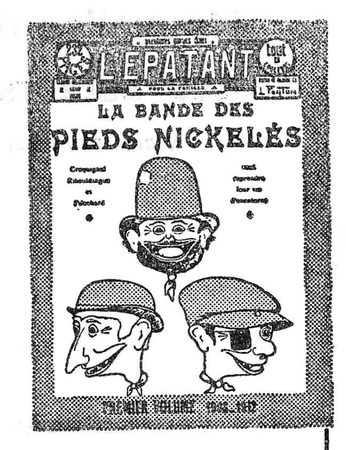
Le chef d'œuvre de LOUIS FORTON

LES AVENTURES DES

PIEDS NICKELÉS

DE 1908 A 1912

UN ALBUM DE LUXE
D'UN INTERET EXCEPTIONNEL



- *REPRODUCTION INTEGRALE DES TEXTES ET DESSINS DE LOUIS FORTON D'APRES SES ORIGINAUX.*
- *UN HOMMAGE AUX PIEDS NICKELES PAR ALPHONSE BOUDART* (*Prix Sainte-Beuve* 1963).
- *UNE BIBLIOGRAPHIE DE LOUIS FORTON PAR FRANCIS LACASSIN.*
- *UN DICTIONNAIRE D'ARGOT POUR COMPRENDRE LE LANGAGE DES PIEDS NICKELES.*
- *UNE ILLUSTRATION ORIGINALE DU GRAND PEINTRE GEN PAUL EN HOMMAGE A FORTON.*

* UN MAGNIFIQUE VOLUME RELIE

* FORMAT 25 x 32

* 280 PAGES EN 4 COULEURS

PRIX EN LIBRAIRIE

65 F

franco de port
et d'emballage

....

(*A découper ou recopier*)

BON DE COMMANDE - Veuillez m'adresser un exemplaire de l'album de luxe **LES PIEDS NICKELES DE 1908 à 1912**, au prix de 65 F (franco de port et d'emballage) que je règle ci-joint par chèque bancaire, mandat, virement postal (joindre les 3 volets) à l'ordre des **EDITIONS AZUR, C.C.P. 2301-58, PARIS.**

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

DATE : .... SIGNATURE : ....

Ce bon de commande doit être adressé, accompagné de son règlement, aux **EDITIONS AZUR (Service GF)**, 27, rue du Faubourg Montmartre Paris. 9e

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

FLOYD L. WALLACE

Le réfractaire

Floyd L. Wallace fut un des auteurs en vue de l'ancienne édition de *Galaxie*, où l'on put lire huit nouvelles sous sa signature. Il figure à nouveau dans l'actuelle édition de cette revue, où deux de ses récits ont récemment été présentés : *Le grand ancêtre* (nº 10) et *L'homme sans mémoire* (no 12). On l'a également trouvé une fois au sommaire de *Fiction* (juillet 1959), ainsi que, accessoirement, à celui de *Suspense* et *Mystère-Magazine* (sans parler, prochainement, de *Hitchcock-Magazine).* Mais, malgré ces incursions dans le domaine policier, Wallace reste avant tout un auteur de SF. Ingénieur de son état, il fait souvent passer dans ses écrits le reflet de ses préoccupations de technicien. Bien que n'étant pas écrivain professionnel à plein temps, il a su s'égaler aux meilleurs spécialistes du genre, ce qui n'est pas une mince réussite. Le récit-vedette que nous présentons de lui est une variation sur le thème du « meilleur des mondes » : la société étatisée, hiérarchisée, compartimentée, que sa perfection trop mécanique transforme en fait en antichambre de l'enfer, et l'individu isolé qui se rebelle contre le joug. Ce sujet qui est un des chevaux de bataille de la science-fiction, Wallace a su le traiter avec verve et véracité.

L'ASPIRATEUR-ROBOT émit une toux rauque, assez semblable à celle d'un phoque dont la gorge serait obstruée par un poisson, puis se lança dans une course erratique, renâclant bruyamment et fouillant la poussière de son groin.

Le réparateur s'essuya les mains. « Il fonctionne, » dit-il.

— « Pas très bien, » dit Larry Moss.

— « Peut-être, mais il fonctionne. Que voulez-vous de plus ? »

— « Il est garanti pour la vie. »

— « La vie de l'appareil, » dit le réparateur. « A la première panne, finie la garantie ! Si nous arrivons à le faire marcher, c'est tout bénéfice pour vous. »

— « Mais il est relativement neuf, » dit Larry. « J'en connais qui ont quinze ans et qui sont dans un meilleur état que le mien. »

— « Ouais ? Et où ça ? »

— « Chez un de mes amis, » dit Larry.

— « Travaillait-il pour la Générale des Appareils Domestiques ? »

— « Oui. »

— « C'est toute la différence. Ils ne construisent pas la même qualité pour l'Immobilière que pour leurs propres besoins. »

Larry ne tint aucun compte de l'explication. Il observait avec appréhension l'aspirateur qui s'approchait de la cheminée. Le robot tendit un groin prudent vers les cendres et l'écran pare-feu se releva obligeamment pour lui livrer passage. Lorsque le tuyau se fut engagé d'une trentaine de centimètres, l'écran s'abattit soudain en une fraction de seconde. Mais le réflexe de l'aspirateur fut encore plus rapide et il retira son tuyau à temps.

— « Ce sont là des réactions tout à fait normales, » dit le réparateur.

L'aspirateur, tout vibrant, demeurait aux aguets devant la cheminée. De nouveau il avança le groin, mais lorsque l'écran se releva, il déclina l'invite. Il se secoua comme un chien mouillé, fit demitour et s'en fut dépoussiérer des livres.

— « Vous avez terminé ? » s'enquit Larry en voyant le réparateur ranger ses outils dans sa trousse.

— « Oui, s'il ne reste rien d'autre. J'ai vérifié la machine à laver la vaisselle, le poêle, le lit et le paysage. Je ne vois rien d'autre qui soit couvert par le contrat d'entretien, n'est-ce pas ? »

— « Je ne vois pas. Mais je dois dire que rien ne fonctionne plus de façon aussi satisfaisante qu'au moment où j'ai acheté la maison. »

— « A votre place, je ne dirais pas cela, » grommela le réparateur. « Il n'est pas poli de critiquer les accessoires qui relèvent de l'immeuble, lorsqu'on travaille pour la Générale Immobilière. C'est bien votre cas, n'est-ce pas ? »

— « Je possède une maison. »

— « Elle pourrait être à votre femme. »

— « Je travaille pour l'Immobilière, elle pour les Loisirs. »

— « Les Loisirs ? Je parie qu'elle a plus d'un tour dans son sac, » railla le réparateur.

— « Oui, » dit Larry. Sa femme lui était très chère, mais elle ne connaissait pas le moindre tour. « Vous ne pouvez rien faire de plus pour l'aspirateur ? »

— « Il est bruyant, mais il fonctionne. Si le bruit vous gêne, vous pouvez le faire travailler pendant votre absence. »

Comme il disait ces mots, l'aspirateur saisit un livre et souffla dessus vigoureusement, faisant voler un nuage de poussière. Larry se précipita, mais le réparateur le retint. « Du calme ! Laissez-lui la chance de montrer qu'il sait ce qu'il fait. »

Plusieurs petits groins sortirent de l'appareil et se mirent à aspirer le nuage de poussière. Pendant ce temps, le groin principal s'ouvrit largement et se mit en devoir d'engloutir le livre. Lentement, celui-ci prit la forme du tuyau, s'engagea à l'intérieur, puis, parvenu dans le corps de l'engin, changea lentement de direction et réapparut bientôt dans le groin, quelque peu froissé, mais intact. L'aspirateur replaça le livre sur l'étagère, vibra, roula dans la pièce voisine et grimpa sur la table.

— « Vous voyez ? Il n'a pas endommagé le livre, » dit le réparateur.

— « Je préfère les livres sous une forme plate, » dit Larry. « Que fabrique-t-il sur la table ? »

Le réparateur se gratta la tête et s'en fut vers le coupable. « Vous m'avez coincé. Mais vous pourriez l'utiliser pour nettoyer les plats. »

— « J'ai une machine à laver la vaisselle qui dessert la table. »

— « Sans doute, mais voyez comme cet aspirateur est joli ! »

— « Je n'ai que faire de lui sur la table ! »

— « Il a peut-être oublié la soixante-troisième loi de la robotique, » dit le réparateur.

— « Et en quoi consiste cette soixante-troisième loi ? »

— « N'attendez pas de moi que je vous la récite, » dit le réparateur. « Il arrive aux robots eux-mêmes de l'oublier ! Tout ce que je sais, c'est que, lorsqu'il leur arrive de tomber en panne, ça concerne en général la soixante-troisième loi. Nous y mettrons bon ordre, d'ailleurs. »

Le réparateur donna une poussée à l'aspirateur. Celui-ci chut sur le sol, ronfla et entreprit aussitôt de se hisser une seconde fois sur la table. Le réparateur lui décocha un coup de pied, et l'engin s'immobilisa, avec un bourdonnement interrogateur. Le réparateur lui allongea une nouvelle ruade. Alors, l'aspirateur prit la fuite vers la cuisine, ouvrit la porte du four et se blottit à l'intérieur.

— « Cette fois, il a compris qu'il ne devait pas monter sur la table, » dit le réparateur.

— « Mais je ne veux pas qu'il demeure dans le four ! »

— « Vous êtes intelligent. Vous êtes tout à fait capable de résoudre le problème. Il déguerpira bien du four lorsque vous l'allumerez. »

— « Je l'espère, » dit Larry, « mais j'ai l'impression qu'une maison est minable lorsque les appareils domestiques se refusent à fonctionner correctement. »

— « Croyez-moi, mon vieux. Vous feriez bien de ne pas répéter une chose pareille devant quelqu'un d'autre... ni même devant moi, » dit le réparateur, le sourcil orageux. « Avez-vous jamais entendu parler des lois générales ? »

— « Je ne vous permets pas de mettre en doute ma loyauté envers l'Organisation Générale. Je pense simplement que tout devrait fonctionner parfaitement dans une maison. »

— « Vous pensez trop, » dit le réparateur. « Votre maison tombe en ruines. Savez-vous que vous comptez plus de quarante-cinq mille heures d'habitation dans cette cabane ? »

— « En comptant les commensaux, » dit Larry. « Nous sommes trois et nous en avons pris possession depuis moins de quatre ans. »

— « Elle s'use même lorsqu'elle n'est pas habitée. Il faut la reviser. Pourquoi n'achetez-vous pas une nouvelle maison ? Alors, vous auriez toute satisfaction ! »

Le réparateur prit congé avant que Larry ait eu le loisir de répondre et il n'avait toujours pas trouvé ce qu'il dirait à Peggy lorsqu'elle rentrerait. Peggy avait des cheveux blonds cuivrés, teinte requise pour travailler à la Générale des Loisirs. Cette condition n'avait rien d'obligatoire, mais elle constituait surtout un moyen d'identification sociale. Pour la plupart des gens, les Blondes Cuivrées étaient synonymes de Loisirs, et c'est pourquoi Peggy était blonde, de même qu'elle aurait porté une règle à calculer et des livres si elle avait fait partie de l'Education.

Elle ouvrit la porte : « Déjà rentré ? »

— « J'ai dû faire reviser les appareils domestiques aujourd'hui. »

— « C'est ce que je vois. La maison est un chantier ! »

— « En tout cas, elle est plus propre qu'elle ne l'a été depuis des semaines ! »

— « Chéri... Ne me gronde pas ! J'ai frôlé la crise de nerfs plus d'une fois aujourd'hui ! »

— « C'est vrai que tu es dans les Loisirs ! Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de tellement dramatique dans un programme commercial, un programme rigoureusement commercial ! »

— « Tout ce qui touche aux Loisirs fait appel aux ressorts les plus subtils de l'être, même lorsqu'il s'agit d'une production que tu peux estimer assez peu reluisante. Tu le savais lorsque tu m'as épousée ! »

Elle était sincère, ma parole ! et fort capable de me faire une scène à tout casser pour un sujet aussi ridicule.

— « Excuse-moi. Je sais que tes nerfs sont soumis à dure épreuve, » dit-il. « Mais au fond, ce qui me chagrine, c'est cette maison. »

— « Je me demande ce que tu peux lui reprocher ? Je la trouve très bien, moi ! »

— « Elle a été très bien. Maintenant elle est mangée aux mites. »

— « Là, » dit Peggy, « je crois que tu n'as pas tort ! »

— « Ce n'est pas normal, » dit-il, « elle devait durer une vie entière ! »

— « Sans doute, mais la vie entière de la maison, naturellement. »

— « Ce n'est pas normal. Elle devrait être faite pour durer. Voilà qu'on me conseille à présent d'en acheter une autre, afin d'avoir des appareils ménagers qui fonctionnent. »

— « Si tel est ton avis, vends-la. Je me fie à ton jugement, » dit-elle. « Nous ferions mieux de nous habiller. »

— « Mais je me tue à te dire... je ne vois pas pourquoi je la vendrais. J'attendais le moment où nous aurions fini de payer les échéances... Après, je ne sais pas, j'envisageais la Générale de Nutrition. »

— « La G-N ? Sans doute y a-t-il des moments où tu aimerais bien changer de régime alimentaire, mais pour ce qui est de la maison, je me repose entièrement sur toi. C'est ton rayon. Maintenant, habillons-nous. »

— « Est-il bien nécessaire de sortir ? » A son expression il vit que c'était effectivement le cas. « Papier ou tissu ? »

— « Tenue de ville. Je suis sûre qu'une fois sorti de la maison, tu t'amuseras. »

— « Ce n'est pas certain, » dit-il, « j'ai déjà vu deux fois l'Afrique et la Chine cette semaine, et nous sommes allés sur Mars et Vénus. Que reste-t-il ? »

— « Ne te l'ai-je pas dit ? » Elle se livrait à des calculs mentaux. « Il ne s'agit pas de voyager. Nous allons chez les Kingan. Pense à la nourriture, chéri, dépêche-toi ! »

La mâtine n'avait probablement pas l'intention d'aller chez les Kingan avant d'avoir constaté sa mauvaise humeur. Quant aux Kingan, à part leur table gastronomique, ils n'avaient rien de bien attirant. L'un d'eux travaillait à la Générale de Nutrition.

Sandra rentra. Elle venait de la Général de l'Education, et ils

la mirent au lit avant de partir. Elle avait mangé à l'école : cela faisait partie du contrat de l'Immobilière. Celle-ci possédait un bon département de l'Education, ce qui était logique, car rares étaient les personnes qui achetaient des maisons et ne possédaient pas en même temps des enfants. Larry joua avec sa fille pendant une demi-heure, puisqu'il lui suffisait d'un instant pour se préparer, ensuite il la confia aux soins de Peggy pendant qu'il se changeait en toute hâte. On pouvait la laisser à la maison en toute sécurité. Sa garde était de toute première qualité.

C'était là un autre point à mettre au crédit de l'Immobilière. Leurs gardes d'enfants étaient toujours les meilleures et les plus modernes, bien que leurs tarifs fussent ceux de tout le monde. Il y avait du bon dans la Générale Immobilière, ce bon et solide statut que vous vaut la propriété d'une maison, ou peut-être une entente secrète entre les deux Générales, qui avait pour résultat de vous procurer ce qu'il y avait de meilleur sur le marché, en matière de gardes.

Ils mirent Sandra dans sa chambre, actionnèrent la garde à son chevet et se rendirent chez les Kingan en véhicules de troisième classe. Les véhicules de troisième classe ne valaient pas grand-chose ; c'étaient des trottoirs roulants d'une désespérante lenteur, incroyablement embrouillés. Les véhicules souterrains étaient déjà plus rapides et plus confortables. Quant aux voies aériennes de première classe, elles étaient pratiquement instantanées. Mais on ne pouvait tout avoir, du moins tant que les enfants étaient jeunes. La solution idéale consistait à posséder deux ou même trois enfants espacés de façon telle que, durant l'intervalle séparant leur croissance de leur mariage, chaque membre de la famille travaillait pour une Générale différente. Pendant une courte période, il était possible de profiter de la plupart des avantages.

Voici comment les choses se passaient : chaque Générale vendait à prix réduit à ses propres employés, par le truchement d'une carte spéciale de crédit, qui leur valait des rabais substantiels sur tous les produits sortant de ladite Générale. Les étrangers n'avaient aucun droit au rabais et rares étaient les gens qui pouvaient se permettre des achats importants dans une autre Générale. Il ne s'agissait pas là d'un véritable désavantage. Toute personne possédant la liste précise des objets qu'elle désirait acquérir pouvait faire le tour des magasins, afin de découvrir la Générale qui correspondait le mieux à ses besoins et lui demeurer fidèle jusqu'au moment où ceux-ci se trouvaient complètement satisfaits.

Il y avait des moments où ce procédé présentait des inconvénients. C'est ainsi que Larry Moss devait se contenter de voyager en troisième classe lorsqu'il se rendait occasionnellement à une réception à seule fin de satisfaire sa gourmandise.

Il y avait foule chez les Kingan lorsqu'ils arrivèrent. Il ne fallait d'ailleurs pas grand monde pour bourrer leur quatre pièces minuscules. Opal Kingan appartenait maintenant à la Générale de la Santé, mais jusqu'à l'année dernière elle travaillait à la Générale des Appareils Domestiques, ce qui lui donnait quelques facilités. En dépit de tous les économiseurs d'espace, les gens étaient à ce point tassés qu'il y avait tout juste la place de circuler. Larry et Peggy se comprimèrent sur le seuil de la porte et n'en bougèrent plus, jusqu'au moment où Opal les aperçut et se précipita pour les accueillir.

— « Chers amis, » dit-elle en picorant la joue de Peggy et en serrant la main de Larry. « Comme c'est gentil à vous ! Connaissez-vous tout le monde ? »

— « Mais ferons connaissance, » dit Larry.

— « Chérie, vous êtes éblouissante, » dit Peggy. « C'est la Générale de la Santé qui veut ça, je suppose. »

— « Oui, c'est la Santé, » gloussa Opal. « Ce n'est pas trop tôt, qu'en dites-vous ? »

Ce n'était pas trop tôt en effet, pensait Larry. Sa santé était meilleure qu'autrefois, mais c'était tout ce qu'on pouvait dire. Elle était la preuve vivante, s'il en était besoin, que l'excès de nourriture ne valait rien pour personne.

— « Vous m'avez presque persuadée, » dit Peggy en arrondissant ses sourcils en un délicat sourire. « Mais ma Générale a aussi ses avantages. Tenez, pendant que j'y pense... » Elle fit mine de chercher dans son sac les tickets qui ne la quittaient jamais, et les présenta avec un rond de bras tellement étudié qu'il en devenait imperceptible. « Peut-être aimeriez-vous assister à un spectacle ? »

— « Oh ! c'est vraiment trop gentil, » dit Opal en ramassant les billets. « Nous sortons si rarement, mais vous pouvez être sûre que nous nous en servirons. »

Larry voyait ses yeux s'élargir de plaisir. Et comment, ils les utiliseraient ! pensa-t-il. S'ils sortaient peu, c'est que l'argent leur faisait défaut. Fred était trop gorgé de mangeaille pour s'apercevoir que les travaux supplémentaires et les journées trop longues ne

valaient rien pour la santé d'Opal. Voilà ce que cela leur rapportait, de s'empiffrer à longueur d'année.

— « Ce n'est rien, » dit Peggy d'un air détaché. Larry secoua la tête en guise d'avertissement, mais après avoir évalué la foule elle continua : « Croyez-vous que d'autres personnes aimeraient se distraire ? »

— « Je ne puis vous dire quels sont ceux que cela intéressera. Ils sont trop, » dit Opal en riant. « Mais cela ne coûte pratiquement rien avec votre carte, n'est-ce pas ? Nous pouvons toujours essayer. »

Peggy n'avait pas prévu cette éventualité, pensa Larry. Il était, lui, l'élément conservateur de la famille. Peut-être parce qu'il ne pouvait faire le tour de l'honorable société en offrant des morceaux de sa maison. Il se trouvait pris parfois quand il invitait trop de gens, mais en tout cas, ils étaient deux à payer. Il lui était impossible de faire asseoir ses hôtes et de leur demander d'admirer sa magnifique demeure. Il fallait autre chose, et ce que les Moss pouvaient offrir, c'était des distractions.

Les yeux de Peggy s'assombrirent, mais elle sortit gracieusement sa carte de crédit-télévision. « Nous allons essayer, » dit-elle.

— « Je suis vraiment une maîtresse de maison exécrable, » s'excusa Opal, « vous n'avez pas encore mangé une bouchée. Attendez-moi ici. »

— « Non. Accompagnez-moi. Larry m'apportera quelque chose. » Peggy tira de son sac un petit objet cylindrique. « Tiens, Larry. Branche le contrôleur et vois si tout va bien. »

Larry prit l'objet et se fraya un chemin jusqu'à la cuisine. Sur son chemin, il remarqua une femme perchée sur un siège à hauteur variable près de la cuisine. Pour des raisons évidentes, les femmes s'asseyaient en général sur des coussins au niveau du plancher et ne levaient jamais leurs sièges au niveau des yeux. Mais la femme en question ne blessait pas la modestie malgré la hauteur de sa situation. En effet, elle portait des sous-vêtements. Probablement de la Générale de la Lingerie. Néanmoins, Larry la remarqua. Elle avait les cuisses agréablement fuselées.

Larry s'introduisit à grand'peine dans la cuisine et ses narines humèrent la délicieuse odeur de nourriture. Il devait être plus ou moins gourmet pour préférer ainsi les mets préparés à l'habituel brouet nutritif. Ce n'était pas meilleur pour le corps humain — mais le goût... Ah ! le goût.

Un coude s'enfonça dans ses côtes et le projeta contre la porte. « Ma parole, c'est Barry lui-même, » dit une voix fracassante à son oreille. « Je pensais bien qu'on vous verrait paraître. »

Entendant massacrer son nom de cette voix tonitruante, Larry se retourna. C'était Fred Kingan, son hôte.

— « Je n'ai pas pu m'empêcher de venir. »

— « Je l'espère bien, » dit Fred en lui tendant une assiette. « Mangez, mon vieux. »

Larry murmura qu'il devait brancher le Contrôleur, mais l'autre avait déjà tourné le dos et fourrait son assiette sous le nez de quelqu'un d'autre en disant : « Mangez, mon vieux ! »

Fred n'était pas un mauvais bougre. Il n'était jamais agressif mais c'était sa façon de s'exprimer, comme si les gens n'avaient d'autre but en venant chez lui, que de manger. C'était d'ailleurs l'exacte vérité, mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

L'assiette à la main, Larry découvrit le tableau électrique et l'ouvrit. Aucune prise n'était disponible. Tous les appareils de la maison étaient probablement branchés. Il lui faudrait donc demander à Opal quelle prise il pouvait déconnecter avec le moins d'inconvénient. Il retourna au buffet et garnit l'assiette à l'intention de Peggy. Tous les mets imaginables s'y trouvaient rassemblés. Fred aimait en mettre plein la vue.

Larry passa dans la seconde pièce en quête de Peggy. Il leva les yeux, mais la femme aux sous-vêtements était redescendue du plafond. Dommage ! Elle avait de jolies jambes, et Dieu sait quoi d'autre qu'il avait pu voir. Il poursuivit sa recherche et finit par découvrir sa femme au milieu d'un groupe qui faisait cercle autour de la télévision. Il lui remit son assiette et demeura à ses côtés pour regarder le programme.

C'était un vieux sketch, mais de la bonne comédie, jouée par un comique fameux qui avait créé le sketch vingt ou trente ans auparavant. Il s'agissait d'un petit cochon qui, dans un but scientifique, avait été élevé exactement comme un petit homme, et tous les gens de son entourage le traitaient en personne humaine. Le comique, bien plus vieux et plus gris qu'à l'époque où il avait créé le rôle, *était* le cochon à la perfection. Il jouait la pantomime avec le plus grand art, suggérant même une queue en tire-bouchon imaginaire. Le cochon était la victime d'une série de mésaventures où l'entraînait son espièglerie, mais il grandissait et, chose étrange, apprenait à lire, à écrire et à parler.

Elevé dans la croyance qu'il était un homme, le cochon se

conduisait en conséquence. Mais comme il n'était pas bête, petit à petit il se doutait de la vérité. Et puis un jour, au cours du repas, il s'informait de ce qu'il mangeait. Lorsqu'on lui disait que c'était du lard, il quittait la table visiblement troublé, pour consulter le dictionnaire. Ne le voyant pas reparaître, on partait à sa recherche et on le trouvait dans sa chambre. De sa petite voix plaintive de cochon bien élevé, il disait : « A partir d'aujourd'hui et à compter de dorénavant, je démissionne de la race humaine. »

On lui demandait de répéter, ce qu'il faisait sans difficulté. Eclat de rire général, et on le pressait de répéter encore. Avec toute la comique dignité qui lui était propre, le cochon s'exécutait, avec encore plus de fermeté.

A la scène suivante, quelques aides l'entraînaient, tout piaillant, vers l'usine à saucisses.

Lorsque la gaieté de l'assistance se fut calmée, Larry se souvint qu'il avait faim et retourna à la cuisine. Le buffet était encore bien garni et il remplit son assiette.

Du rosbif de toute première qualité et du superbe jambon brun, des oignons pourpres bien frais, des tomates couleur orange, et même des olives, parfaites et blanches. De quoi satisfaire un gourmet. Il engloutit le tout. La dernière bouchée avalée, il se souvint qu'il convenait de manger lentement, si l'on voulait déguster les mets et en extraire la quintessence.

Peu de gens se trouvaient à présent dans la cuisine ; nombreux étaient ceux qui l'avaient quittée pour assister à la séance de télévision. A quelques pas de lui, se trouvait la femme qu'il avait vue juchée au niveau du plafond. Ou du moins crut-il la reconnaître. Il n'avait pas vu son visage, mais la personne en question était également bien habillée et portait des sous-vêtements. Elle conversait avec un homme d'âge mûr et l'on distinguait les minces lignes de son slip en haut des cuisses bien modelées. Il n'y avait pas deux femmes répondant à ce signalement dans l'assistance.

Elle était bien faite, pas très grande, un peu grassouillette mais de lignes gracieuses. N'eussent été ses vêtements recherchés, il aurait pensé qu'elle travaillait dans la Nutrition plutôt que la Lingerie. C'était peut-être son mari qui était dans la Générale de Nutrition, mais rien ne l'indiquait et, d'ailleurs, elle ne devait pas être mariée. On avait l'impression qu'elle était libre de flirter à sa guise et qu'elle ne s'en privait pas.

Elle étreignit affectueusement son interlocuteur et s'avança vers Larry. « Mon oncle est tellement gentil, n'est-ce pas ? »

Larry, qui avait la bouche pleine, ne put que pousser un grognement indistinct. L'oncle était grand et bien en chair, lui aussi, avec quelques mèches grisonnantes et une moustache drue quoique un peu broussailleuse. Distingué, peut-être... mais gentil ?

— « Avons-nous été présentés ? » dit-elle en souriant. « Je m'appelle Julie Sanford et voici mon oncle, Hugh Taylor. »

Il avala précipitamment et dit : « Larry Moss. » Elle avait les dents bien rangées et blanches, un visage plein, très attirant ; ses cheveux étaient noirs et lustrés. La mode actuelle n'était pas aux sirènes bien nourries, sans quoi elle aurait pu faire partie aussi bien des Loisirs que de la Nutrition ou de la Lingerie. Il était difficile de la situer.

— « Délicieux, n'est-ce pas ? » dit-elle, faisant allusion à ce qu'elle mangeait. « Je trouve parfois que les aliments synthétiques sont préférables aux vrais. »

— « Fred travaille dans la Nutrition, » dit Larry. L'ignorance de la femme était gênante.

— « Je sais, » dit-elle en prenant une mince tranche de jambon dans l'assiette du jeune homme et en la grignotant délicatement. « Délicieux. On n'y trouve pas la saveur prédominante des protéines animales. »

Elle portait un soutien-gorge qui n'avait rien de superflu. Larry l'imaginait en costume de papier mince, translucide. Elle serait attirante, mais elle l'était déjà telle quelle. Il se souvint tout à coup du contrôleur et se dirigea vers le panneau électrique. Toujours pas de prise libre.

Julie l'interrogea sur l'objet de sa préoccupation et, lorsqu'elle fut informée, elle dit : « A votre place, je ne m'inquiéterais pas. Une garde d'enfant est tout à fait sûre. »

— « Je sais, mais comme on livre un contrôleur avec chaque garde, j'aime autant l'utiliser. »

— « C'est tout à fait raisonnable de votre part. Voyons quel appareil nous pourrions débrancher. »

Larry accepta et, lorsqu'il eut fini de manger, il partit à la recherche d'Opal, mais ne réussit pas à la trouver. Il tomba sur Peggy qui, un verre à la main, souriait avec tendresse, mais il ne put discerner si ce sourire s'adressait à lui ou à l'homme qui la tenait par la taille. Ce n'était là qu'un effet de l'alcool et de l'atmosphère de la réception, et Larry savait parfaitement que la chose

ne tirait pas à conséquence. Le scotch commençait également à lui monter à la tête. Il se sentait légèrement ivre et merveilleusement bien. Il avait à peu près oublié l'objet de sa recherche lorsque Julie lui rafraîchit la mémoire. « Vous avez une prise libre, » dit-elle.

Il se retourna, la heurta et dit sans s'écarter : « Une prise ? »

— « Pour le contrôleur. »

— « Bravo ! »

Elle s'empara de son verre avant qu'il en répandît le contenu et la suivit jusqu'à la cuisine. Il trouva la prise et brancha le contrôleur, ce qui libéra l'autre extrémité et lui permit de le séparer en deux. Il glissa dans sa poche l'extrémité qui n'était pas branchée. Julie but une gorgée de scotch et fit la grimace.

— « Il est bon, n'est-ce pas ? » dit-il.

— « Il est fort, en tout cas. J'en ai bu de meilleur ! »

— « Moi aussi, » dit-il, bien que ce ne fût pas vrai. Il savait seulement que cela lui donnait une impression merveilleuse et il n'en demandait pas plus. Il lui prit le verre des mains et avala le contenu en plusieurs gorgées consécutives, en frémissant de plaisir. L'image de son interlocutrice devenait trouble. Décidément, c'était une réception du tonnerre, et cela valait mieux que de parcourir la moitié du monde ou de vagabonder jusqu'à Mars ou Vénus pour contempler on ne sait quelles curiosités.

Ici il n'y avait rien à voir, si ce n'est Julie Sanford, et cela lui convenait parfaitement. Il y avait d'autres personnes dans la cuisine, mais elles se trouvaient à l'autre bout de la pièce. Julie et lui-même se trouvaient dans un réduit formé par un groupe d'appareils trop volumineux pour se rétracter dans les murs, de telle sorte qu'ils se trouvaient pratiquement seuls. Les yeux de Larry contemplaient le vêtement de sa compagne avec une expression fascinée. Tenue de ville avec sous-vêtements ! Il suivit du doigt la ligne apparente sur les cuisses de la femme. « J'aime ça, » dit-il.

Elle s'écarta, mais très légèrement. « Comment ? »

Il s'aperçut qu'elle s'était mépris sur le sens de sa remarque. Il était surexcité par la boisson qu'il avait absorbée et se sentait tout émoustillé. « Rares sont les femmes qui peuvent s'offrir des sous-vêtements, » dit-il.

— « Oh !.. »

Elle paraissait déçue et il ne voulait pas la décevoir. « Je vous ai remarquée lorsque je suis entré, » dit-il. « Vous étiez assise près du plafond et c'est pourquoi je vous ai regardée. Les sous-vêtements mettent tellement en valeur les jambes des femmes. » Maintenant

qu'il y pensait, il n'avait pas seulement admiré son luxe évident. Elle était vibrante, plus libre que les gens qu'il connaissait.

Il lui prit gauchement la main et l'attira à lui. Elle résista mollement. Lorsqu'il l'embrassa, il ressentit une émotion d'une intensité presque choquante. Oui choquante, mais elle n'en était pas responsable. La sensation d'émoustillement, de chaleur n'était pas davantage son fait, pas plus d'ailleurs que celui de l'alcool.

Il resserra son étreinte et saisit le contrôleur. Il brillait en jetant des étincelles et se trouvait dans cet état depuis plusieurs minutes. S'il n'avait été ivre, il se serait aperçu qu'il s'agissait d'un appel d'urgence.

Julie remit de l'ordre dans ses vêtements, en souriant.

— « Je ne m'attendais pas à cela. »

— « Je ne l'avais pas prémédité, » dit-il, « excusez-moi. Il faut que je me rende au téléphone. »

Sa tête était toujours le siège d'un cyclone, mais il se calmait rapidement. Lorsqu'il le fallait, il lui était toujours possible de secouer son ivresse en peu de temps. Il quitta Julie et se précipita vers le téléphone. Il n'avait en poche aucun jeton d'échange général et il dut se mettre derechef à la recherche de Peggy.

Il ne la vit nulle part, mais sa carte de crédit se trouvait toujours dans le poste de télévision. Il s'en saisit. Aucun des assistants n'éleva la moindre protestation, mais il sentit le regard désapprobateur de ceux qui assistaient au spectacle. Qu'ils aillent au diable. Son enfant avant tout.

Il éprouva quelques difficultés avec les circuits, et lorsqu'enfin il obtint une image nette, Peggy, avertie par le bruit, se trouvait à son côté. Elle lui demanda ce qui s'était passé mais, absorbé par l'écran, il ne répondit pas. L'appareil enregistreur, à la maison, devait être en dérangement, car si l'image était bonne, il ne pouvait obtenir aucun son. Sandra, assise sur le lit, l'air effrayé et les traits pincés, ne répondait pas à ses appels et ne semblait même pas les entendre.

— « Que se passe-t-il ? » interrogea Peggy.

— « Elle s'est réveillée. »

— « Autrement, tout semble normal. »

— « C'est suffisant pour moi. Je rentre. »

Tandis qu'il prononçait ces paroles, Sandra descendit du lit et se mit à errer au hasard en tremblant inexplicablement. Le viseur de la chambre à coucher était connecté à la garde, ce qui fait que

cette dernière était insivible, mais elle était forcément présente.
« Partons, mais il n'y a pas lieu de se tourmenter, » dit Peggy.

— « Je ne me tourmente pas, mais partons. »

En toute hâte il tira la carte de crédit du téléphone et la lui rendit. Ils rassemblèrent leurs affaires et prirent congé. Julie les attendait à la sortie de l'appartement des Kingan. « J'ai tout entendu, » dit-elle. « Je vais vous conduire. »

— « Nous conduire ? » dit-il stupidement.

— « Ce sera plus rapide que les trottoirs roulants si vous êtes pressés, » dit-elle.

— « Qu'importe, pourvu que nous arrivions ! » dit-il.

— « J'habite l'immeuble. Suivez-moi et je vous conduirai chez vous en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

Il ne comprenait pas de quoi elle parlait, mais en compagnie de Peggy, il suivit Julie jusqu'à son appartement qu'ils traversèrent pour parvenir enfin sur une terrasse extérieure où se trouvait rangé un petit hélicar à cinq places. Il lui vint à l'esprit qu'il s'était mépris sur Julie. Elle possédait bien plus de choses qu'il ne croyait. Il n'avait jamais connu personne qui possédât un hélicar *personnel*, ni de près ni de loin. S'il n'avait été obsédé par l'idée du danger qui menaçait Sandra, il eût été impressionné.

Julie fit décoller l'hélicar et suivit les voies privées, tout en bavardant pour le distraire. Il répondait mais ne se laissait pas distraire. Sa tête commençait à lui faire mal, sans doute en raison des stimulants qu'il avait absorbés avec excès. Adroitement, Julie posa l'hélicar sur leur minuscule pelouse, et il bondit à terre et se hâta vers la maison. La porte s'ouvrit à son approche. Il fonça vers la chambre à coucher et saisit dans ses bras une Sandra toute pleurante. Quelques secondes plus tard, survint Peggy qui s'empara de l'enfant.

Il se tourna vers la garde. « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Vos thermostats sont déréglés, » dit Julie.

— « La température de la pièce est de 5 degrés, soit 13 degrés au-dessous de l'optimum prévu pour le sommeil, » dit la garde.

— « Et pourquoi n'avez-vous rien fait ? » dit-il.

— « C'est une garde et non un réparateur, » dit Julie.

— « Lorsque la température est tombée au-dessous du minimum, je me suis mise à irradier, » dit la garde. « Mais ma capacité calorifique était insuffisante pour compenser le froid venu du sys-

tème de conditionnement. J'ai tenté de vous prévenir, mais un retard est intervenu dans la transmission de l'appel. »

Larry se sentit un peu coupable, en se souvenant de la raison qui avait retardé la prise de contact, mais ce n'était pas vraiment sa faute. C'était la maison qui était responsable. Plein de rancune, il se mit en devoir de botter les murs aux endroits où se trouvaient les thermostats et obtint rapidement le résultat désiré : la chaleur sortit bientôt des évents et, en peu de temps, la température devint confortable. En compagnie de Julie, il se dirigea vers le salon tandis que Peggy couchait Sandra et débranchait la garde.

— « Quel joli appartement, » dit Julie, debout devant le feu qui ronflait dans la cheminée. Il faisait trop chaud maintenant, mais cela valait mieux que d'avoir froid.

— « Elle n'est pas mal, mais toute médaille a son revers. »

— « Les thermostats sont défectueux, mais on peut les remplacer. Vous n'y gagneriez d'ailleurs pas grand-chose, s'ils n'étaient pas de première qualité, et vous ne pouvez en obtenir si vous ne travaillez pas dans la Générale des Appareils Domestiques. »

— « C'est la première fois que cela se produit, » dit-il.

— « Il est possible que cela ne se renouvelle plus, » dit-elle. « N'allez-vous pas retourner à la réception ? »

— « Je ne pense pas. »

— « Je suis contente d'avoir pu vous êtes utile. Je vais vous quitter maintenant. »

Elle se leva et il l'accompagna jusqu'à son hélicar. A son retour, il discuta de la maison avec Peggy. Elle ne fit guère autre chose que répéter ce qu'elle avait déjà dit, c'est-à-dire que la maison, c'était son rayon à lui. S'il voulait la vendre pour en acheter une autre, c'était son affaire. Ce n'était pas la solution qu'il avait envisagée, mais, prétextant une migraine, elle alla se coucher avant qu'il ait eu le temps de lui exposer son projet.

Il s'attarda ensuite une heure entière, examinant son idée en détail. Cette idée était la sienne. Julie l'avait suggérée à son insu, mais elle était déjà en lui et se serait présentée à son esprit au cours des jours suivants, sinon ce soir-même. C'était une solution pratique, entièrement saine. Il se demandait pourquoi d'autres personnes n'avaient pas appliqué le principe qu'il venait de découvrir. C'était la simplicité même : chose importante. Il alla se coucher avec l'impression d'avoir accompli une œuvre capitale et s'abstint d'en parler à Peggy, en se promettant de tenir la chose secrète.

Il lui fallut plusieurs jours pour prendre les arrangements néces-

saires et patienter pendant un délai équivalent, nécessité par l'accomplissement des formalités. Le transfert des allégeances ne pouvait se faire à la légère. Pourtant, au bout de moins de deux semaines, il rentra chez lui un beau soir, avec un nouvel avenir devant lui. Il ne pouvait rien montrer de tangible à Peggy pour lui prouver qu'il avait avancé et, d'un certain côté, il regrettait de ne pouvoir lui apporter un gage du changement intervenu, mais il lui suffisait de savoir qu'enfin, il était en route vers un objectif précis.

Peggy rentra et l'embrassa négligemment. « Fatigué ? » s'informa-t-elle.

— « Plutôt, » dit-il et il s'apprêtait à lui parler lorsqu'il sentit quelque chose tourner autour de sa jambe. C'était l'aspirateur qui s'était approché d'eux et s'affairait à les dépoussiérer impartialement. Il lui allongea un coup de pied que l'engin esquiva en s'enfuyant à toute allure. Il le vit disparaître dans la cuisine et l'entendit reprendre sa place dans le four.

Peggy exprima sa contrariété par un froncement de nez. « Vraiment, tu devrais t'occuper de cet aspirateur. Il me dérange lorsque je prépare les repas. »

Ce n'est pas ainsi qu'il avait envisagé d'aborder le sujet, mais cela lui fournissait une entrée en matière. « Il est second sur la liste. Je m'occuperai d'abord des thermostats. »

— « Il ne s'est rien passé depuis l'incident de l'autre jour. Tu y penses donc encore ? »

— « De temps en temps. Après les thermostats, ce sera le tour de l'aspirateur, ensuite j'ai pensé qu'il serait bon de faire l'acquisition d'une très bonne machine-à-faire-le-marché-et-la-cuisine, ou peut-être une laveuse-maquilleuse automatique pour salle de bains, à moins que tu ne préfères un appareil portatif. »

Elle fronça les sourcils. « As-tu perdu la tête ? Ces choses coûtent horriblement cher. »

— « Ce serait le cas *si* je travaillais toujours à l'Immobilière. »

— « Tu n'as pas fait ça ! »

— « C'est justement ce qui te trompe ! » dit-il. « Ils ont besoin de personnel aux Appareils Domestiques, et comme les affaires ne vont pas très fort à l'Immobilière, ils ont autorisé le transfert. Aujourd'hui j'ai prêté serment. Une cérémonie grandiose dans sa simplicité. Ecoute la formule : « *Je m'engage à ne briguer ni la plus haute situation ni la plus basse dans la Générale des Appareils Domestiques, mais à me contenter d'un emploi conforme à mes aptitudes dans la mesure des disponibilités. Nous tous, ici réunis,*

assistants et impétrant, nous déclarons les humbles serviteurs de la Générale et l'assurons de notre entier dévouement dans l'exécution de notre service. »

La respiration lui manqua, puis il reprit : « A quoi j'ai répondu : *Je jure de demeurer fidèle à la Générale des Appareils Domestiques jusqu'à ce que la mort nous sépare,* et j'ai été reçu avec une promotion. C'était impressionnant. »

— « Toutes les cérémonies se ressemblent ! » dit Peggy.

— « Cela ne s'est pas passé de la même façon à l'Immobilière. »

— « Mais si. Tu as oublié, » dit-elle. « D'ailleurs, les Appareils Domestiques n'ont pas un très grand développement. »

— « C'est ce qui te trompe, » dit-il. « Peu de gens possèdent des maisons mais tout le monde a besoin d'appareils domestiques. En outre, j'ai monté en grade : d'un demi-échelon. »

— « Ils auraient aussi bien pu te rétrograder. »

— « Ils ne l'ont pas fait. »

— « J'espère que tu y trouveras ton compte, » dit-elle. « Devrons-nous rendre la maison ? »

— « La somme de nos versements étant suffisante, elle a pu être transférée à la Générale des Appareils Domestiques. Je m'en étais assuré avant de demander ma mutation. »

— « Si tu es content, je suis heureuse pour toi. »

— « Je le savais d'avance. Si nous célébrions l'événement ce soir ? »

— « Une autre fois, » dit-elle, « je ne me sens pas d'humeur à m'amuser. »

Et c'est ainsi que commença la vie sous les auspices de la Générale des Appareils Domestiques. On remplaça les thermostats et la température demeura désormais égale. Un nouvel aspirateur fit bientôt son entrée dans la maison et accomplit sa besogne avec conscience et efficacité. Et même un peu trop de zèle. La couleur commença bientôt à disparaître de la surface des murs, et des portions de plancher se désagrégeaient sous la succion trop énergique de l'aspirateur, ce qui occasionnait des frais de réparation ; mais l'appareil était bon. Jamais il ne grimpait dans le four ou sur la table et jamais on n'avait l'occasion de lui allonger des coups de pied. Larry pouvait désormais envisager l'acquisition d'appareils dont il avait toujours eu envie.

Mais la nouvelle Générale ne ressemblait pas à l'ancienne. On

constatait parfois un certain désordre, que la Générale Immobilière n'aurait jamais toléré. Par exemple, les machines les plus volumineuses étaient toutes emballées dans des caisses, aussitôt terminées. Mais une grande partie d'entre elles étaient vendues dans un rayon de quelques kilomètres autour de l'usine. Il eût été moins onéreux de livrer ces machines sans emballage.

Il faut dire, à l'avantage de la Générale des Appareils Domestiques, qu'elle travaillait avec un stock réduit, et cependant, jamais un client n'attendait plus de dix minutes la machine qu'il avait commandée. Bien entendu, la Générale des Appareils Domestiques possédait un marché plus régulier que l'Immobilière, qui ne vendait que des maisons particulières, des appartements et des hôtels, et sa vaste expérience lui permettait d'établir des statistiques si précises que ses stocks correspondaient toujours exactement à la demande. Dans l'ensemble, la Générale des Appareils Domestiques était une bonne organisation, et Larry aurait pu passer sur ses négligences, sauf sur un seul point : on ne savait pas l'utiliser, lui, selon ses compétences. On ne réalisait pas les services qu'il avait rendus dans l'Immobilière et ce qu'il était capable d'accomplir — si seulement on lui en donnait le loisir.

Un autre point qui ne rencontrait pas son entière approbation : les heures de présence. Elles n'étaient pas plus nombreuses qu'à l'Immobilière mais la répartition de son temps manquait d'équilibre. Certains jours, il dépassait le temps réglementaire de quelques minutes ou de quelques heures ; d'autres fois, on le renvoyait chez lui de bonne heure. A la fin de la semaine, le total était toujours le même, mais cela semait le trouble dans sa vie familiale et il répugnait à penser qu'il en serait toujours ainsi. Il ne désirait pas s'adapter à ce régime, mais l'accoutumance se faisait insensiblement.

C'est pourquoi il ne fut pas autrement surpris quand, pour la troisième fois dans le mois, on le renvoya chez lui de bonne heure. Il accueillit la nouvelle sans grand enthousiasme et rangea ses affaires avec une lenteur révélatrice. Peggy ne rentrerait pas avant deux heures. Après cela, il se passerait encore une demi-heure avant que Sandra revienne de la Générale de l'Education. Il n'avait pas en poche un seul jeton d'échange général. Rien d'autre qu'une carte de crédit pour les trottoirs roulants. Il aurait préféré travailler, mais comme on ne lui en laissait pas le loisir, il lui fallait bien trouver autre chose.

En sortant, il s'arrêta au comptoir des gadgets, qui coûtaient

fort peu de chose aux employés de la Générale des Appareils Domestiques et permettaient de faire des cadeaux lorsqu'on se rendait en visite. Il choisit un article, un petit appareil électrique qui ionisait l'atmosphère d'une pièce et l'illuminait à la manière du néon traversé par un courant électrique. C'était un petit dispositif assez surprenant ; toute autre source de lumière devenait inutile lorsqu'il était en service, et l'éclairage était le meilleur qu'on ait jamais obtenu jusqu'à présent, du point de vue de la luminosité pure.

Bien entendu, l'invention offrait en contre-partie certains inconvénients, dont le principal était que, si l'appareil ionisait l'air ambiant, il faisait de même du système nerveux de toute personne se trouvant plongée dans ladite atmosphère. Et qu'en résulterait-il pour le corps humain, Larry était incapable de le dire. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas été éprouvé sous cet aspect particulier de son action et demeurait légal, tant que la preuve n'aurait pas été faite de sa nocivité.

Larry n'était pas homme à se poser des questions sur un appareil produit par la Générale. Du moment qu'il était assez bon pour les membres des Appareils Domestiques, nul autre n'avait lieu de se plaindre. En outre, il ne le destinait pas à son propre usage. Nombre de ses amis seraient disposés à accepter le cadeau et se garderaient bien de poser des questions. D'autre part il lui était cédé à un prix avantageux, sinon dérisoire. Restait à savoir si l'usage n'en serait pas onéreux.

Larry erra au hasard sur les trottoirs roulants, en se limitant toutefois au tarif simple. Il ne tirait pas de satisfaction excessive de ce passe-temps et, au bout de dix minutes, il se retrouva non loin de l'appartement des Kingan et décida d'aller les voir. Il ne leur avait pas rendu visite depuis la réception et, bien qu'il ne nourrît aucune arrière-pensée, il devait reconnaître que Fred servait toujours des mets choisis. Il accueillerait avec faveur le dispositif luminescent. Sa femme avait bien travaillé dans les Appareils Domestiques, mais il y avait un an de cela, et ils ne devaient pas posséder cette nouveauté.

Larry quitta le trottoir roulant et s'aventura avec prudence dans la zone de correspondance, présentant le transfert d'un mouvement preste au moniteur de l'appareil. La machine clignota mais accepta le transfert et le laissa passer. C'était de rapides petites manœuvres de ce genre qui rendaient Larry conscient de sa valeur. Il connaissait son chemin. Il prit le trottoir qui menait chez les Kingan, monta jusqu'à leur appartement et actionna la sonnette.

Nul ne répondit. Il essaya de nouveau. Toujours le silence. Ils travaillaient probablement, comme tout le monde, sauf ceux qui avaient été assez stupides pour se faire muter aux Appareils Domestiques.

Larry s'assit dans la salle d'attente au bout du couloir et attendit. Il lui restait encore une heure quarante minutes avant de rentrer. Au bout de quelques instants, quelqu'un quitta l'appartement et se dirigea vers lui. Au premier abord, il le prit pour Fred. Les deux hommes avaient à peu près la même taille. Ce ne pouvait pas être Fred : il aurait répondu s'il s'était trouvé chez lui. Lorsqu'il fut plus près, Larry s'aperçut que l'homme était obèse comme Fred, mais un peu plus vieux avec une peau flasque et pendante. L'homme eut un sourire stupide en arrivant à sa hauteur. Sous son bras, il portait gauchement un paquet. Son attitude, quoique étrange, n'attira pas spécialement l'attention de Larry. Mais l'individu remua le paquet et une odeur vint frapper les narines du jeune homme : il contenait sûrement de la nourriture, de la viande.

Larry n'avait pas noté l'appartement d'où avait émergé l'individu, mais il n'y avait pas à s'y tromper. Il sortait de chez Fred. Le délinquant le plus abject de tous les temps — un voleur ! Pour citer les mots immortels de la Générale : « *Qui me dérobe ma bourse ne prend rien d'autre qu'une carte de crédit que je puis annuler dans les dix minutes sans autre forme de procès. Qui vole mes produits s'empare d'une chose que j'ai mis longtemps à mettre au point, le symbole même de ma marque de fabrique.* » Le temps de remuer en lui ces pensées et le personnage était déjà passé. Instinctivement, il se jeta sur le malfaiteur. Il jugea mal la distance et le saisit aux jambes. Les deux hommes s'écroulèrent de concert. Le misérable poussa un grognement et tourna vers Larry un visage terrifié. « Je vous en prie, » souffla-t-il d'une voix enrouée. « Part à deux ! »

Larry aplatit d'un coup de poing la bouche qui venait de prononcer ces paroles et connut la satisfaction de voir ruisseler le sang de son antagoniste. Le gros homme se débattit et Larry appliqua un nouveau coup de poing sur un nez bulbeux qui se trouva momentanément réduit à l'état de galette. Le volumineux personnage ne s'avouait pas vaincu et continuait à se tortiller de son mieux dans l'espoir de se libérer. « Saboteur, » hurlait Larry. « Voleur de produits manufacturés ! »

Là-dessus, les appartements se vidèrent de leurs occupants. Ce que faisaient tous ces gens chez eux à pareille heure, Larry l'ignorait, mais ils l'avaient entendu et accouraient, bouillants d'une vertueuse indignation. Au premier regard, ils avaient compris la situation. Ils séparèrent les combattants et se mirent en devoir de rosser d'importance le malfaiteur qui se vit accablé de coups furieux. Larry se releva, observant la scène à distance respectueuse. La foule mit en pièces les vêtements du bonhomme. Certains lui griffaient le visage. Ils dépensaient leurs forces avec une prodigalité totale, et s'il ne fut pas littéralement étripé sur place, c'est seulement en raison de leur nombre même, qui les contraignait à se repousser mutuellement afin de châtier leur victime de leur propre main.

— « Je vous en prie, » suppliait le gros homme d'une voix qui se faisait d'instant en instant plus stridente. « Ne me frappez pas. C'est très mauvais pour ma santé. Ce sont les médecins qui le disent. » Il tomba et, pendant un temps, on le bourra de coups de pieds, mais cette façon de procéder manquait de sel, si bien qu'on le releva pour le taper derechef à tour de bras.

Larry regardait toujours, mais cette fois la correction était suffisante. Le visage du voleur était méconnaissable. Un œil était dangereusement enflé. Pas de sang dans cette région, mais un fluide incolore s'écoulait de l'œil tuméfié. Cette populace aurait dû savoir s'arrêter. L'estomac de Larry se souleva et il détourna les yeux. A ses côtés, se trouvait une femme dont il n'avait pas remarqué la présence, celle qu'il avait rencontrée chez Fred, Julie. « Il faudrait appeler, » dit-il d'une voix inexpressive.

— « C'est aussi mon avis, » dit Julie. « Nous allons téléphoner de mon appartement. »

Ils descendirent le long du couloir. Larry n'avait pas sur lui le moindre jeton d'échange général. Il lui demanda d'imputer la dépense à sa carte de crédit, mais elle répondit que cela n'en valait pas la peine et donna elle-même le coup de téléphone.

Larry s'assit. Il n'avait aucune envie de retourner sur les lieux avant l'arrivée de la Protection, dont c'était le rôle d'emmener le délinquant. Il ne voulait pas voir le misérable dans l'état pitoyable où il se trouvait.

— « Je crois que j'ai fait ma part, » dit-il lorsque Julie Sanford (il avait retrouvé son nom) eut fini de téléphoner. « C'est moi qui l'ai capturé. »

— « Je m'en doutais. »

— « Comment se fait-il ? »

— « J'ai entendu crier dans le couloir. J'ai ouvert la porte et je vous ai vu aux prises avec lui. A ce moment, la foule est accourue. »

— « Vous avez vu, » dit-il. « Pourquoi a-t-il volé ? »

— « J'imagine qu'il n'a pas pu résister à la tentation. Les Kingan ont toujours de si bonne nourriture. »

— « Vous trouvez que c'est une excuse ? »

— « Non, mais il a dû subir une tentation irrésistible. »

— « Pourquoi donc ? Il était gras, » dit Larry. « Mis à part les gens de la Nutrition, je n'ai jamais vu une personne obèse. Je ne vois pas pour quelle raison il pouvait dérober la nourriture d'autrui. »

— « Cela m'étonnerait qu'il travaille à la Nutrition. Vous l'avez entendu : il suppliait qu'on ne le frappât pas à cause de sa santé. »

— « Cela ne signifie pas pour autant qu'il soit employé à la Générale de la Santé. Quel est aujourd'hui le genre de maladie qui provoque l'obésité ? »

— « Je ne puis le dire, » répondit Julie. « Nous supprimons les affections anciennes mais il en surgit de nouvelles à un tel rythme que nous avons à peine le temps de leur donner un nom. Je sais pertinemment que la vie menée par la plupart des gens n'est pas génératrice de bonne condition physique. »

— « En somme, vous justifiez sa conduite. »

— « Pas le moins du monde, » dit Julie. « Vous vouliez connaître mon avis, je vous l'ai donné. »

— « Même s'il travaille à la Santé, ce dont je doute fort, il aurait pu se faire muter à la Nutrition. Le fait d'être gourmet n'est pas une excuse suffisante pour voler. »

— « Il se trouve que j'ai sur vous un avantage dont je ne suis redevable qu'au hasard, » dit Julie. « Il habite dans le voisinage, si bien que je l'ai rencontré plusieurs fois et que je le connais un peu. S'il travaille à la Santé, c'est qu'il souffre d'une obscure maladie. S'il se faisait muter, il pourrait en mourir. »

— « Ce que vous dites me donne des scrupules, » dit Larry. « J'aurais peut-être dû le laisser partir. Fred n'aurait pas été privé de nourriture pour autant. »

— « Je crois que vous avez agi exactement comme il le fallait, » dit Julie. « Rares sont ceux qui peuvent tout avoir. En fait, il est

des gens qui touchent à peine de quoi subsister. Le mieux qu'ils aient à faire, c'est de se résigner à leur sort. »

— « Julie ! » appela une voix grave et agréable.

— « Mon oncle a besoin de moi, » dit Julie. « Excusez-moi. Je serai de retour dans un instant. »

Il la regarda disparaître dans la pièce voisine. En dépit de l'inquiétude que lui causait le sort du gros homme, il éprouvait du plaisir à la voir marcher. Ses mouvements étaient tellement harmonieux !

Lorsqu'elle eut disparu, il regarda autour de lui, surtout pour distraire son esprit des pensées qui l'absorbaient.

Aucun mot ne convenait davantage à l'appartement que celui de gracieux. Il y avait déjà pénétré une fois, à l'occasion de l'incident provoqué par la garde, mais à l'époque, il était trop bouleversé pour avoir remarqué quoi que ce soit. Il se trouvait dans l'immeuble des Kingan, mais là s'arrêtait la similitude. Il était plus spacieux que son propre logis, dont chacun admirait pourtant les proportions. La place ne manquait pas et l'on aurait fort bien pu se passer des économiseurs d'espace. Pourtant on en trouvait à profusion, dissimulés dans l'épaisseur des murs, et seul un œil exercé pouvait déceler leur présence. L'ensemble donnait une impression de quiète magnificence, convenant davantage à un conseil d'administration de Générale plutôt qu'à une résidence privée.

La porte d'un placard s'ouvrit d'elle-même, ce qui n'était pas moins insolite. Dans la plupart des appartements, tous les objets mobiliers étaient conçus pour fonctionner avec le maximum d'efficacité, sans quoi il eût été impossible d'y vivre. Ici, on pouvait utiliser une porte simple, normale, et non pas une de ces machines d'une complexité tellement déroutante que la défaillance de la moindre pièce immobilisait l'ensemble tout entier. Larry s'approcha de la porte et jeta un regard à l'intérieur du placard. Des vêtements — ceux de Julie. Des rangées de robes, de tailleurs, de jaquettes. Rien que du tissu, de la fourrure et du cuir. Pas un seul article en papier dans la garde-robe.

Larry s'assit, ébloui. Il n'arrivait pas à situer Julie et son oncle. Immobilière, Appareils Domestiques, Lingerie, Transports, Nutrition, Santé — ils semblaient appartenir à toutes les Générales à la fois. Les généraux ne vivaient pas mieux et pourtant ils n'étaient pas généraux. Ils n'en avaient pas les manières autoritaires.

Julie et son oncle pénétrèrent bientôt dans la pièce. « Julie vient de me dire que vous avez capturé un voleur de produits alimentaires, » dit Hugh Taylor d'une voix bien timbrée.

— « Je n'en tire aucun crédit. »

— « Mais nous savons à qui l'attribuer, » dit Hugh Taylor en serrant la main de Larry.

— « Merci. Je travaille aux Appareils Domestiques, » dit Larry automatiquement, cherchant des yeux l'insigne de son interlocuteur.

Il n'en portait pas.

— « C'est une bonne organisation, » dit Taylor avec aisance. « Où serions-nous sans les Appareils Domestiques ? Julie, il nous faut célébrer cet événement. Apporte-nous un en-cas. » Il ne mentionna pas son appartenance. Pas question de l'interroger : le code des bonnes manières s'y opposait formellement. Se livrait-il à des occupations mystérieuses ? Ce n'était pas pensable.

Julie revint bientôt, un plateau à la main. Larry reconnut des crackers, bien qu'ils fussent d'une blancheur surprenante, mais les tranches épaisses et carrées d'un jaune profond, les fines lamelles de viande rouge dépassaient son entendement. Il planta les dents dans l'un des carrés. Le goût en était légèrement amer, mais néanmoins savoureux bien qu'étrange.

— « C'est de notre cru, » dit Taylor. « Ces gourmandises ne vous sont peut-être pas familières. Prenez de tout. »

Larry ne se fit pas prier. La viande rouge était forte, corsée même. Du gibier, probablement, se dit-il, l'esprit traversé par une pensée soudaine. Pourtant il ne restait plus sur Terre une seule créature sauvage. Il sirota la boisson et leva les yeux avec surprise : « Du champagne ? »

— « De la bière, » dit Taylor en riant. « A chaque mets correspond une boisson bien déterminée. »

Tout était délicieux, mais il prit congé dès qu'il en eut le loisir. Néanmoins, il était tard lorsqu'il arriva chez lui. Peggy avait mis de côté le dîner à son intention ; Sandra avait été mise au lit après avoir mangé. Le repas fut une querelle silencieuse ; il n'avait pas faim et, d'ailleurs, leur modeste cuisine ne pouvait se comparer aux mets qu'il avait dégustés chez Julie.

La querelle silencieuse se poursuivit tout au long des programmes de télévision et n'était pas encore terminée lorsqu'ils se mirent au lit. Il pensait au gros homme dont l'obésité ne provenait pas d'un excès de nourriture et qui probablement n'avait pas l'âge qu'il portait. Peut-être n'était-il pas plus vieux que lui-même ? Puis son

esprit se porta sur Julie et son oncle. Un monde les séparait de lui.

Comment se faisait-il que tout était si facile pour Julie et son oncle ? Mais le lit s'écria : « Dormez ! » Cette pensée ne cessait pas de l'agiter et il poursuivit ses méditations pendant les dix minutes qui lui étaient allouées pour s'endormir d'un sommeil naturel. Il n'avait atteint aucune conclusion et il se trouvait encore éveillé lorsque le lit prit la parole pour la seconde fois et dit : « Dormez. » Cette fois, tout nouveau délai de grâce lui fut refusé : la machine l'endormit sur-le-champ.

Le matin venu, il retrouva ses idées au point où il les avait laissées la veille et les emporta au travail. Toute la journée, il demeura préoccupé et il omit d'arrêter la chaîne de production lorsque les quota furent atteints. Cet incident tourna à son profit. Pour une fois — ce qui se produisait de temps à autre — les prévisions se trouvèrent faussées, la demande se révéla supérieure à la fabrication envisagée sur la chaîne dont il assumait la responsabilité. Il avait commis une erreur, mais au lieu d'être blâmé pour négligence, il fut félicité pour sa prescience instinctive et se vit allouer une prime sociale qu'il devait toucher sous forme d'un gadget au comptoir des nouveautés.

Cette distinction, qui aurait dû lui causer de l'émotion et du plaisir, le laissa à peu près indifférent. Il avait pris une décision.

Une semaine se passa avant qu'il fût à même de donner un commencement de réalisation à son projet. Il s'était fait remarquer aux Appareils Domestiques, et puisqu'il avait pris décidément la voie ascendante dans l'organisation, ses heures de travail étaient devenues plus régulières qu'elles ne l'avaient jamais été. Mais il était encore nouveau, et sa position n'était pas définitivement assurée, si bien qu'il devait de temps à autre accomplir des travaux salissants et se plier à des horaires moins favorables. La première fois qu'il sortit de bonne heure, il se rendit chez Julie Sanford.

Il monta à son appartement, espérant la trouver absente, et son souhait se trouva réalisé. La maison était vide. La porte était verrouillée, mais bien que la serrure fût solide, elle était de construction simple. Il possédait une certaine habileté mécanique et un excellent passe-partout fabriqué par les Appareils ; il n'eut pas grande difficulté à pénétrer dans l'appartement. L'entreprise n'allait pas sans péril — le gros homme et lui-même en avaient fait l'expérience — mais la récompense était telle qu'il ne pensait pas au danger.

Il explora l'appartement rapidement, mais à fond.

Il ne trouva rien.

Vêtements, alimentation, mobilier, appareils ménagers — rien de tout cela ne lui fournissait le moindre indice. Ni Julie ni son oncle n'avaient jamais mentionné le service auxquels ils appartenaient. Il leur avait posé la question directement ou en procédant par insinuations, mais ils avaient ignoré sa curiosité, si bien qu'il se trouvait toujours autant dans l'ignorance. Pourtant, il lui fallait savoir, à tout prix.

Animé d'une froide résolution, il reprit ses recherches et finalement, dans un bureau mural, il tomba sur une série de photos représentant Julie. Dans la plupart de ces épreuves elle portait en tout et pour tout un cache-sexe triangulaire et un soupçon de soutien-gorge. Sans doute était-elle aguichante dans ce costume plus que sommaire, mais ce n'était pas ce qui l'intriguait. Il examina le décor des photographies.

Sur l'une d'elles, il vit une maison à l'ancienne mode et, tout à fait à l'arrière-plan, un bâtiment rustique. L'ensemble était entouré d'une végétation étrange dont il n'avait jamais vu l'équivalent. Plus loin, Julie se tenait auprès d'une énorme machine disparate dont il lui était impossible de deviner la fonction. Dans une troisième, elle s'affairait à nourrir des animaux. Des animaux vivants. Il ne s'agissait pas d'un jardin zoologique ni d'une réserve mécaniquement reconstituée.

Il prit un cliché des photos au moyen de sa micro-caméra, remit tout en place dans l'état où il l'avait trouvé, et quitta l'appartement sans attirer l'attention.

En trois jours, il parvint à donner un sens cohérent à ses trouvailles, mais il lui fallut travailler quotidiennement jusqu'à une heure avancée de la nuit, une fois sa journée terminée, à la poursuite du renseignement qu'il cherchait. Durant cette période, ses relations avec Peggy prirent un caractère tendu. La silencieuse querelle paraissait s'éterniser. Il ne trouva pas l'occasion de lui parler de ses projets, mais il n'y attacha guère d'importance. Lorsqu'il aurait déterminé la marche à suivre, il passerait résolument à l'action. D'autre part, Peggy n'était pas très bavarde dans les questions qui n'étaient pas du ressort des Loisirs, ce qui n'était pas le cas de celle-ci.

Il échafauda des plans, vérifia soigneusement les tenants et les

aboutissants, soumit ses travaux à un examen critique sévère, puis fit une demande spéciale de mutation à la Générale des Fermes.

Et il comparut devant la commission de la Cour Martiale Générale siégeant en grand apparat.

La séance fut brève, mais dévastatrice. Il comparaissait en qualité de témoin dans sa propre cause, ce qui était probablement la plus grande erreur qu'il pût commettre. L'usine ferma ses portes de bonne heure — faute de quoi les jurés eussent été contraints de faire des heures supplémentaires. Les quota atteignant ce jour-là un niveau particulièrement bas, il lui fut possible, en accélérant les chaînes de montage, de terminer le travail avec une demi-heure d'avance.

— « Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, » aboya l'huissier. Il travaillait au panneau de contrôle voisin de celui de Larry.

— « Je le jure par toutes les Générales, » dit Larry. Il se sentait en pleine confusion. Les caméras de télévision occupaient les points stratégiques et nombre d'entre elles étaient braquées sur lui. Il ne s'était pas attendu à passer en jugement et encore moins avec un tel déploiement de solennité.

Le juge, qui dans la vie courante était le directeur-adjoint de l'usine, se renversa sur son fauteuil. « Vous avez fait une demande de mutation à la Générale des Fermes. »

— « Oui, Monsieur le Président, une demande spéciale. »

— « Ceci n'est pas en votre faveur. Vous déclarez en effet que nous devons prendre cette demande en considération, que la chose nous convienne ou non. Il se peut que nous ne soyons pas disposés à accéder à votre désir. »

— « Il n'entrait pas dans mes intentions d'offenser les Appareils Domestiques. »

— « Il nous appartient d'en juger. » Le juge eut un sourire lourd de signification. « A propos, je tiens à vous rappeler qu'il s'agit de la Générale des Appareils Domestiques. »

— « La Générale des Appareils Domestiques, oui Monsieur le Président. »

— « Voilà qui est mieux, » dit le juge. « Savez-vous que la Générale des Fermes n'est pas une Générale autonome ? »

— « En effet. Elle est subordonnée à la Générale de Nutrition. »

— « Et persistez-vous néanmoins dans votre demande de mutation ? Avec un grade inférieur ? »

— « Je persiste, Monsieur le Président. »

— « Votre attitude est difficilement compréhensible. La Générale des Fermes est en net déclin. Chaque année, ses terres arables s'amenuisent et sa production diminue. »

— « C'est en effet ce que laissent apparaître les bilans de la Générale des Bénéfices. »

— « Il ressort de vos réponses, soit que vous n'ajoutez pas la moindre foi aux chiffres publiés par la Générale des Bénéfices, soit que vous possédez des raisons que vous n'avez pas divulguées devant la Cour. Quels sont les mobiles qui vous ont poussé à demander votre mutation ? »

Larry ne pouvait pas répondre. Il avait reconnu, à la suite de recherches qu'il avait effectuées dans les archives historiques, que la maison qui se trouvait derrière Julie, dans la photo, était une ferme. Les animaux qu'elle s'occupait à nourrir étaient des vaches, ou autres animaux domestiques, et la végétation n'était autre qu'une récolte susceptible d'être vendue sur les marchés.

Il ne pouvait pas davantage avouer que les Fermes, subordonnées ou pas, possédaient tout ce qu'un homme pouvait désirer. Cette Générale faisait pousser des produits alimentaires, ce qui excluait toute raréfaction desdits produits. Il fallait bien fournir des habitations pour les gens et les meilleurs moyens de transport afin d'amener les récoltes sur les marchés. Quant à l'habillement... eh bien, le coton était un produit de la terre.

Ceux qui travaillaient pour la Générale des Fermes disposaient donc de tout ce qui était nécessaire à la vie, mais Larry ne pouvait pas le dire, car une telle déclaration aurait déclenché une ruée vers la campagne, dont il aurait été exclu. Avant tout, il lui fallait celer les véritables raisons de sa demande de mutation. « Je dois dire que ce n'est pas une raison d'ordre pratique qui a dicté ma démarche, mais simplement le goût du changement. »

— « Vous adoptez là une attitude étrangement irresponsable. Vous prétendez, en somme, suivre votre fantaisie, » dit le juge. « Je suis particulièrement heureux que les jurés soient des gens mûrs et de sens rassis. » Il abattit son marteau. « Quelles sont les charges ? »

Le président du jury en donna lecture. Larry Moss était l'un des meilleurs sujets qui eussent obtenu leur mutation aux Appareils Domestiques, au cours des cinq dernières années. D'ailleurs, le fait même d'avoir déjà muté constituait une objection sérieuse. Elle faisait douter de la stabilité de l'impétrant. De plus, il avait un sens inné de la production : c'est ainsi que, dans un passé récent,

il avait établi des prévisions correctes concernant la demande d'un certain appareil, tandis que les calculatrices électroniques s'étaient lourdement trompées dans leurs estimations. D'autre part, il faisait preuve d'une ponctualité absolue et il ne manquait jamais d'utiliser ses cartes de crédit au fur et à mesure de leur délivrance.

— « Votre cas est tout à fait inhabituel, » dit le juge. « En principe, vous êtes un excellent employé. »

— « Je ne serai pas moins bon dans ma nouvelle Générale. »

— « Si nous vous laissons partir. »

— « Mais il le faudra bien. »

— « Vous avez sans doute raison. Vous n'auriez pas dû rédiger une demande spéciale, » dit le juge avec un sourire contraint. « Quel est le verdict ? »

Le président du jury avait déjà préparé le document, mais il attendait que les caméras se fussent braquées sur sa personne. Il lut en articulant distinctement les mots : « L'impétrant Larry Moss a fait montre d'une insubordination outrancière et d'un manque total du sens des responsabilités. Il nous semble judicieux de le soumettre à une rééducation appropriée. En conséquence de quoi nous proposons qu'il soit honteusement mis à pied pour une période qui ne devra pas être inférieure à deux ans. A ce moment, et seulement dans le cas où une amélioration serait intervenue dans son état d'esprit, il lui sera loisible de solliciter sa réintégration dans le statut d'employé professionnel. »

Tel fut le verdict préparé dès avant l'ouverture des débats. Larry aurait dû en être averti par les télécaméras. La loi qui avait permis de le condamner n'avait guère été utilisée dans un passé récent — il avait été rarement nécessaire d'avoir recours à ses foudres — mais elle était toujours en vigueur et prête à servir, sitôt que l'occasion s'en présentait. Larry venait d'en faire l'expérience. Ce fut pour lui un coup très dur autant qu'inattendu.

On déchira solennellement sa carte de crédit ; son insigne de la Générale des Appareils Domestiques lui fut arraché et jeté au panier. Bien entendu, on s'empresserait de le récupérer sitôt la lugubre cérémonie terminée. Et elle servirait à un autre. Mais les apparences seraient sauvegardées. L'usage voulait, en effet, qu'une fois que l'insigne avait été souillé par les agissements d'un employé félon, il ne devait jamais plus servir. Mythe commode.

Larry rentra chez lui à pied après le procès. Il ne pouvait faire

autrement, sans carte de crédit. Il arriva tard à la maison, et Peggy était déjà rentrée. A sa figure, il comprit qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. « Tu sais tout, n'est-ce pas ? » dit-il.

— « Le procès a été télévisé, » dit-elle. « Tu as une façon de distraire les foules que je n'apprécie guère. »

— « Ce n'est pas ma faute, » dit-il. « Je n'avais pas prévu qu'ils en viendraient là. »

— « Ils t'ont offert de te rétracter ? »

— « Parle-m'en ! Ils auraient voulu que je me traîne à plat-ventre devant eux ! D'ailleurs, ma décision était irrévocable. »

— « Tu aurais dû penser à moi. Nous en aurions discuté. »

— « Et qu'est-ce que j'y aurais gagné ? Tu me dis toujours que c'est à moi de prendre mes propres décisions. »

— « Il me semble que tu ne t'en es pas privé, dans le cas qui nous occupe. Qu'allons-nous devenir ? »

— « La situation n'a rien de dramatique. Je ne puis me rendre aux Fermes immédiatement, mais ils ne peuvent pas m'exclure de l'Emploi. »

— « A ta place, je n'en serais pas tellement sûr. En outre, l'Emploi n'est pas exactement l'idée que je me fais d'un statut ! »

Beaucoup, beaucoup d'autres arguments furent échangés, mais Peggy n'était pas entièrement dépourvue de loyauté. La fureur la prit, qui se termina par une crise de larmes et la réconciliation, et lorsqu'ils se mirent au lit elle se montra plus ardente et passionnée qu'elle ne l'avait été depuis des mois. Le colloque enflammé cessa quelques heures avant l'aube. Elle ne sortit de son sommeil que pour fondre de nouveau en larmes. Larry se leva et alla s'étendre sur son propre lit. Lorsqu'il se réveilla enfin, Peggy était partie, ayant devancé l'heure habituelle de son départ au travail.

Cette circonstance servit de prélude à son premier contact avec la Générale de l'Emploi, dont la nature se trouva conforme à ses prévisions. Il fut inscrit sur les registres en même temps que des hommes et femmes plus âgés que lui, gens d'une incapacité notoire qui, n'ayant pu remplir les normes de leurs propres Générales, se trouvaient déclassés et transférés à la Générale de l'Emploi. Il y avait également des jeunes gens, terminant leurs dernières années dans l'Education et qui, incertains de leur orientation définitive, se servaient de l'Emploi pour essayer diverses spécialités. On lui remit une carte de crédit affectée du coefficient le plus défavorable, mais il n'émit aucune protestation. Il existait une Générale dont le

niveau était encore plus bas que celui de l'Emploi, et il ne se souciait pas d'en faire l'expérience à ses dépens.

On lui donna l'ordre de se rendre à la permanence et d'y attendre les vacances d'emploi. Il y fit acte de présence deux jours de suite, sans aucun résultat ; cela faisait partie de la rééducation. Après quoi, il reçut l'ordre de demeurer chez lui tout en venant se faire pointer chaque jour. Le procédé était onéreux, les déplacements entamaient sa carte de crédit et constituaient une brimade encore plus vexatoire que l'attente à la permanence. Il y avait toujours, dans les locaux, des personnes avec lesquelles on pouvait échanger quelques paroles, parmi lesquelles maintes jeunes filles qui s'imaginaient éprouver une attirance invincible pour sa personne. Il était une sorte de célébrité. Peu de gens avaient fait l'objet d'un déclassement aussi spectaculaire.

Au bout de quelques jours, il fut affecté à divers postes. Chose curieuse, la plupart concernaient des travaux exécutés pour le compte de la Générale des Appareils Domestiques, et cela pour des périodes de quelques heures pendant plusieurs jours. On lui confia des postes comportant une responsabilité plus grande qu'au temps où il travaillait directement sous les ordres de la Générale des Appareils. On le tenait à l'écart des autres techniciens et, en aucun cas, il n'était désigné pour l'usine où il exerçait autrefois son activité. Il ne faisait jamais la plus petite erreur — lorsque la chose arrivait, il était assez habile pour ne pas se laisser prendre, ce qui revenait au même — et il se gardait d'élever la moindre protestation quant au montant de son salaire, qui n'était même pas la moitié de celui d'autrefois.

D'autres tâches lui étaient confiées de la part de l'Immobilière. Puisqu'il avait terminé son stage dans cette organisation sans s'attirer aucun reproche, son salaire était alors un peu plus élevé qu'à la Générale des Appareils et les conditions de travail étaient meilleures. Comme pour compenser ces avantages, l'Immobilière faisait appel à lui moins souvent.

Quant à la Générale des Fermes, pas le moindre signe de vie, pas même une mission de principe. Son affaire leur avait valu une grande publicité et, logiquement, ils auraient dû se manifester. Même si tous leurs postes se trouvaient pourvus, ils auraient dû lui tendre une main secourable. Ce qu'il avait enduré pour prendre place dans leurs rangs constituait la meilleure publicité dont pouvait bénéficier une Générale, mais ils ne le reconnaissaient en aucune façon.

D'ailleurs, il n'avait guère le temps de penser aux Fermes ; tous ses efforts étaient dirigés vers la promotion. Les progrès étaient lents et incertains, si même ils existaient ; néanmoins, ces efforts obscurs n'étaient pas perdus. Un jour ou l'autre, il serait de nouveau un employé professionnel, et dans l'intervalle, s'il ne gagnait pas sa vie, du moins pouvait-il faire face aux échéances de sa maison. Il aurait pu se laisser gagner par l'amertume mais ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de se lamenter, même lorsque Peggy fut affectée à un travail de nuit.

Tout d'abord, elle s'abstint de le prévenir ; elle ne rentra pas à l'heure habituelle. L'aiguille avait fait trois fois le tour du cadran lorsqu'elle reparut. Sandra dormait dans son lit. Assis devant la cheminée, il contemplait fixement le foyer, qui d'ailleurs fonctionnait de manière défectueuse depuis qu'il n'avait plus de quoi le faire réparer. Elle était lasse mais contente. « Heures supplémentaires ? » s'enquit-il.

— « En quelque sorte. »

Sans qu'il pût en discerner la raison, cette réponse lui causa un certain malaise. « Comment, en quelque sorte ? Tu dois bien être fixée, j'imagine. »

— « En effet. J'entends par là que je ne suis pas payée au tarif des heures supplémentaires. »

— « Tu as pris un nouvel emploi, » dit-il.

— « C'était le moins que je puisse faire. Tu travailles très dur et tu obtiens fort peu en échange. Un travail supplémentaire ne me tuera pas. »

— « Nous joignons les deux bouts, » dit-il. C'était vrai dans une certaine mesure. Ils avaient fait quelques économies, et l'argent ne filait pas aussi vite qu'il l'avait prévu.

— « Je n'ai pas envie de discuter, » dit-elle, en se dirigeant vers sa chambre à coucher.

— « Tu pourrais au moins me dire en quoi consiste ce travail supplémentaire, » s'écria-t-il en voyant sa femme s'éloigner. Comme elle demeurait muette, il la suivit. Elle n'avait pas encore retiré sa blouse lorsqu'il entra, mais elle s'arrêta de se déshabiller. Il admira sa silhouette, surtout des épaules à la ceinture : sa minceur harmonieuse.

— « Je travaille à l'Education, » dit-elle.

— « A l'Education ? Après avoir peiné toute la journée aux Loisirs ? »

— « Cela n'a rien d'extraordinaire. Les cours du soir pour adultes. Cela nous aide à payer les études de Sandra. »

Il ne demandait qu'à la croire, mais il y avait longtemps qu'il ne l'avait approchée de si près, qu'il ne l'avait désirée avec autant de ferveur. Il posa la main sur elle.

Elle n'évita pas le contact de ses doigts, mais il aurait préféré un mouvement de recul de sa part. « Je suis lasse et malpropre, » dit-elle. « J'aurais voulu m'étendre un peu avant de manger. Cela ne t'ennuie pas ? »

— « Pas du tout, » répondit-il ; il passa dans la cuisine et se mit en devoir de lui préparer son repas. Lorsque tout fut prêt, elle dormait et il n'eut pas le courage de la réveiller. Elle avait probablement mangé un morceau dans l'intervalle de ses travaux et elle avait besoin de repos. Il mit les plats dans le réfrigérateur et les mangea le lendemain à son petit déjeuner. Ils n'étaient pas moins insipides que d'habitude.

Après cet épisode, il travailla avec moins d'enthousiasme. Si son ardeur s'était émoussée, la différence était à peine perceptible, même pour lui. Il gardait la même ponctualité, accomplissait sa tâche sans erreur, mais son ancienne vitalité était atteinte. Peut-être ne dormait-il pas suffisamment. Le soir, il attendait souvent Peggy, laquelle semblait rentrer de plus en plus tard, à chaque fois qu'elle recevait une nouvelle convocation de l'Education.

Elle ne travaillait pas toutes les nuits. L'Education faisait appel à ses services en moyenne quatre fois par semaine, mais il ne savait jamais, lorsqu'il rentrait, s'il devait compter ou non sur sa présence. Lorsqu'elle revenait de bonne heure à la maison, elle était toujours lasse d'avoir veillé fort tard la nuit précédente et se mettait au lit seule, aussitôt après dîner. Ils se voyaient de moins en moins et n'échangeaient plus que de rares paroles. D'ailleurs, ils n'avaient plus rien à se dire.

La situation était fâcheuse, mais il était capable de la supporter. Il le fallait bien. Il eût été mal venu de nourrir des soupçons à son endroit, puisqu'elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour lui venir en aide. Il n'aurait pas dû se trouver de place dans son esprit pour les pensées qui ne cessaient de l'assaillir — jusqu'au jour où Peggy ne rentra plus du tout.

Il demeura jusqu'à minuit dans une inaction totale, puisque les distractions, même avec la carte de crédit de sa femme, étaient

trop onéreuses. Enfin, sachant qu'il devait se lever tôt pour diriger une importante chaîne de production, il se coucha. Le lit murmura : « Dormez, » mais il demeura éveillé pendant des heures et finit par sombrer dans un sommeil agité. Il s'éveilla au bout de peu de temps et se leva, bien que le mécanisme le pressât de demeurer au lit, et il se rendit à la chambre de Peggy. Elle n'était pas rentrée.

Il se passa de l'eau sur la figure et erra dans l'appartement, éprouvant le besoin de boire un verre. Il finit par se recoucher, unissant ses objurgations intérieures à celles du lit qui le pressait de plus belle de dormir. N'obtenant aucun résultat, il se leva une fois de plus et régla le dispositif somnifère à sa pleine puissance.

A l'aube, il s'éveilla et demeura étendu jusqu'à l'heure du lever. Le lit de Peggy n'avait pas été défait. Il prépara le petit déjeuner de Sandra et l'expédia à l'école. Il s'assit, s'efforçant de ne pas penser, mais avec peu de succès. Le téléphone sonna, mais il quitta l'appartement sans avoir répondu. La Générale de l'Emploi, probablement. Il répugnait à leur parler, mais tôt ou tard, il lui faudrait bien se résigner. Il sortit et suivit au hasard les trottoirs roulants — mais ce prétendu hasard l'amena devant les bureaux des Loisirs où travaillait Peggy. Sans réfléchir à ce qu'il allait faire, il monta.

Il se précipita vers la secrétaire dans le bureau de réception, et déclara qu'il voulait voir Peggy. La jeune fille lui répondit en souriant que la chose était probablement possible. Elle revint au bout de quelques minutes : Peggy travaillait et ne pouvait être dérangée. La messagère ne souriait plus. Il la fixa dans les yeux et répéta qu'il voulait voir Peggy. Sans doute le prit-elle au sérieux, car Peggy apparut enfin, nerveuse mais décidée à faire montre de bonne humeur.

— « Tu n'es pas rentrée la nuit dernière, » dit-il.

— « Mettons-nous à l'écart, » dit-elle en l'entraînant vers un coin du hall. « On pourrait nous entendre. »

Il élèverait la voix si ça lui chantait et dans ce cas il n'avait rien à cacher.

— « Tu n'es pas rentrée. »

— « Tu sais bien que j'ai travaillé. »

— « Je sais. Mais ce n'est pas tout à fait ce dont tu m'avais parlé. D'une certaine manière, on peut considérer cela comme des cours du soir pour adulte, n'est-il pas vrai ? »

— « Il était tellement tard lorsque j'ai terminé mon travail que j'ai couché sur place. »

— « Je l'imagine aisément. Ce que je veux dire, c'est que tu ne travailles pas pour l'Education. Tu n'as jamais travaillé pour l'Education. »

— « Ne crie pas ! »

— « Je n'ai pas élevé la voix. Je ne comprends pas pourquoi tu crains qu'on ne nous entende. Tes heures supplémentaires, tu les fais à la Matrimoniale, n'est-ce pas ? C'est bien là que tu as passé tes soirées depuis le début ? »

— « Je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait. » Elle évitait son regard.

— « Je ne dis pas le contraire. C'est une chose de travailler pour la Matrimoniale lorsqu'on est célibataire. Mais une fois qu'on est mariée, les hommes le savent et attendent de vous davantage. Je ne pense pas que tu les ais déçus. Penses-tu que l'un de ces beaux sires consentirait à t'épouser ? »

— « Tu ferais bien de ne pas préjuger de leurs actes. Tu ne te doutes pas à quelle classe sociale ils appartiennent. Je n'ai rencontré là que des dirigeants. »

— « Cela ne me surprend pas. C'est l'endroit rêvé pour mener une intrigue en toute quiétude. Il s'agit bien de la Matrimoniale, avoue-le ! »

— « Puisque tu tiens absolument à le savoir : oui, c'est bien la Matrimoniale. »

— « Tu aurais pu me le dire, Peggy. Pourquoi avoir agi de cette façon sournoise ? »

— « J'aurais pu te le dire en effet. » Son visage se crispa. « Tu m'as humiliée. Je n'ose plus regarder les gens avec qui je travaille. Ils savent ce que tu es. Et tu voudrais que non seulement je me résigne, mais que je m'expose encore à de nouveaux affronts ? Tu penses peut-être que je n'ai pas d'amour-propre, que je n'éprouve pas le besoin de me racheter à mes propres yeux. Tu... »

Il leva la main et s'éloigna, car il n'aurait pu se retenir de la gifler. « Traître ! » fut le dernier mot qu'il l'entendit proférer en sortant du bureau d'un pas chancelant.

Dans la rue, il errait au sein d'un brouillard, distinguant à peine où il dirigeait ses pas. Enfin, les fumées qui obscurcissaient son cerveau se dissipèrent et son estomac cessa ses efforts pour remonter jusqu'à sa gorge. Le soleil avait un éclat surprenant et le ciel était trop grand pour qu'on pût le regarder.

Il ne lui restait plus rien, c'est pourquoi il prit passage sur le trottoir roulant qui menait à la Générale de l'Emploi. Il pénétra dans l'immeuble et s'assit dans la salle d'attente. La journée était avancée et il se trouvait seul dans la pièce, à part les employés aux écritures de l'autre côté du comptoir. Nul ne le remarqua jusqu'au moment où l'une des jeunes filles qui faisaient un stage dans la Générale de l'Emploi, dans l'espoir d'obtenir un poste permanent, leva les yeux vers lui. Elle faisait partie du petit groupe de celles qui éprouvaient de l'attirance pour lui, si bien qu'elle s'empressa de le diriger vers le guichet d'embauche.

Il s'y traîna languissamment. « Employé Moss, vous êtes en retard, » dit-elle. « Allez vous présenter immédiatement aux Appareils. »

— « Ça ne m'intéresse pas, » dit-il.

— « Comment cela ? Mais vous avez un dossier excellent, ne le gâchez pas. »

— « Je ne peux pas y aller. »

— « Si l'on vous confie une tâche, il faut absolument l'accomplir. »

— « Si je me présente aux Appareils aujourd'hui, ce sera la catastrophe ! » dit-il. « Ne m'en faites pas une obligation ! »

Une expression fugitive de compassion apparut sur son visage et elle se retira, consternée, derrière ses classeurs. Elle revint bientôt. « Je crois que tout est arrangé, » dit-elle. « Vous êtes venu de bonne heure aujourd'hui et vous avez pris le premier poste offert. Naturellement, il ne s'agit pas d'aller aux Appareils, mais d'un travail chez une personne privée, par conséquent tout ira bien. » Elle sourit. « Si vous vouliez me voir après mon travail, je décommanderais mon ami habituel. »

— « Je ne dis pas non, » répondit-il, bien qu'il fût décidé à n'en rien faire. Il n'avait aucun goût pour les écolières, quels que pussent être les intentions de l'adolescente.

Il prit le bon de travail qu'elle lui tendait et se rendit à l'adresse indiquée, sans toutefois reconnaître l'endroit où il se trouvait. Il reconnut, en passant, l'appartement des Kingan sans que cette vue éveillât un souvenir particulier dans sa mémoire. Puis la porte à laquelle il s'était arrêté s'ouvrit et Julie Sanford apparut devant lui, habillée d'un vêtement diaphane. « La Générale de l'Emploi m'a téléphoné. Je vous attendais, » dit-elle dans un murmure étouffé.

Tout se reconstitua dans son esprit. En moins d'une seconde, il comprit. Il lui était arrivé une série de mésaventures, des évé-

nements sans liens apparents qui s'étaient combinés de la façon la plus défavorable. Depuis le premier jour où il avait vu Julie, tout s'était mis à marcher de travers. Ce n'était pas là le fait d'un accident et il savait maintenant qui tirait les ficelles. Il repoussa Julie à l'intérieur et ferma la porte derrière lui.

— « Vous êtes fort, » dit-elle en se débattant tandis qu'il l'étreignait d'une poigne énergique.

— « Fort, mais stupide, » dit-il. « Mais ma stupidité vient de prendre fin à l'instant même. Je me suis suffisamment laissé ballotter de droite et de gauche. Dites-moi pour quelle raison vous avez tramé toute cette sombre histoire. »

Elle se lança dans une phrase, mais il comprit aussitôt qu'elle prétendrait ignorer de quoi il parlait. Il lui asséna un coup direct à l'estomac. Elle s'écroula, rampant à ses pieds, cherchant à retrouver son souffle et niant cependant qu'elle eût quelque responsabilité dans ses malheurs.

Il se pencha pour la relever et le vêtement diaphane, glissant par-dessus ses épaules, vint s'enrouler en anneau serré juste au-dessus de ses seins. Le corps de la femme était voluptueux, mais il ressentait plus de colère que de désir. Il la redressa d'une secousse et la jeta dans une chaise. Il la gifla à toute volée puis, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux, il lui dit : « Faites-moi la description détaillée de votre machination. »

— « Il ne s'agit pas de machination. Je voulais simplement vous venir en aide. »

Il la gifla une nouvelle fois. « Je me passerais fort bien de ce genre d'aide ! »

Elle se couvrit le visage de ses mains pour se protéger de nouveaux coups.

— « Que croyez-vous donc que j'aie fait ? » dit-elle d'une voix étouffée.

Elle avait un corps splendide et ne faisait aucun effort pour le voiler. Il venait de la corriger, mais elle ne paraissait pas lui en garder le moindre ressentiment, ni même éprouver la moindre peur. Elle faisait montre au contraire d'une ardeur étrange. Sa colère ne s'était pas apaisée, mais il ne savait trop contre quoi la tourner. « Vous m'avez mené par le bout du nez, » dit-il, « vous faisiez étalage de vos possessions devant moi. Vous vous êtes arrangée pour me faire savoir que vous disposiez de tout ce que l'on peut désirer, et vous m'avez laissé croire qu'il me suffirait de le demander pour l'obtenir. »

— « Est-ce tout ? »

Elle l'observait à la dérobée derrière ses doigts écartés.

— « Non ! Vous m'avez donné accès à votre domicile. Avec ce que vous avez dépensé pour l'installation de cet appartement, vous auriez pu en interdire l'entrée à quiconque, mais vous n'en avez rien fait. Vous avez facilité, au contraire, la tâche de tous ceux qui voulaient faire une incursion à l'intérieur. Vous avez eu l'habileté de dissimuler les photos. Ce n'était pas tellement facile, mais non plus d'une difficulté insurmontable. Aucun indice de la Générale pour laquelle vous travailliez, mais étant donné les vaches, le doute n'était pas possible. » Il secoua la tête lentement. « Malheureusement, la Générale des Fermes n'a besoin de personne. »

Elle laissa tomber ses mains et son visage apparut, souriant.

— « Alors vous pensez que je suis l'auteur de toutes ces manigances ? »

— « Qui d'autre ? »

— « Mon rôle se résume à peu de chose, » dit-elle. « C'est vous qui avez pris la plupart des initiatives depuis le début. Vous êtes un réfractaire. Cela saute aux yeux. C'est pourquoi la Générale des Appareils vous a cassé les reins lorsque vous avez fait une demande de mutation. Il leur faut absolument maintenir dans le rang les gens de votre espèce. »

— « En quoi cela vous concerne-t-il ? » demanda-t-il amèrement.

— « Pratiquement en rien, » dit-elle. « Une boîte de jambon en conserve et une bouteille de vin suffirent à convaincre le Directeur-adjoint des Appareils de faire de vous un exemple. Mais ce que je tiens à souligner, c'est qu'il en avait déjà pris la décision. Je me suis bornée à lui indiquer la meilleure méthode à suivre. » Elle haussa les épaules. « Quant au reste, j'avais en mains un ordre permanent de la Générale de l'Emploi, établi avant même votre inscription sur les registres, aux termes duquel vous deviez vous rendre auprès de moi dès le premier jour où vous refuseriez de vous rendre à un poste assigné par une Générale. »

Il l'aurait tuée, mais il se trouvait impuissant devant cette duplicité curieusement chaleureuse.

« Vous n'êtes pas le seul dans votre cas, » murmura-t-elle. « Les autres se trouvent sur une planète. »

— « Vénus ? » ricana-t-il. « Mars ? Je vous les laisse. Ils sont encore plus mal lotis que nous. »

— « Vous haïssez les Générales, » dit-elle avec douceur.

La phrase le surprit. Mais une fois prononcée, il se rendit

compte qu'elle reflétait la vérité, et désormais son esprit en demeurerait conscient, en dépit de lui-même. « C'est vrai, je les hais toutes. Allez-y, dites que je suis un traître ! »

— « Mais ce n'est pas du tout mon intention. » Elle lui prit la main et la pressa contre son corps. Son ventre était lisse et doucement incurvé.

— « Que puis-je faire ? » dit-il. « Je ne puis continuer comme cela. »

— « Vous pouvez vous rendre sur la planète. Elle ne se trouve pas dans le système solaire, ni dans les dix systèmes les plus proches. Avez-vous réellement pensé que les animaux de la photo étaient des vaches ? Avec les yeux au bout d'antennes ? »

— « Je les ai pris pour des cornes ! »

— « Et six pattes ? »

— « Evidemment, c'était un peu gênant. Mais que ne font pas les généticiens de nos jours ? »

— « Ils n'en sont pas encore là ! » dit-elle. « Permettez-moi de vous aider. La planète dont je vous ai parlé a moins de dix millions d'habitants. Elle est plus grosse que notre globe et plus belle qu'il n'était à l'origine des temps. Nous avons besoin de gens forts et énergiques que leur vie présente ne satisfait pas. »

— « Je ne sais que croire, » dit-il.

— « Eh bien, vous pouvez me croire, » dit-elle. « Je ne pouvais rien vous dire avant que vous ayez pris votre décision. » Elle était sur lui, le pressant étroitement. Il saisit le vêtement diaphane et il céda. Elle acheva de le déchirer. « Laissez-moi vous aider, je veux vous aider. »

Il lui permit de l'aider incontinent. Elle se révéla experte et enthousiaste. Après cela, ils passèrent dans la chambre à coucher et, lorsqu'il s'éveilla dans la nuit, elle se pressait toujours contre lui. Elle le couvrit de caresses, s'empara de son bras et le plaça autour d'elle. Il crut entendre la porte s'ouvrir, puis se refermer discrètement au bout de quelques minutes. Il se raidit. « Quelqu'un est entré. »

— « C'est mon oncle, probablement. Ne vous inquiétez pas. Il comprend. »

— « J'en suis sûr, » murmura-t-il.

Elle l'enlaça dans le réseau de ses bras et de ses jambes.

— « Dormez. N'êtes-vous pas bien ? Vous êtes le dernier, alors l'astronef partira demain. »

— « Le dernier ? Alors c'est qu'il y en a d'autres ? »

— « Naturellement ! Beaucoup d'autres. »

— « Leur faites-vous subir à tous le même traitement ? »

— « Le souhaiteriez-vous ? » demanda-t-elle d'un ton ambigu. « La moitié d'entre eux sont des femmes. Mais je pense que vous n'avez pas à vous en plaindre ? »

Il ne se plaignait pas et, le lendemain matin, il monta à bord de l'astronef, qui décolla sitôt qu'il y eut pris place. C'était un excellent appareil, bien que les passagers fussent nombreux. Larry s'y attendait. Ils avaient franchi des espaces qui se comptaient en années-lumière, pour rassembler des recrues afin de peupler une planète dont il avait oublié le nom — sa mémoire se refusait à emmagasiner le mot barbare — si bien qu'ils ne pouvaient se montrer trop difficiles sur les aménagements. Des lits pliants pour une centaine d'hommes et des lavabos. Il en était de même pour les femmes, à l'autre bout du navire. Il n'était pas défendu de se rendre au quartier réservé au sexe dit faible, mais Larry s'en abstint. Il n'éprouvait pas grande estime pour ses compagnons d'exil et ne désirait pas fraterniser plus qu'il n'était nécessaire. Peut-être ces gens n'étaient-ils pas moins réfractaires que lui-même, mais ils avaient, à ses yeux, assez piètre mine. Peut-être quelques mois de séjour sur une belle et bonne planète leur feraient-ils le plus grand bien.

Il ne vit guère Julie et son oncle, mais la faute ne venait pas de lui. Il avait échangé quelques mots avec Julie au moment de monter à bord, puis elle avait disparu vers l'avant, dans une cabine voisine de celle de son oncle. Larry aperçut Hugh Taylor, à une ou deux reprises, au cours des premiers jours du voyage dans l'espace. Taylor avait taillé sa moustache et cessé de teindre en gris quelques mèches de sa chevelure, si bien qu'il paraissait beaucoup plus jeune — approximativement de l'âge de Larry.

La Terre avait pratiquement disparu que Larry s'était à peine aperçu du décollage, et ils avaient quitté le système solaire avant qu'il eût pensé faire un dernier adieu à sa planète natale. Il ne voyait plus derrière lui qu'une étoile brillante, et guère davantage devant. Il aurait pu penser qu'il quittait le néant pour aboutir au néant — mais du moins disait-il un adieu définitif aux Générales, à leurs pompes et à leurs œuvres.

Larry évitait particulièrement l'un des passagers. L'homme était toujours gras mais beaucoup moins adipeux, avec un œil indemne et un autre qui ne donnait pas une idée très avantageuse du verrier qui l'avait fabriqué. C'est à Larry qu'il devait cet œil de verre

— il avait perdu l'original au cours de la bagarre devant le domicile des Kingan — mais ce n'était pas pour cette raison que Larry tenait à l'éviter. Simplement, il n'avait aucune envie de lui parler. Pourquoi n'avait-on pas pratiqué sur lui la greffe d'un œil nouveau ?... Mystère. Sans doute la Générale de la Santé, le considérant davantage comme un danger que comme un atout, l'avait-elle expulsé sensiblement de la même manière que Larry avait été exclu de la Générale des Appareils. Pour cause de turpitude morale, sans doute. Ce verdict avait l'avantage de leur économiser de l'argent. Il pourrait se faire greffer un œil sur la nouvelle planète, ce qui était sans doute la raison principale de sa présence sur le vaisseau.

Cependant, il ne reconnaissait pas Larry. Il ne jouissait plus de la vision binoculaire et ce détail avait son importance. Mais la raison principale de son incapacité à reconnaître Larry, résidait plutôt dans le fait qu'il se trouvait toujours soumis aux effets résiduels du choc subi au cours de la bagarre, et qu'il n'avait jamais vraiment dévisagé son agresseur au cours de sa capture. Son principal souci, à ce moment, était de s'enfuir, non de se graver l'image de Larry dans la mémoire.

Un bon point à porter à l'actif de sa situation, de même que la nourriture. C'est-à-dire que celle-ci était excellente, mais trop riche. Jambon en conserve, viandes diverses, légumes et fruits congelés. Des produits naturels, pour la raison qu'il coûtait moins cher de les amener de la planète que d'acheter des aliments synthétiques sur la Terre. Cette nourriture était somptueuse et détraquait son estomac. Son organisme finit par s'accoutumer à ce régime, mais la période préliminaire fut des plus décourageantes. Elle lui procurait presque autant d'ennuis que l'attitude de la plupart des recrues.

Ces gens ne possédaient pas l'esprit pionnier convenant à ceux qui partent coloniser une planète maigrement peuplée. La plupart se conduisaient comme s'ils étaient transférés d'un emploi subalterne dans une Générale à un emploi non moins subalterne dans une autre Générale. Il faudrait qu'ils changent, sinon il ne s'entendrait guère avec eux, nouvelle planète ou pas.

Parfois, il pensait à Peggy, en pure perte d'ailleurs. Jamais il n'aurait pu la persuader de l'accompagner et, au fond de lui, il n'était pas tellement sûr de désirer sa présence. Cet emploi à la Matrimoniale avait quelque chose de suspect. Quant à Sandra, il aurait aimé l'emmener, mais il ne fallait pas y penser. Même une

planète séparée de la Terre par des années-lumière devait entretenir des relations normales avec elle, et il ne pouvait courir le risque de se voir accuser de rapt d'enfant.

Il s'isolait, déambulant solitaire à travers l'astronef. Il aurait bien voulu voir Julie, mais elle ne recherchait pas sa compagnie et il ne voulait pas se donner le ridicule de courir à ses trousses. Elle savait où le trouver, si l'envie la prenait de le voir, et d'autre part, il n'était pas sûr de trouver sa cabine. Il était debout dans un couloir, plongé dans ces pensées, et regardait machinalement le ciel à travers un hublot, lorsque le borgne s'approcha de lui avec un sourire de circonstance.

Immédiatement, Larry prit la direction des lavabos. C'était une excellente excuse pour éviter l'homme. Dire que Larry était le seul homme à bord qui fût incommodé par la nourriture était devenu une plaisanterie classique dans l'astronef. En fait, d'autres que lui éprouvaient quelques désordres digestifs, mais affirmaient le contraire et passaient par conséquent inaperçus. Cette fois la ruse fit long feu. Le gros homme se trouvait d'une humeur exceptionnellement engageante et n'entendait pas s'avouer battu pour si peu. Il suivit donc Larry jusqu'aux lavabos.

— « Quel dommage, » dit-il tandis que Larry restituait à l'espace les aliments qu'il n'avait pu supporter. « Si vous pouvez la supporter, la nourriture de la G.P. vous mettra dans la meilleure des conditions physiques. Regardez-moi. » Il se frappa sur la panse.

Larry répondit par un grognement gêné.

« Il faut reconnaître une chose, » continua le gros homme, « la G.P. vous donne en tout ce qu'il y a de meilleur. Même les postes de chacun sont tous désignés avant votre arrivée. Vous n'avez plus le moindre souci à vous faire. »

Larry s'essuya la bouche et leva les yeux : « La G.P. ? »

— « Naturellement : la Générale des Planètes. »

— « Vous êtes bien certain qu'il s'agit d'une Générale ? »

— « Bien entendu. Vous n'avez donc pas lu le contrat que vous avez signé ? »

— « Je n'ai rien signé du tout .»

— « On vous a peut-être oublié. A moins qu'on ne vous ai jugé trop indécis. Alors on attendra l'arrivée et, à ce moment, vous serez obligé d'accepter ce que l'on vous donnera. »

Larry se passa la manche sur la figure et se redressa. Le gros homme lui barrait la route. « Vous êtes malade ? Puis-je vous être utile ? »

— « Ils ont tous la rage de m'aider. Laissez-moi passer sinon vous feriez bien de vous commander un nouvel œil de verre. »

Il écarta le personnage et passa outre. A l'entrée du pont supérieur, il fut arrêté par une porte d'acier. Elle était fermée et refusait de se laisser ouvrir. Il frappa à coups de poing et, au bout d'un moment, un panneau vitré coulissa. « Que voulez-vous ? » demanda un homme d'équipage.

— « Je voudrais parler au capitaine. »

— « Le capitaine ne reçoit pas les recrues. Retournez à vos quartiers. »

L'homme d'équipage referma le panneau vitré et Larry recommença à tambouriner, mais une secousse électrique mit fin à ses activités. La porte accumulait rapidement une forte charge, et il comprit qu'il valait mieux ne pas s'y frotter. Il fit demi-tour et se dirigea vers la cabine de Hugh Taylor, la seule personne qu'il connût à bord et qu'il était certain de pouvoir retrouver. Il ne frappa pas. Il appuya son épaule contre la porte et elle céda.

Il entra. Julie et Taylor s'y trouvaient ensemble, nus et surpris. Taylor n'avait pas une posture précisément avunculaire. Larry les regardait fixement. « Vous n'êtes pas son oncle ! » dit-il.

Taylor se leva, le sourire aux lèvres. « Vous avez deviné. Nous ne sommes pas parents. » Puis, s'adressant à Julie : « Regagnez votre cabine. Je flaire une scène. Je connais la méthode qu'il convient d'employer. »

Julie regagna sa chambre d'un air indifférent. En refermant la porte, elle adressa à Larry un sourire ambigu. Taylor passa une robe de chambre qui se trouvait à proximité. « Maintenant, venons-en au sujet. Pourquoi cette intrusion ? »

— « La Générale des Planètes ! » dit Larry. Il respirait bruyamment.

— « La Générale des Planètes ? Et après ? »

— « Nul ne m'en a jamais soufflé mot. Je croyais que nous allions en un lieu où il n'y avait pas de Générales. »

— « Soyez raisonnable. Vous étiez contre toutes les Générales. Nous avons pensé qu'il valait mieux vous dissimuler la chose, jusqu'au moment où vous vous seriez fait à cette idée. Cela vous aurait créé des difficultés et nous ne voulions pas vous alarmer inutilement. »

Larry avala péniblement sa salive. Il aurait pu croire qu'il venait d'engloutir une bulle d'azote pure qui était restée bloquée

dans sa gorge et qui semblait bouillonner dans ses veines. « J'avais cru que je ne dépendrais plus que de moi, » dit-il. « Vous m'avez laissé croire que je serais libre. »

Taylor se dirigea vers une table basse, derrière laquelle il s'assit. « Réfléchissez. La colonisation d'une planète est une affaire gigantesque. Qui donc pourrait s'attaquer à pareille entreprise si ce n'est une Générale ? Vous vous apercevrez que les choses sont infiniment plus faciles que sur Terre. Les populations sont si peu nombreuses. »

— « Vous auriez dû me prévenir. J'aurais pu vous suivre ou rester sur la Terre. Mais, du moins, j'aurais choisi librement. »

Taylor ouvrit un tiroir. « Je vous demande de considérer la chose de mon point de vue et de celui de Julie, » dit-il. « Combien de gens accepteraient de partir s'ils se doutaient qu'ils ne font que changer de Générale, même en sachant que ce qu'ils quittent ne vaut rien et que la nouvelle planète est infiniment meilleure ? Comment recruterons-nous des colons, si nous ne leur disons pas ce qu'ils désirent entendre ? »

— « Je veux entendre dire que je n'appartiens à aucune Générale, » dit Larry.

— « Bien sûr. Rien n'est plus naturel lorsqu'on vient de subir une pénible expérience, » dit Taylor. « Mais je suis persuadé que nous pouvons parvenir à un accord. Vous n'avez pas signé de contrat. Nous nous arrangerons pour que le vôtre soit intéressant. Il y a un certain temps que j'ai envie de quitter mon poste et je puis faire en sorte que vous preniez ma place. Vous pourrez collaborer avec Julie ou, si celle-ci ne vous convient pas, vous serez libre de choisir votre associée. »

Larry vit la main de Taylor plonger dans un tiroir d'un geste naturel. Dans la seconde même, il tourna les talons et se mit à courir. Il avait franchi la porte avant que Taylor ait pu tirer. Il galopa le long du couloir, entendit une faible détonation, sentit quelque chose se ficher dans son dos en vibrant. Il trébucha mais poursuivit sa course, et il tourna le coin avant que Taylor ait pu récidiver. Sitôt hors de vue, il tendit la main derrière lui et ses doigts rencontrèrent une fine toile métallique un peu au-dessous de son épaule droite. Il glissa ses ongles sous quelques-uns des fils et tira. Une douleur fulgurante mit fin à sa tentative. On lui avait planté un traceur dans le corps et il ne pourrait s'en débarrasser sans intervention chirurgicale majeure.

Les astronefs ne comportent jamais d'endroits qui puissent ser-

vir de cachettes ; avec un traceur dans le dos, il ne lui restait pas la moindre chance. Mais il ne lui vint pas à l'idée d'attendre l'arrivée de ses poursuivants. La voix de Taylor lui parvint faiblement. Elle provenait du traceur. Dans sa hâte, celui-ci avait oublié de régler la fréquence. Mais il s'en moquait. Il lui importait peu de savoir ce que Taylor disait.

— « Alerte générale. L'incident classique mais un peu plus sérieux. Un aliéné anti-Générales s'est échappé. Nous lui avons planté un traceur dans le corps et vous n'aurez pas de peine à le repérer. » Taylor toussa. « Prenez toutes les précautions et surtout ne le transformez pas en passoire. La Générale des Planètes ne finance pas l'introduction des passoires. »

Larry avait pris la direction du dortoir, mais des gardes lui barrèrent la route et le repoussèrent vers l'avant de l'astronef. Il vit le premier à temps, revint sur ses pas et vint heurter un second au détour d'un couloir. Le garde fut plus surpris que Larry et s'effondra sur le sol. Larry lui posa un pied sur la figure et le maintint dans cette posture. Il n'avait pas le temps de lui ravir son pistolet et, dans tous les cas, il ne pensait pas en avoir besoin. Il ne raisonnait pas lucidement mais il était poussé par une préoccupation unique : ne pas se laisser prendre.

Il poursuivit sa route, jouant à cache-cache avec les gardes. Il avait le dos et les jambes en feu et le traceur fiché dans son épaule signalait ses moindres mouvements, et pourtant ses poursuivants n'arrivaient pas à le capturer. Le cercle se resserrait progressivement autour de lui. C'était là le danger. S'il avait pu retourner au dortoir... mais c'était impossible, bien entendu. Il vint enfin aboutir dans un corridor borgne. Aucune issue, sauf, à l'autre bout, l'écoutille par laquelle il avait pris pied à bord de l'astronef quelques semaines auparavant. Maintenant qu'il y pensait, c'était, au véritable sens du mot, la seule porte de sortie.

Il s'élança vers l'écoutille et jeta un regard derrière lui. Les gardes progressaient lentement maintenant, pensant le tenir à leur merci. « N'approchez pas ! » haleta-t-il, étreignant les doubles poignées de sécurité de l'écoutille. L'avertissement ne les arrêta pas, mais leur progression se fit plus prudente.

Sans lâcher les poignées, il leur fit face en articulant les mots distinctement, de façon que Taylor pût l'entendre et peut-être même le voir si le traceur était équipé pour la télévision. « Taylor, ordonnez-leur de rester à distance. Pour moi, c'est fini les Générales. Ils s'en apercevront s'ils tentent de m'attaquer. »

Il n'avait pas fini de parler que les gardes se ruaient à l'assaut. Il commençait à faiblir et l'écoutille s'ouvrait plus difficilement qu'il n'aurait cru, mais il avait réussi à débloquer le volant lorsque le premier assaillant l'atteignit. Il l'écarta d'un coup de pied, tout en redoublant d'efforts, et enfin le compartiment hermétique s'ouvrit. L'air siffla autour de lui, entraînant le garde le plus rapproché dans le sas et à l'extérieur. Les autres gardes se jetèrent sur lui tous ensemble ; l'écoutille se referma automatiquement avant qu'un nouveau passager ne fût éjecté dans l'espace. Quelqu'un lui enfonça dans les chairs une seringue et Taylor sombra dans l'inconscience, pour ne se réveiller que dans la cabine de Taylor.

— « Vous n'avez pas de mal ? » interrogea celui-ci. Le pistolet se trouvait de nouveau dans le tiroir, mais Larry savait qu'il n'aurait pas à s'en servir. Il agita la tête. « Mon dos me fait souffrir. Extirpez le traceur. Je ne bougerai pas. »

— « C'était mon intention, » dit Taylor. « Cette Générale est bien préférable à toutes celles pour lesquelles vous avez travaillé jusqu'à présent. Elle ne nous autorise pas à faire usage de traceurs permanents. Prenez ceci. »

Taylor introduisit un comprimé dans la bouche de Larry et le fit suivre d'un verre d'eau qu'il inclina de telle sorte que le patient fut contraint d'avaler. « Le comprimé fera tomber le traceur en quelques jours. Vous ne souffrirez pas le moins du monde. Je suis sûr que vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas ? »

— « En effet, » dit Larry. Il se sentait encore plus hébété, mais envahi par une douce euphorie.

— « Fini le désespoir, » dit Taylor, « vous savez maintenant que nous travaillons pour votre bien. »

— « Oui, je le crois, » dit Larry. « Je me suis débattu comme un beau diable, mais maintenant c'est terminé. »

Taylor l'examina attentivement. « Je crois que vous êtes sincère. C'est bien, restez là une minute. »

Il se dirigea vers un hublot et ouvrit un volet. A l'extérieur, Larry aperçut un ballon d'un gris rougeâtre, flottant le long de l'astronef. Taylor referma le volet et frappa à la porte qui donnait sur la cabine de Julie. « Julie, j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir. Ne regardez pas à votre hublot. »

— « C'est déjà fait. Ce sont ses poumons ? »

— « Il est des moments où vous me dégoûtez. »

— « Voilà une phrase qui fera bon effet dans notre dossier ! »

— « Réveillez-vous, ma chère. Voyez ce qui arrive. C'est le garde. »

— « Vraiment ? » dit Julie. « Voilà qui me rassure. J'aime bien Larry. »

— « Il va devenir raisonnable, » dit Taylor, « mais nous ne pouvons le renvoyer au dortoir. Il faudra qu'il demeure ici avec nous. »

— « Ce sera vraiment douillet ! »

— « Pour vous du moins, » grommela Taylor. Il revint vers Larry.

— « Je suis désolé pour le garde, » dit Larry.

— « N'y pensez plus. Ce n'est pas vous qui l'avez éjecté, » dit Taylor. « Il connaissait le phénomène de l'aspiration. Il a eu toutes les occasions de s'instruire. S'il n'en a pas tenu compte, c'est bien sa faute. »

— « J'avais l'intention d'ouvrir l'écoutille et de sortir moi-même. »

— « Vous n'êtes pas le premier à qui cette idée soit venue. »

— « Et lorsque j'ai vu ce qui était arrivé au garde... j'ai changé d'avis. »

— « Bien entendu. Une fois au pied du mur, nul n'a envie de mourir. »

— « C'était pourtant mon intention. Maintenant, c'est fini. »

— « Sans doute. Nous pactisons tous, d'une façon ou d'une autre. »

— « Je suis résigné à mon sort, » dit Larry. « A propos, je ne voudrais pas vous déranger en vous imposant ma présence ici. Je ne vois pas pourquoi je ne retournerais pas au dortoir. »

— « Moi si. Vous ne pourrez pas toujours conserver ce même calme. Vos compagnons vous poseraient des questions et vous pourriez de nouveau perdre votre sang-froid. Cela, nous ne pouvons pas le permettre. »

— « Je ne voudrais pas être indiscret. »

— « Vous faites allusion à Julie ? » Taylor sourit. « Etes-vous jamais allé au dortoir des femmes ? »

— « Non. »

— « Dans ce cas, vous auriez compris que cela n'a pas d'importance. Quelques-unes d'entre elles sont des horreurs, certaines ne sont pas mal ; mais il en est aussi d'adorables. Nous procéderons comme suit : vous serez, la plupart du temps, dans la cabine de Julie. Vous prendrez soin d'y demeurer tant que la porte qui sépare nos cabines demeurera verrouillée. Vous comprenez ? »

— « Je crois comprendre en effet. »

— « Parfait. Il faut que je liquide certains travaux avant que nous jetions les bases d'un accord. Entendu ? »

— « Certainement. »

Taylor se dirigea vers le lavabo et se passa de l'eau froide sur la figure. Puis il appela le capitaine au téléphone et lui déclara qu'il désirait une communication sub-éthérique avec la Terre.

— « Générale des Pompes Funèbres, » cria Taylor. « Vaisseau G.P. Vie Nouvelle appelle Générale des Pompes Funèbres. »

Une énorme puissance était nécessaire pour transmettre la voix à cette distance ; quant à l'image, il n'y fallait pas songer. En dépit des moyens mis en œuvre, la voix qui répondit était d'une faiblesse extrême, si bien que Larry n'entendit rien de la réponse.

« Directeur-adjoint des Pompes Funèbres ? » dit Taylor. « Nous avons ici un cas. Non, nous ne les emportons jamais avec nous. Il devra être enseveli sur Terre, dont il est originaire. Et ça vous rapporte plus de venir jusqu'ici le prendre. Oui, je sais, mais votre rôle c'est de gagner de l'argent. Nous le munirons d'un radio-phare et nous le mettrons immédiatement en décélération pour l'empêcher de suivre l'astronef. Oui, le capitaine va vous donner notre position actuelle. »

Taylor écoutait en faisant couler de l'eau glacée dans un gobelet. « Tout ira bien. Vingt-cinq ans sous l'égide de la Générale de la Protection. Vous savez qu'il bénéficie automatiquement de la garantie totale. Ce n'est pas tout. Il possède une famille sur Terre et probablement des parents. Vous serez à même de prélever un joli bénéfice. »

Il avala le gobelet d'eau. « Oui, je sais que c'est une bonne chose. »

Il coupa la liaison sub-éthérique, s'approcha de la table, fouilla dans les tiroirs et en tira finalement une boîte pleine de cigares. Il en prit deux, tendit l'un à Larry. Celui-ci le huma délicatement, faisant glisser la bague qui portait l'inscription : *Générale des Pompes Funèbres.*

— « Je les ai dès le début du voyage, » dit Taylor, « mais j'éprouve toujours des scrupules à les utiliser avant de me trouver devant un cas précis. »

Il alluma le cigare de Larry. « Je vais vous apprendre autre chose. La commission que verse la Générale des Pompes Funèbres, pour un renseignement comme celui que je viens de leur fournir,

n'est pas très élevée, mais ce sont les petits à-côtés qui sont intéressants. »

Taylor alluma son cigare et tira une bouffée avec béatitude. « Nous discuterons des clauses pendant un moment, ensuite vous irez voir Julie pour ce dos. On ne peut faire pratiquement autre chose que d'attendre quelques jours, mais Julie vous remontera le moral. Elle est extrêmement gentille pour les blessés. C'est ce qui fait d'elle une associée aussi précieuse. »

Taylor entra dans les détails du contrat, mais Larry l'écoutait à peine. Il était complètement hébété, mais il avait trouvé la paix et jouissait d'une agréable euphorie. La Générale des Planètes n'était pas mauvaise après tout, et il se sentait capable d'accomplir tout ce que le poste exigeait. Et le cigare était délicieux, une fois qu'on s'était habitué à l'idée qu'il n'y en avait pas de meilleur. Tout était dans l'arôme !

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Privates all.

GÉRARD KLEIN et LUC VIGAN

La tunique de Nessa

Une citation de l'excellent roman de Kurt Steiner *Le 32 juillet* (Fleuve Noir) pourrait servir d'exergue à cette nouvelle, et les auteurs de celle-ci avouent d'ailleurs que c'est là qu'ils en ont puisé l'idée. Cette citation, la voici : « *Les vêtements des Atôls sont vivants. Ce sont des tissus épithéliaux étrangers à leurs corps, mais symbiotes. En temps ordinaire, ils ajustent leur métabolisme à celui de leur hôte, fournissent ou prennent de la chaleur, absorbent la sueur et l'utilisent.* »

Cela dit, il passe très évidemment dans ce texte l'écho de la grande Catherine Moore et de son inoubliable *Shambleau*. Le meilleur compliment à faire à Gérard Klein et Luc Vigan est de dire qu'ils ne sont pas indignes d'un aussi illustre exemple.

IL se passe bien des choses derrière les murs de Tula, l'oasis de cristal. Rien dans le ciel léger de Mars ne recèle tant d'étrangeté, rien non plus dans l'horizon plat, désert, derrière lequel descendent les silhouettes dérisoires des caravanes qui s'en vont vers le sud quérir les produits fabuleux des mines. Et même les rues de Tula sont décevantes pour le touriste qui, tombé du ciel, venu d'une lointaine étoile, ou tout simplement de la Terre, s'égare entre ces bâtiments nets ou anciens que le vent a polis et comme recouverts d'un vernis. Car les rues de Tula, sauf à certaines heures, certains jours, sont presque abandonnées. Un indigène furtif passe, enveloppé dans les replis de son manteau de sable. Une porte bée, une étoffe s'agite dans l'embrasure triangulaire d'une fenêtre, une des tours de cristal chante dans le vent, et dans les cavernes profondes, gronde parfois l'eau, le sang de Mars ; ainsi passent les heures.

Pourtant, à Tula, depuis une haute antiquité, se superposent plusieurs univers. Le monde de Mars, bien sûr, et ses patriciens cloîtrés que l'on ne voit guère hanter les places de la ville, habitués plutôt à regarder défiler les jours au travers des trames métalliques et multicolores de leurs jeux d'ombres ; le monde de la Terre aussi, ancien, rigoriste, quelque peu poussiéreux, qui s'essaie à conserver ou à trouver la dignité même des patriciens de

Mars, et qui vient parfois, à Tula, chercher un exemple en échange de sa puissance un peu ternie sans doute mais qu'épaule la jeune force des mondes stellaires.

Sans les stellaires et leur exubérance, sans leur goût du vertige et leur sens du délire, leur naïve passion pour les antiquités, leur bonne humeur grossière, leurs trafics odieux et toujours florissants, leur brutalité franche et leur admiration, sans leur richesse surtout, Tula ne serait plus que ruines, Mars qu'un monde mort, et la Terre, chuchote-t-on, rien qu'une vieille bâtisse. Mais les stellaires viennent à Tula en bandes joyeuses, ou il arrive encore qu'ils fuient dans la libre cité martienne les rigueurs d'une loi ici inconnue, il arrive que soient rejetées sur les rivages du grand désert martien, sur ce cap de l'espace, de singulières épaves. Des races variées se côtoient, se querellent ou s'ignorent. Et le calme des rues de Tula n'est qu'un masque trompeur, disent d'aucuns, qui recouvre la réalité grouillante des demeures de Tula et des tours de cristal. L'absence d'appareils et de machines, qui frappe le touriste dans les rues de l'oasis, cache mal la technologie débridée qui hante certains antres. Une douzaine de vieilles sciences sont encore pratiquées ici et oubliées partout ailleurs. Des êtres semblent parfois surgir de terre, qui ne peuvent appartenir au même univers que les nefs aux courbes pures qui se dressent dans le port stellaire ou que les vêtements bariolés des touristes.

Tula est comme une pièce de monnaie, elle a deux côtés.

Ou comme une tunique, elle a un envers.

Les deux garçons suivaient la fille depuis un certain temps. L'un était blond et les cheveux de l'autre tiraient sur le brun. Il était inscrit sur leurs vêtements et sur leurs traits durs qu'ils étaient des stellaires. Au reste, ils portaient à la ceinture une arme minuscule mais redoutable que la Terre interdit et que Mars dédaigne. Ils avaient aperçu la fille en traversant une petite place, celle-là même où trois cent cinquante ans plus tôt, un homme de la Terre, du nom de Vochine, avait conclu avec les patriciens, au nom de sa planète, une alliance, et c'était en souvenir de ce traité qu'une fontaine coulait jour et nuit sur la place, ce dont les garçons ne s'étonnaient guère, puisqu'ils étaient originaires de mondes dotés d'océans. Au demeurant, ils se souciaient peu d'Histoire. Ils avaient vu la fille, et elle leur avait plu, assise ainsi sur le rebord de la fontaine, affectant de ne point les remarquer, lissant ses cheveux

bleus, passant parfois ses doigts minces sur son front pur, haut et bombé. Elle s'était levée à leur approche et s'en était allée, droite, à pas lents, vers l'une des ruelles adjacentes. Ils l'avaient suivie. Son départ leur avait semblé un défi. Ils ne comprenaient pas qu'une fille sur Mars pût désirer leur échapper, surtout une fille qui n'appartenait visiblement pas aux familles des patriciens et qui n'avait pour se vêtir qu'une tunique dérisoire, trop longue et dont les plis moulaient ridiculement le corps.

Ils n'avaient rien dit et l'avaient suivie. Ils n'avaient rien besoin de se dire. Il leur était arrivé souvent, déjà, sur d'autres mondes, de mener ainsi une chasse silencieuse et de forcer enfin la proie sans avoir eu besoin d'échanger un seul mot. Ils étaient sûrs d'eux, fiers d'eux et de leur origine, de leur monde, de leurs vêtements, de leurs armes, de leur fortune, de leur violence. Ils parlaient avec mépris des gens des vieilles planètes, comme ils l'avaient entendu faire.

Pourtant, ils n'eussent pas osé s'attaquer à une Martienne, même s'ils l'avaient désiré. La lâcheté commence là où cesse la puissance. Mais la fille, de toute évidence, n'était pas martienne. A dire vrai, son origine leur importait peu, pourvu qu'elle fût étrangère et que le risque ne fût pas bien grand.

Ils l'avaient suivie, sans presser le pas, dans le dédale courbe des rues de Tula. Ils ne craignaient point de se perdre, tant ils avaient erré souvent, en quête d'une aventure, dans l'oasis. Ils s'étonnaient même, silencieusement, de n'avoir jamais encore rencontré la fille, ni dans les rues ni dans les maisons du port dont ils avaient épuisé avec méthode les délices provinciales.

Ils s'ennuyaient. Et c'était pourquoi ils suivaient la fille. Ils étaient venus sur Mars, à Tula, au cours d'un grand voyage qui devait les conduire sur un grand nombre de mondes et leur apprendre les coutumes, les traîtrises, les vanités et les faiblesses des peuples qu'en dignes fils de Princes Colons, ils mettraient plus tard en coupe réglée. Ils s'étaient moins souciés d'apprendre que de vivre. Et leur goût des souvenirs leur avait valu quelques vilaines histoires. Il leur manquait un souvenir de Mars. Et c'était ce qu'ils voulaient obtenir de la fille, un souvenir, à leur façon, de Tula.

La fille ne se décidait pas à fuir. Cela les contrariait. Ils auraient préféré une course éperdue, une résistance acharnée, voire un combat qui eût donné du piment à une affaire qu'ils étaient sûrs d'emporter. Les gens à Tula ne se souciaient guère en effet du désordre. Les patriciens ne descendent jamais dans la rue, les touristes s'in-

quiètent peu du sort de ceux qui n'appartiennent pas à leur monde, et la police du port s'occupe d'autres causes que de celle d'une fille qu'on viole.

Hjalmar, le blond, prit de l'avance sur Mario. Il avait plus que l'autre du goût pour la poursuite, et moins pour la curée. Lorsqu'il vit l'étrangère choisir les ruelles sinueuses de l'Epipole, il en conçut un regret. Elle atteindrait bientôt les murs de la ville, et faute de pouvoir fuir encore, devrait leur céder. Car les murs ne comportent qu'une seule issue, protégée, par des chicanes, des vents dominants ; le seul ennemi qu'ait jamais connu Tula, hormis ceux qui descendirent du ciel et qu'aucun mur ne pouvait retenir, est le sable. On n'en trouve pas un grain dans les rues, quoique les dunes montent à l'assaut des murailles sans cesse dégagées.

Mario reprit la tête et, croyant atteindre la fille au détour d'une rue, se mit à courir. Mais, alors qu'il allait la toucher, elle détala soudain et le distança. Tournant la tête, Mario sourit à Hjalmar. La vraie chasse allait commencer.

Ils furent déçus pourtant, car au bout d'une centaine de pas, la fille tourna brusquement, et lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur de la ruelle étroite, elle avait disparu. La ruelle était comme une faille entre deux murs blancs et lisses qu'on pouvait toucher à la fois des deux mains sans presque étendre les bras. Une allée de ciel limitée par les bords parallèles des hauts murs lui servait de toit. Il y régnait une ombre que la blancheur des parois rendait neigeuse.

Mario marchant devant, ils avancèrent à pas vifs. Leur excitation était doublée par cette exploration, au point qu'ils faillirent passer devant le porche sans le remarquer. Ils le dépassèrent, puis revinrent en arrière. Le porche était une ouverture triangulaire, juste assez haute pour laisser passer un homme courbé, et dont la base se trouvait à hauteur de genou. L'ouverture donnait sur un jardin martien, un jardin de pierre.

Ils examinèrent le jardin par l'ouverture et, voyant son état d'abandon, n'hésitèrent plus à entrer. Nul patricien de Mars n'eût laissé ainsi s'effondrer les équilibres fragiles de cristaux récoltés dans le désert. Il fallait que la maison fût peuplée d'étrangers.

Leur surprise était telle qu'ils en avaient presque oublié leur proie virtuelle. Leur passion pour la chasse s'était muée en une soif de découverte. Ils progressaient, silencieux et prudents, dans les allées dont les pierres avaient été, chacune, l'objet d'un choix

et d'un arrangement subtil. Et leurs pas lourds détruisaient un peu plus l'ordre du jardin.

Mario brisa de l'index la ramure d'un cristal qui s'arrondissait devant lui, et, sous le choc, dans le silence, la fleur aux airs de givre s'écailla, s'effrita. Une catastrophe minuscule se propagea d'arête en arête, tandis que le réseau moléculaire s'abolissait.

Mario chercha le regard de Hjalmar qui montrait quelque gêne et éclata de rire. Tout était vieux ici et rien ne subsistait plus que par l'aspect, ou presque. Le jardin de pierre était à l'image de Tula.

Un mouvement doré retint l'attention de Hjalmar. Il vit qu'entre les pierres, se mouvaient des insectes ou de curieux jouets. Les chemins qu'ils suivaient entre les pierres étaient si anciens, répétés sur des rythmes inaltérables, qu'ils les avaient polis. Dans le jardin, ces insectes ou ces automates introduisaient de la mobilité. Et peut-être étaient-ils les aiguilles détachées d'une horloge aux heures irrégulières ?

Mario fit un écart, abandonna l'allée et leva le pied pour frapper. Mais Hjalmar le retint et, du doigt, lui montra dans une encoignure un passage triangulaire, symétrique de celui qu'ils avaient franchi.

— « La fille, » dit-il.

Mario revint dans le sentier.

Elle n'avait pu fuir par une autre issue, à moins que, selon les légendes, l'entrelacs des lignes et des cristaux n'ouvrît des portes sur des continents éloignés. Quoiqu'elle fût étrangère, elle avait osé plonger dans les profondeurs du palais, et c'était assez le signe que les patriciens ne l'habitaient plus. Pourtant, ils hésitèrent une seconde devant l'ombre si crue qu'on l'eût dite peinte sur le mur crayeux, les oreilles bourdonnant de mille contes atroces. Puis, d'un mouvement trop décidé, ils s'y jetèrent, et la nuit soudaine fit à leurs yeux l'effet d'une eau glacée.

Ils avancèrent, les mains tendues devant eux et se heurtant aux coudes brutaux du labyrinthe qui serpentait dans l'épaisseur du palais. La muraille refusait si bien de réfléchir le jour que, même en tournant la tête, ils ne pouvaient discerner un halo de lumière. Mario, qui marchait devant, sondait le sol.

Très au-dessus d'eux, le jour naquit comme un battement d'aile, tombant d'une hauteur formidable entre ces murailles grises, et dessina une brève zébrure qui répétait dans le ciel le tracé du couloir étroit où ils couraient maintenant sur un tapis de sable.

Les murs s'ouvrirent et s'abaissèrent tandis que le labyrinthe

s'achevait en une longue spirale. Mario s'élança et trébucha. Sans l'aide de Hjalmar, il serait tombé. Un bâton jailli d'un tas de loques avait bloqué sa cheville.

Les loques bougèrent avec une lenteur cérémonieuse. Un bras prolongeait le bâton et lui ressemblait. Mario leva le pied, mais Hjalmar le bouscula. C'était assez de forcer l'entrée d'un palais sans tuer son gardien.

— « La fille ? » demanda-t-il.

Les yeux blancs le scrutèrent, si fixes et si pâles qu'il les crut aveugles. Le visage était du même ivoire pâle que le bras et le bâton, mais les rides y avaient tissé un réseau bleuâtre qui emprisonnait les traits.

Les lèvres sèches s'ouvrirent comme un bec. Alors seulement Mario vit que trois des doigts de la main qui serrait le bâton étaient tombés, et que le pouce et le majeur, qui le tenaient, semblaient avoir poussé comme deux racines autour d'une pierre.

— « Dommage, » dit le vieillard. (Curieusement, sa voix était ferme.) « Vous êtes jeunes. La vie peut vous être douce et longue. »

— « La fille ? » cria Mario, irrité, et Hjalmar découvrit que l'endroit, malgré le nombre des murs, était tout à fait dépourvu d'écho.

— « Vous ne devez pas, » dit le vieillard. « Vous devez vivre. Elle est d'un mauvais signe. »

Mario éclata d'un rire faux et posa le pied sur le bâton qui craqua.

— « La fille, » répéta-t-il, comme si c'était le seul mot de la vieille langue qu'il connut. « Je ne la crains pas. Ecoute, je paierai. Je l'achète. Elle n'est même pas martienne. »

— « Cherchons-la seuls, » dit Hjalmar, mal à l'aise, lui tirant le bras. « Il ne sait sans doute rien. Les Martiens se soucient peu des étrangers. »

— « C'est la vérité, » dit le vieillard. « Personne ici, je crois, ne sait d'où elle vient. Elle porte sur elle un démon. »

— « Laisse-le, » dit Hjalmar. « Tu vois bien qu'il est fou. »

— « Tu as raison. »

D'un mouvement brusque, Mario écrasa la canne qui se rompit. Hjalmar tressaillit. Il avait cru entendre le craquement d'un os.

— « J'irai seul, » dit-il, « si tu perds ton temps à discuter. »

Mario, d'un air dégoûté, hocha la tête et lui emboita le pas.

Juste avant le tournant, Hjalmar regarda derrière lui. Le vieillard avait posé ses deux mains sur sa tête ; c'était un signe de

grand deuil. Une seconde, Hjalmar se demanda sur quel destin pleurait de la sorte le garde dérisoire du palais violé.

La cour les avala. Ce n'était plus cette fois un jardin, quoique le sol fût recouvert d'un sable gris, plus fin que celui des dunes et qu'on avait apporté jadis de carrières lointaines après l'avoir douze fois tamisé. C'était le cœur du palais et les six murs blancs qui le limitaient étaient percés, selon une absence d'ordre, de niches triangulaires reliées maintenant par un lacis arachnéen de fissures. L'œil y cherchait instinctivement une symétrie, des lignes, comme lorsqu'il fouille un ciel étoilé, mais il était défait par le projet de l'architecte qui avait jeté sur les murailles le nom d'une famille puissante. Car les alvéoles, comme des orbites sombres, et les arêtes qui les reliaient au sol et qui ressemblaient à de grandes côtes d'os, formaient des lettres. Le temps, par-dessus, avait apposé sa propre signature, et les échelles, qui remplaçaient ici et là des arches effondrées, achevaient de brouiller le dessin du constructeur.

Au centre de la cour, une vasque, au tiers pleine d'un sable bleu, avait reçu jadis les filets d'eau coulant des narines de six monstres dont les traits même s'étaient écrasés.

— « La lettre *harine,* » cria Mario. « Le mauvais signe ! »

Elle se lisait en face d'eux, à six ou sept mètres de hauteur. Une échelle y conduisait qui pouvait porter une femme.

Mario se précipita. Hjalmar, une fois de plus, le retint, et tendit la main vers sa ceinture où pendait l'arme. Dans les niches, tout un peuple bougeait, et tous n'étaient pas humains.

Chose singulière, tous regardaient. Derrière des chiffons brodés, des mufles pointaient vers eux. Un filament noir claqua comme un fouet, très haut sur un mur. A son extrémité, un œil brillait qui se retira avec des oscillations de balancier.

Mario sortit son arme, mais Hjalmar posa une main sur son bras et Mario abaissa le canon. Les yeux, à l'orée des niches, étaient nombreux, et Mario reconnaissait à Hjalmar plus de sagesse qu'il n'en avait lui-même.

— « Allons-y, » dit Hjalmar. « Mais rentre ton arme. »

Mario hésitait et s'en fût bien retourné. Mais Hjalmar, maintenant, irait jusqu'au bout. Et tandis que le sable crissait sous leurs bottes, le vacarme se déchaîna autour d'eux. Il était fait de cris aigus, de glapissements, de sifflements, de hurlements brefs et rauques, de respirations heurtées et mécaniques, du grincement de

crécelles d'argent, de chuintements, de mots sans suite crachés dans une douzaine de langues.

— « Tu sais ce qu'ils disent ? » souffla Mario.

Hjalmar demeura silencieux.

« Ils parlent de danger. Ils nous mettent en garde. »

— « Eh bien ? » dit Hjalmar, considérant le signe *harine*.

Le vacarme se tut. Ils sentaient, posés sur leurs épaules, les regards de tout le palais. Seule la lettre *harine* demeurait aveugle. Un échafaudage compliqué et fragile de lianes des sables, qui de loin avait semblé une échelle, escaladait le mur et reliait deux ou trois niches, dont l'alvéole *harine*. Du pied, Hjalmar en éprouva la solidité. L'assemblage tressaillit.

— « Elle est là-haut, » dit-il. « On monte. »

— « J'irai le premier. »

Ils faillirent se disputer. Mais Hjalmar tint bon. Il avait, pour Mario et pour son irresponsabilité, une certaine tendresse. Après tout, fils de princes marchands, il était bon qu'ils montrassent qu'ils ne redoutaient rien. Pas même une fille. La vie s'achète souvent dans l'espace au prix de la peur surmontée. Mais il tenait à être le premier là-haut à pénétrer dans le boyau et à découvrir l'inconnue.

Souple comme un chat, il gravit les échelons branlants, et d'en haut, sans même regarder dans la niche, sourit à Mario qui le rejoignit. Il vit une tache claire dans le fond, qui bougeait, et, lorsque ses yeux se furent habitués, reconnut la fourrure rase de la tunique. Sur une banquette d'argile, recroquevillée, la fille les regardait venir, serrant son visage dans ses mains. Ses doigts écartés lui faisaient de monstrueuses paupières.

Mario s'avança vers elle et tendit la main, sans brutalité. Mais elle se lança sur lui, le mordit et voulut fuir. Alors il devint furieux, l'attrapa à bras le corps et la porta vers la banquette. Puis, bloquant ses deux mains dans son poing, il entreprit d'arracher la tunique.

Il poussa un cri.

Hjalmar vit son visage qui changeait de couleur. La fille cessa de se débattre. La main de Mario plongeait plus avant dans la fourrure, comme avalée par elle, et la tunique, spasmodiquement, absorbait la main que Mario, haletant, s'efforçait d'arracher. Déjà, la tunique glissait sur lui. La fille, presque nue, le regardait de ses yeux de pierre, sans respirer. Il avait lâché ses poignets et il luttait des deux mains, soufflant et sanglotant. La tunique le broyait.

Hjalmar s'avança, incertain, comme dans un rêve ; il saisit la tunique et voulut l'arracher, mais elle se tordait sous ses doigts, chaude et vivante, dure comme une souple feuille de métal. La fille se précipita sur lui, le bourra de coups rageurs et le força à s'éloigner. Déjà, son bras portait la marque noire d'une insupportable pression.

La fille était nue, mais il n'entendait que le bruit abominable, le chuintement de l'air qui s'enfuyait, forcé hors des poumons de Mario, et ne voyait que le sang perlant sous la tunique et les convulsions qui l'agitaient, et il se mit à hurler pour réveiller le cri absent de Mario.

Il baissa les yeux. La fourrure s'en était allée. Elle était retournée, rampant comme un ver plat, sur les épaules de la fille. Rien de ce qui gisait sur le sol ne ressemblait à Mario. C'était pourpre et blanc, informe, une méduse de sang toute hérissée d'esquilles.

Hjalmar vomit. Puis il vit, de ses yeux embués de larmes, la fille et la fourrure cernée de sang. Il se retourna, prit son élan et, titubant, sauta dans le vide.

Il lui fallait attendre, attendre des heures et des jours entiers, flottant dans le liquide aseptique et tiède, car il avait plus de cent os brisés. Lorsqu'il était sorti de la longue nuit anesthésique, il avait poussé un hurlement, ou prolongé un cri ancien, en sentant la couverture qui pesait sur son corps. On l'avait rassuré et placé dans une cuve.

Il savait qu'il devait la vie à la fille. Elle avait alerté assez tôt un des postes de guet. Il s'était étonné, curieusement, de ne pas la voir à son chevet. Il ignorait quelle suite on avait donné à l'affaire. Mais il doutait qu'elle eût été inquiétée, car on avait dû, selon l'habitude quand il y a mort d'homme, tirer de son cerveau, pendant l'anesthésie, un témoignage irréfutable. La responsabilité tout entière leur incombait, à Mario et à lui. Sans doute lui avait-on infligé une amende de principe dont il n'entendrait jamais parler. La loi de Mars était sauve.

Il avait, par moments, envie de la fille et découvrait la relativité de la mémoire et sa fragilité, et l'empreinte qui demeure au lieu du souvenir. Plusieurs fois, il faillit demander si on l'avait revue et qui elle était, mais les mots ne lui vinrent pas. Il sentit qu'il décevrait, s'il les prononçait, les psychologues chargés de sa santé.

Les heures et les jours passaient en lentes marées de l'ombre.

On projetait parfois, sur un mur, pour le distraire, des images de Mars ou d'autres mondes. Il y mettait toujours, par jeu, la chevelure bleue de la fille. Il fermait les yeux et elle lui apparaissait nue, la tunique à ses pieds, et de sa peau émanait une lumière douce et froide qui repoussait la nuit.

Il lui fallut, quand il sortit de la cuve, réapprendre à marcher. Puis, soutenu par des automates, il foula de nouveau le sol dur des rues de Tula. Il avait hâte de sortir du port et du quartier stellaire où on l'avait soigné, pour retrouver les murs aveugles de l'oasis. L'avidité qui l'avait mené et dévoré jusque-là, l'avait abandonné. Il se demandait parfois, en s'étonnant lui-même, s'il regagnerait jamais les mondes tumultueux et bruyants de son fief. Des envies passées étaient mortes comme si Mario les avait portées et sa mort effacées. Il se surprit une fois à griffer sur un mur la lettre *harine*. C'était devant une des portes de verre. Les dunes, au-delà, avaient la teinte molle d'un vieil os.

Mars l'avait usé.

Lorsqu'il put marcher tout à fait, il chercha et retrouva le jardin. La cour était déserte. Des loques traînaient par terre. Les êtres qui avaient habité les orbites profondes des murs avaient fui, craignant peut-être la vengeance des stellaires.

Alors, il se mit à errer dans la ville, cherchant il savait qui. Les jours passaient qui le rapprochaient de la date de son départ. Dans le port on armait déjà le croiseur ovoïde marqué de ses armes et de celles de Mario. Celles-là étaient barrées de noir.

Il retournait tous les jours à heures irrégulières sur la place de Vochine, et regardait l'eau couler dans le bassin, et les vagues hautes et lentes, presque stationnaires, s'ordonner en cercles autour du jet.

Une fois, il vit la fille. Elle lui tournait le dos et buvait. La tunique trop longue l'enserrait d'une manière incroyable.

Il avança lentement, attentif au crissement de ses bottes, mais ne la toucha pas. Lorsqu'il voulut la saluer, sa gorge n'émit qu'un son inachevé.

Elle se retourna brusquement et il recula d'un pas, paumes ouvertes et tendues devant lui. Elle ne s'enfuit pas et le regarda. Alors seulement, il vit qu'elle avait des yeux topaze et qu'elle tremblait.

Il essaya la vieille langue de Mars et les mots roulèrent mal sur ses dents.

— « Je vous cherchais, » dit-il, conscient de sa maladresse.

— « Pourquoi ? Pour me tuer ? »

— « Pour... pour vous remercier, » dit-il. Puis, sur une impulsion : « Vous n'êtes pas martienne. »

Elle secoua la tête et parut essayer de se souvenir.

— « Non, » dit-elle.

Ses mains abandonnèrent la margelle de la fontaine et elle lui dit :

« Je suis heureuse que vous ne soyez pas mort. »

Elle lui tendit une main qu'il prit et ses doigts effleurèrent un pan de la tunique. Il lui sembla qu'une onde parcourait la fourrure. Il eut envie d'y plonger les doigts, mais le souvenir de Mario l'en retint, et il dut dominer une brève nausée. Alors, elle prit sa main, l'attira vers elle et la posa doucement sur la fourrure, sans qu'il résistât beaucoup. Et ce fut comme si une bouche s'était posée sur sa paume, comme si un animal familier et fragile était venu solliciter sa caresse.

« Elle me protège, » dit la fille. « Elle est vivante. Elle est à moi depuis que je suis née. »

Il fouilla dans sa mémoire, mais en vain. Nulle part sur les bancs d'aucune école, dans les récits d'aucun voyageur, il n'avait rien appris de pareil. Un souvenir mythologique traversa des étendues chaotiques, riches d'événements et de brutalité. La tunique de Nessus. Elle avait, dans le rêve d'un peuple, broyé ou brûlé un héros.

Hjalmar demanda brusquement :

— « Comment t'appelles-tu ? »

Elle hésita.

— « Je n'ai pas de nom. Pourquoi aurais-je un nom ? Je suis unique. »

— « Unique ? » répéta-t-il, incrédule.

Il fixa les cheveux bleus. Ils n'étaient pas teints. Leurs racines étaient même plus foncées, d'une couleur minérale. Elle devait dire la vérité à sa manière. Elle avait été jetée, se dit Hjalmar, avec sa tunique, sur ces rivages de sable, au terme d'un voyage malheureux au travers de l'espace ou du temps. Elle n'appartenait plus à nulle part.

Et c'est pourquoi il lui fit don, bientôt, d'un très ancien collier martien, entrevu dans l'ombre triangulaire d'une échoppe. Elle le mit à son cou et ne s'y intéressa plus. Il était clair qu'elle n'avait jamais eu d'autre vêtement que sa tunique et qu'elle demeurait insensible à la beauté minérale du collier.

Ils ne parlèrent jamais de Mario et rarement d'autres choses, car leur entente était toute de silence. La fille acceptait la compagnie de Hjalmar comme elle avait accepté sa solitude. Il la retrouvait à heures fixes auprès de la fontaine et lui offrait le miel, le pain et le seghir allongé de lait des boutiques secrètes. A certains moments, il se désespérait de son indifférence et s'en flattait presque à d'autres, car il sentait bien que l'étonnement et peut-être l'adoration qu'il lui portait étaient nées de son inaccessibilité, de son invulnérabilité. Rien, ni l'épreuve ni le sentiment, ne paraissait l'entamer, comme si la tunique lui eût été une cuirasse de l'âme aussi bien que du corps.

— « Et de quoi vit-elle ? » demanda-t-il un jour.

— « De moi, » dit-elle.

Ils étaient seuls dans un jardin abandonné. Elle lui avait appris à les découvrir à d'infimes indices et il savait maintenant combien ils étaient nombreux et combien Tula, derrière son masque d'argile, approchait de sa mort. Un arbre artificiel battait l'air au-dessus d'eux, de ses hélices de cristal filé. Elle releva le bas de sa tunique et il vit, très haut sur la cuisse, vers l'intérieur, presque à la charnière du corps, trois griffures oblongues. Le revers de la tunique qu'il n'avait jamais vu en pleine lumière lui apparut aussi. Il ressemblait à un cuir très fin, presque bleu et richement veiné. Trois bouches minuscules, dans le coin, le fixaient comme des yeux.

— « Elle te mord, » dit-il, effrayé.

La fille sourit à peine. Elle rabattit la tunique puis découvrit son épaule gauche. Juste au-dessus du sein, Hjalmar vit trois marques identiques, et de la même façon, il eut l'impression que la tunique l'épiait. Trois yeux, trois bouches comme des agrafes aussi qui s'ancraient dans la chair de la fille. Il se remémora tout ce qu'il avait appris en matière de symbiose. Une pensée lui vint soudain, digne de ses ancêtres : il fallait savoir d'où venait la fourrure. Quoiqu'elle fût terne, les femmes riches des stellaires donneraient leurs bijoux pour posséder la même. Elles allieraient de la sorte leur passion pour la fourrure et leur goût pour les bêtes domestiques. Il se demanda si les tuniques répandues dans la galaxie y répandraient partout l'indifférence.

Puis il repoussa l'idée, presque avec colère. Sans doute n'existait-il nulle part d'autre tunique, ni d'autre fille aux cheveux bleus, si improbable que cela parût dans un univers où l'individu n'est que le visage éphémère de l'espèce.

— « Je veux te donner un nom, » dit-il impatiemment, comme

s'il avait voulu, par là, la réduire à un signe. « Nessa. Tu es Nessa. »

— « Nessa, » répéta-t-elle sans conviction.

Il vit bien que le nom, comme le collier, s'était posé sur elle, mais ne pénétrait pas sa chair.

L'armement de la nef s'achevait. A vrai dire, il eût pu l'être depuis longtemps, mais Hjalmar, peu soucieux de quitter Mars, bouleversait tous les jours les aménagements intérieurs. Il avait fait reproduire à la sixième décimale près, dans un salon intérieur, un jardin de Mars, et des insectes — ou des machines — multicolores tissaient la trame de leurs immuables et lentes trajectoires.

Il s'aperçut bientôt que Nessa haïssait l'idée de le voir partir. Et comme elle n'était pas martienne, il forma le projet de l'emmener. Nul ne s'y opposait. Il l'entraîna deux fois dans le port stellaire et lui fit voir la nef. Elle ne s'y intéressa pas, mais lui prit le bras quand il lui dit qu'il s'en irait bientôt. La seconde fois, il la fit entrer dans la nef et lui montra le jardin martien. Il pouvait donner, d'un geste, le signal du départ et l'enlever sans qu'elle en sût rien. Mais cela lui déplaisait.

— « Je voudrais voir l'espace, » dit Nessa.

Alors il fit le signe. Les parois d'argile s'évanouirent et le ciel presque noir de Mars s'ouvrit au-dessus d'eux. Ils dominaient l'oasis et son dôme de cristal brillait doucement sous les reflets des lunes. Elle se tourna vers lui et, pour la première fois, un sourire franc illumina ses yeux. Ce devait être avec ces yeux-là, se dit Hjalmar, songeant à la planète improbable dont elle était venue, que les naufragés considéraient la haute mer après un long séjour dans une île nommée solitude. Et en même temps, l'indifférence s'en alla d'elle, le vêtement de verre invisible qui l'avait protégée de l'atteinte de Mars s'étoila, se fissura et tomba à ses pieds, et il pouvait presque entendre le tintement de cristal que faisaient les fragments d'indifférence en heurtant la reproduction exacte des dalles du vieux jardin de Mars.

Elle s'approcha de lui, inclina la tête et entrouvrit les lèvres. Il prit dans ses mains les cheveux bleus puis l'attira contre lui. Mais elle s'écarta, par jeu, jusqu'au bassin de sable qui ornait le jardin, et là, debout, entreprit de défaire la tunique. Il sembla à Hjalmar qu'elle éprouvait de la peine à l'arracher de son corps et il vit sur l'épaule, juste au-dessus du sein, trois gouttes minuscules de sang.

— « Je t'aime, » dit-elle.

Il s'approcha, hésitant et pensant à Mario. La tunique était

tombée derrière elle en un tas sombre et informe et elle ne portait plus que le collier martien, resplendissant, et comme six rubis minuscules sur sa jambe et sur sa gorge.

Il l'allongea doucement sur le sable et l'appela Nessa et lui dit que sa peau avait la douceur des roches polies par le vent, tandis qu'elle le regardait de ses yeux ouverts, immobiles comme des pierres. Il lui dit, même s'il sentait, comme tout homme en ces circonstances-là, poindre en lui les horizons froids de l'oubli, qu'ils iraient ensemble à la rencontre des étoiles. Il prit un de ses seins dans sa paume et l'autre entre ses lèvres et sa main libre griffa le sable au-delà de l'épaule de Nessa.

Ses doigts effleurèrent la tunique. Un contact léger. Il fermait les yeux et la fourrure, avec une souplesse infinie, remontait le long de son bras comme une caresse des cheveux bleus.

Un hurlement. La tunique serrait son bras comme un étau. Il roula sur lui-même, la faisant voler. Elle s'abattit sur lui. Il tira de sa botte un poignard sans cesser de hurler et taillada la tunique. Mais elle glissait sur lui et le recouvrait tandis que la jeune fille la frappait de ses poings, la griffait, essayait de l'arracher, la suppliait, gémissait.

Elle se mit à hurler.

Quand les serviteurs entrèrent, elle avait cessé de crier. Elle tourna à peine la tête vers eux. Elle recouvrait de sable, avec un soin infini et des gestes minutieux, quelque chose qu'ils ne reconnurent pas. Un fragment d'étoffe dépassait encore. Le reste était caché.

De la tunique trop longue dont les plis moulaient ridiculement le corps de la fille, les serviteurs hébétés voyaient couler de minces filets de sang. Ils ramassèrent, avant d'emmener la fille, les perles broyées d'un collier martien.

JEAN-MICHEL FERRER

Fin de contact

Deux télépathes qui cherchent désespérément à se joindre au milieu d'un monde de pensées hostiles. Ce genre d'idée n'est pas nouveau. Pourtant, Jean-Michel Ferrer nous réserve à la fin de son bref conte une surprise.

« ...tu comprends, je lui ai dit, si tu veux me doubler, je vais m'occuper de toi. Et après, ton type, y pourra même plus te reconnaître et personne pourra me chercher des histoires parce que j'aurai... »

« UNE TRACE ! IL FAUT UNE TRACE ! QUELQUE CHOSE. GRAND DIEU ! PENSEZ A QUELQUE CHOSE, N'IMPORTE QUOI ! »

« ...et Hélène... Celle-là, si je pouvais me la... »

« A soixante sacs par mois, tu te rends compte ! Et il voudrait nous faire croire qu'il arrive à se payer des vacances comme ça, avec des bateaux, des gonzesses et les méchants restos... »

« UNE FLAMME ! JE PENSE UNE FLAMME ! LA VOYEZ-VOUS ? SURTOUT, NE... »

« Le rouge ! Il a grillé le rouge ! Non mais, tu vois le travail ! Là-bas, oui, la petite Fiat blanche... »

« ...pas tant te maquiller. Regarde les autres, elles n'ont pas... »

« C'est comme le cinéma-vérité. Un peu le même genre de problème. Il s'agit toujours de savoir jusqu'où ça peut aller, combien de temps... »

« IMMOBILE ! RESTEZ IMMOBILE ! OÙ QUE VOUS SOYEZ, ARRÊTEZ-VOUS ET NE BOUGEZ PLUS. CONTINUEZ A PENSER A LA FLAMME. JE LA VOIS... »

« ...si je lui piquais cinq sacs, il y verrait que du feu. Tiens, tu sais, mon grand 33 tours de Lucky Blondo, eh bien je me le suis payé avec son fric... Si, je te le dis... »

« ...aimerais bien la coincer sur... »

(IMAGE OBSCENE — puis IMAGE DE PAYSAGE — puis SENSATION IMAGINAIRE DE PLAISIR SEXUEL...)

« JE NE PEUX PAS M'ARRÊTER. C'EST IMPOSSIBLE. JE NE SUIS PAS LIBRE !

COMPRENEZ-VOUS ? M'ENTENDEZ-VOUS ? JE VOUS SENS PLUS LOIN, C'EST TERRIBLE. NE... »

« ...le plus beau. Peut-être. Mais Manessier a de ces tons sourds, parfois... »

« JE VOUS ENTENDS. JE COMPRENDS. JE VAIS ESSAYER D'ALLER PLUS VITE. IL FAUT QUE JE VOUS ATTEIGNE. APRÈS, CE SERA FACILE, VOUS VERREZ. NOUS SERONS LIBRES TOUS DEUX ET NOUS EN TROUVERONS D'AUTRES, COMME NOUS... »

« Saleté ! Putain de saleté de vie... J'en ai marre, marre... Si seulement j'avais le courage... »

(SENSATION DE CHAGRIN — puis ECLAIR DE HAINE...)

« VOUS VOUS RAPPROCHEZ, MAINTENANT. JE VOUS SENS MIEUX. VOYEZ-VOUS LA FLAMME ? »

« JE LA VOIS, JE LA VOIS ! PLUS QU'UN CARREFOUR, DEVANT MOI, ET JE CROIS QUE... IL FAUDRA FAIRE VITE. JE SIMULERAI UNE ATTAQUE ET VOUS EN PROFITEREZ POUR VOUS ÉCHAPPER. CE NE SERA PAS DIFFICILE... »

Mais les pensées de la ville tout entière arrivaient, submergeaient les cerveaux réceptifs, noyaient, diluaient, étouffaient, trompaient. Les images se superposaient, les sons se transformaient, les odeurs étaient altérées, faussées. Les points de repère étaient insaisissables. Une pensée en ramenait dix, cent, multipliées, grossies par d'étranges cerveaux en promenade.

« OÙ ÊTES-VOUS MAINTENANT ? LA FLAMME. GARDEZ LA FLAMME ! »

« ...combien de fois je me la suis tapée ? Eh bien, la première, c'était chez Josie, quand on a... »

« JE LA VOIS. JE COURS. JE VAIS TRAVERSER LE CARREFOUR ET APRÈS... »

« Espèce de sale con, si je le laisse faire, il va me piquer tous mes... »

« JE VOUS SENS TRÈS PRÈS. OH ! VENEZ VITE, VITE ! »

« J'ARRIVE, J'A... »

La pensée cessa net. Dans la ville, autour du carrefour grouillant où la voiture n'avait pu freiner à temps, il n'y avait rien de particulièrement remarquable dans le spectacle du minuscule fox-terrier qui venait de se faire écraser par la roue droite. Ni dans celui d'un cocker noir qui, à cinquante mètres de là, sur le trottoir, tirait désespérément sur sa laisse tandis que son maître cherchait à l'entraîner.

JOANNA RUSS

La jeune fille en noir

La plume poétique de Joanna Russ excelle à transfigurer la réalité quotidienne, tout en édifiant une atmosphère romanesque à la séduction désuète. Voici — après *Emily chérie* et *Il est une autre rive*, qui ont paru précédemment dans *Fiction* — une nouvelle incursion de cet auteur dans des domaines hantés et enchantés.

DANS un immeuble vétuste de New York où l'escalier craquait sous les pas, Irvin Rubin occupait une chambre meublée dont les plafonds à moulures couverts de crasse et les tentures de velours rouge qui s'en allaient en lambeaux témoignaient d'une splendeur depuis longtemps passée. Irvin était employé à la comptabilité, dans une modeste maison d'édition spécialisée dans la publication d'ouvrages fantastiques. Il a raconté cette histoire à une de ses collègues de bureau — qui me l'a racontée à son tour — un matin d'hiver, dans une cafeteria dont les vitres couvertes de buée ne laissaient rien voir du spectacle de la rue.

Irvin Rubin, qui lisait en mangeant, ses joues se gonflant en cadence tandis que, du bout de sa fourchette, il puisait au hasard la nourriture dans son assiette, prenait tous ses repas dans des cafeterias. Ensuite, il allait lire dans sa chambre. Il n'avait rien de spécial à faire et ne connaissait personne. La femme qui travaillait avec lui à la comptabilité avait tenté à plusieurs reprises de lier conversation ; mais en vain, car Irvin n'ouvrait la bouche que pour critiquer les auteurs des nouvelles publiées par sa maison d'édition (qu'il traitait de « barbouilleurs de papier ») ou pour se plaindre de son travail, de ses collègues ou de son salaire. Il n'avait d'opinion sur aucun autre sujet. Mais, un beau matin, il s'approcha du bureau de la personne qui m'a raconté cette histoire et, debout, les mains derrière le dos, très rouge mais s'efforçant visiblement de garder son calme, il lui demanda :

— « Miss Kramer, si vous deviez sortir avec une jeune fille, où l'emmèneriez-vous ? »

— « Bonté divine ! Vous avez donc une bonne amie ? » s'écria miss Kramer d'un ton léger.

L'air un peu ahuri, Irvin répéta d'une voix plaintive, en se tordant les mains derrière son dos : « Où l'emmèneriez-vous ? Où emmèneriez-vous une jeune fille *très comme il faut*, miss Kramer ? » insista-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle, « je n'en connais pas. »

Et Irvin — grandement soulagé — se laissa tomber sur un siège à côté du bureau. « Moi non plus, » dit-il simplement. A ce moment, il sourit et June Kramer s'aperçut, non sans un certain émoi (me raconta-t-elle), que le visage de son interlocuteur avait pris une expression tout à fait humaine, assez jeune (il avait vingt-huit ans) et même agréable. Puis il fronça les sourcils et l'expression s'effaça.

« Je ne poserais certainement pas la question à *qui que ce soit d'autre,* » reprit-il d'un air entendu. « Je ne demanderais rien à personne dans cette boîte. » Il se balança d'un pied sur l'autre, fronça de nouveau les sourcils et questionna : « Croyez-vous qu'elle aimerait lire un livre ? »

— « Euh... » répondit miss Kramer, « je ne sais pas. »

— « Croyez-vous qu'elle accepterait de venir chez moi ? » lâcha-t-il.

— « Pas tout de suite, » répondit miss Kramer, alarmée. Irvin regarda le plancher.

« Peut-être pourriez-vous l'emmener faire une promenade, » suggéra prudemment miss Kramer, « ou bien au cinéma. Vous pourriez aller voir... » (Ici, Irvin, les yeux toujours fixés sur le plancher, marmonna : « Tous les films sont idiots, de toute façon. ») « Vous pourriez aller voir... » reprit miss Kramer sans paraître l'entendre. Mais, avant qu'elle pût achever sa phrase, Irvin sursauta et s'éloigna brusquement — détala plutôt. Il avait vu approcher le chef de service.

— « Comment va notre cinglé ? » demanda ce dernier à miss Kramer, qui se contenta de le regarder par-dessus ses lunettes, serra les lèvres d'un air sévère et ne répondit pas.

A ce qu'il paraissait, Irvin avait rencontré son amie près de Central Park, où elle promenait en laisse deux chiens danois. A vrai dire, ni June Kramer ni moi ne comprenions ce qu'une jeune fille pouvait bien trouver d'attirant en Irvin ; mais peut-être ne s'agissait-il pas précisément d'une jeune fille, ni d'une dame très distinguée non plus. Car, bien qu'il la décrivît toujours comme un

mélange de « personne très comme il faut » et de « jeune beauté fascinante », qui parlait « d'une voix un peu couverte comme ces actrices de cinéma, vous savez, miss Kramer ? », je ne pouvais penser à l'amie d'Irvin que comme à une de ces femmes enfouies dans le vison ou la zibeline, telles que nous les présentent les sketches de publicité — sans âme, sans vie, entretenues vraisemblablement par quelque riche « vieux » : c'est, du moins, l'impression qu'elles me donnent.

Quoi qu'il en soit, Irvin avait vu souvent de loin la jeune fille avant de faire sa connaissance, car le vieil immeuble où se trouvait sa chambre était situé non loin du quartier résidentiel de Central Park. Il avait à maintes reprises suivi des yeux l'élégante silhouette en manteau noir et accompagné en pensée la jeune fille qui promenait ses chiens dans les rues, dans les allées du parc et même dans des endroits aussi invraisemblables que le supermarché.

Irvin était amoureux de sa jeune fille. Il en était obsédé et parlait d'elle à miss Kramer d'une façon tout à fait inhabituelle chez lui, un peu (me dit-elle) comme s'il avait été frappé d'une crainte mystérieuse. On aurait dit qu'il était effrayé de la supériorité de son amie, de son élégance, de sa pâleur distinguée et surtout de la façon dont elle le supportait sans rien dire, dont elle l'écoutait, comme s'il avait eu le droit de lui adresser la parole, de l'accompagner dans ses promenades et de lui déclarer avec ferveur qu'Howard Phillips Lovecraft était le plus grand écrivain du monde.

Ainsi qu'il le raconta à June Kramer, il avait rencontré la jeune fille à Central Park, un dimanche après-midi froid et ensoleillé où les arbres étaient couverts de givre et où de petits glaçons pendaient aux gouttières des maisons. Le dimanche était un mauvais jour pour Irvin, car les librairies étaient fermées. (Il énuméra à miss Kramer tous les endroits où il s'était rendu au cours des neuf ou dix derniers dimanches. J'en ai oublié la plupart, mais je me souviens pourtant qu'il était allé trois fois au zoo et avait, une autre fois, parcouru de long en large la Cinquième Avenue, tout en déclarant que les objets luxueux exposés dans les vitrines « étaient bien peu de chose comparés à ce que l'Imagination pouvait suggérer ». Ses vêtements à lui étaient en si mauvais état que les gens le remarquaient dans les rues : il faisait un bien piteux catalogue !)

Irvin, donc, avait vu la jeune fille assise sur un banc du parc en train de lire, tandis que ses deux danois flairaient la neige devant elle, et, le cœur battant, il avait traversé la rue, sentant

qu'il devait absolument aller lui parler. Par bonheur, elle lisait un livre de Lovecraft, l'auteur favori d'Irvin. D'une voix que l'émotion brisait, il l'informa que l'édition qu'elle avait en main était moins bonne et moins complète que celle de 193., que lui-même possédait. Et il ajouta, en s'excusant beaucoup : « Cela vous ennuierait que je m'asseoie à côté de vous ? »

Non, cela n'ennuyait pas la jeune fille. Elle l'avait écouté, son beau visage pâle et distingué tourné vers lui, en tirant de temps en temps d'un petit coup sec la laisse de ses chiens — qui, ainsi arrêtés dans leurs investigations, poussaient de petits cris plaintifs. (« Elle a des gants noirs en *vrai* cuir, miss Kramer, » rapporta Irvin.) Ce qu'elle lui dit (de sa voix un peu couverte), je l'ignore car il ne se le rappelait pas lui-même. Mais, en tout cas, Irvin en tira l'assurance qu'il était l'homme le plus intelligent qu'elle eût jamais rencontré (la jeune fille, elle aussi, attribuait une importance extrême aux œuvres de H.P. Lovecraft — « un véritable écrivain, celui-là ! » avait coutume de dire Irvin), et qu'elle aimerait *beaucoup* faire une promenade avec lui.

Irvin raconta tout cela à miss Kramer. Il lui raconta leur promenade dans le parc parmi les glaçons qui tombaient à terre en faisant « ploc » ; il décrivit les rochers, le soleil étincelant, le ciel bleu, les feuilles desséchées qui restaient encore accrochées aux arbres, et la neige dont les pas des promeneurs, ou des chiens — ou de ses chiens — souillaient la blancheur. Pendant toute la promenade, sa compagne (elle était un peu plus grande que lui) marchait, radieuse, à ses côtés, enveloppée dans son manteau noir dont le grand col châle dissimulait en partie son visage, avec sa sobre élégance, ses bas noirs, ses gants noirs et, couronnant le tout, un chapeau — non pas bleu, mais presque violet : un chapeau couleur des ciels d'hiver au crépuscule où le jaune, le vert, le rose vif se mêlent en une glorieuse harmonie. (En entendant parler Irvin, miss Kramer croyait voir ce ciel qu'embrasait le soleil couchant tandis que, sur la terre, il faisait un froid glacial.) Le chapeau que portait la jeune fille était fait de cette matière soyeuse, chatoyante, très à la mode, « et dites-vous bien, miss Kramer, » (ajouta Irvin) « qu'il est *exactement de la couleur de ses yeux* ! »

Hélas, pauvre Irvin Rubin ! pensait miss Kramer. Mais la jeune fille ne semblait pas se lasser d'Irvin. Ensemble, ils allèrent au cinéma, ils allèrent faire des promenades, ils fréquentèrent les librairies. Moi-même je les ai vus, un jour, de loin. Et, chaque soir, la bonne amie d'Irvin lui adressait de la main un signe d'adieu

(bien qu'il me soit impossible de l'imaginer faisant une chose aussi énergique !) et disparaissait à sa vue. (Elle habitait dans le quartier résidentiel qui s'étend à l'est de Central Park.)

Un certain samedi, en fin d'après-midi, Irvin alla frapper à la porte de l'appartement de miss Kramer et se tint debout sur le seuil, l'air misérable, les mains enfouies dans les poches de son veston, tandis qu'elle manœuvrait à tâtons la serrure. Elle avait réuni, ce soir-là, quelques amies qui jouaient au bridge dans le salon.

— « Miss Kramer ! » s'écria Irvin d'une voix haletante, « il faut absolument que vous m'aidiez ! »

— « Eh bien... voyons, entrez donc, » dit-elle, gênée de s'apercevoir que ses invitées avaient interrompu leur partie de cartes et regardaient Irvin avec étonnement. « Venez un moment dans la cuisine, » ajouta-t-elle.

Il la suivit, gauche et dégingandé, remarqua d'un ton surpris : « Fichtre ! Vous vous êtes mise sur votre trente-et-un ! » (Miss Kramer était allée chez le coiffeur et portait une robe habillée), mais ne prêta pas autrement attention à ce qui l'entourait.

— « Alors, qu'y a-t-il, Irvin ? » demanda miss Kramer, assez sèchement car elle pensait à ses invitées. Elle compta même pour elle-même les tasses propres restées sur le réfrigérateur de la minuscule cuisine. Irvin regardait autour de lui, l'œil vague, la bouche ouverte, les mains toujours enfouies dans les poches de son vieux veston.

— « Miss Kramer, » reprit-il enfin d'une voix qui tremblait, « je vous en prie... il faut que vous m'aidiez ! »

— « Mais à quoi donc, Irvin ? » demanda-t-elle.

— « Miss Kramer, *elle* va venir ce soir. Elle va venir me voir ! » (« Vraiment ? » pensa June Kramer, « qu'y a-t-il donc là de si terrible ? ») Irvin avait baissé les yeux. « Ce que je veux dire, miss Kramer, » poursuivit-il, « c'est que... » (il respira avec effort) « je ne voudrais pas qu'elle croie... » Il releva brusquement la tête et cria : « Je vous en prie, miss Kramer, venez aussi ! »

— « Moi ? » dit June Kramer, pensant toujours à ses invitées.

— « Oui, je vous en prie ! Oh ! je vous en prie ! » répéta Irvin. « Je veux... c'est-à-dire... » enfin, avec une sorte de sanglot dans la voix, il s'écria : « Je lui ai dit qu'il y aurait du monde chez moi ! » Puis, tournant le dos à miss Kramer, il se mit à fixer le réfrigérateur d'un air obstiné en se frottant le nez avec sa manche.

— « Ne pensez-vous pas que vous avez eu tort, Irvin ? » demanda

miss Kramer. Pas de réponse. « Irvin, » reprit-elle doucement, « je crois que, si cette jeune fille s'intéresse à vous, il est inutile de lui raconter des histoires ; et, dans le cas contraire, elle découvrira bien tôt ou tard par elle-même ce que vous êtes réellement. Il me semble qu'il aurait mieux valu lui dire la vérité, vous ne trouvez pas ? »

— « Je ne sais pas, » marmonna Irvin en se retournant pour la regarder de ses yeux où perlaient des larmes, ces yeux clairs, un peu à fleur de tête, qui auraient dû être myopes mais ne l'étaient pas, hélas ! au point de l'empêcher de voir les fascinantes jeunes filles assises sur les bancs du parc.

— « Oh ! c'est bon, c'est bon, Irvin ! » dit miss Kramer. Et elle abandonna ses invitées, ses cartes, ses tasses à café, pour aller faire croire à la bien-aimée d'Irvin qu'Irvin avait des amis.

— « Ce sera plus correct ainsi ; merci, miss Kramer ! » déclara celui-ci. Et il ajouta, avec une finesse tellement inhabituelle chez lui qu'elle paraissait presque choquante : « Vous ferez certainement une grande impression sur elle : vous êtes si élégante ! »

Miss Kramer mit donc son manteau à col de fourrure (pour être encore plus élégante) et tous deux se rendirent chez Irvin. Ils prirent d'abord l'autobus, dont les roues s'enfonçaient, avec un crissement de pneus, dans la neige, puis le métro où le quai était couvert d'une gadoue dans laquelle pataugeaient les usagers. Mais, que le temps fût bon ou mauvais, Irvin Rubin ne faisait jamais de commentaire à son sujet.

Il faisait froid dans l'entrée de l'immeuble, un froid humide, pénétrant, qui semblait suinter des murs. Le radiateur de la chambre était éteint. Cependant, Irvin ôta son veston et s'assit, en manches de chemise, sur le lit à colonnes qui — avec un fauteuil et une commode-toilette — composait tout le mobilier de la chambre. Miss Kramer frissonna.

— « Vous n'avez pas froid, Irvin ? » demanda-t-elle. Il ne répondit pas : il regardait fixement le mur en face de lui. Enfin, il se leva, parut se secouer, déclara :

— « Elle va venir bientôt, miss Kramer, merci, » et retomba dans son apathie. June Kramer, écartant les rideaux de plastique qui ornaient la fenêtre, constata qu'il s'était remis à neiger. Elle laissa retomber les rideaux et traversa la pièce, passant devant le lit d'Irvin — dont la couverture était d'un rose délavé — devant la commode-toilette sur laquelle étaient posés un peigne et une brosse à dents et dont la glace (ornée d'enjolivures) était tachée et écaillée.

— « Cette chambre pourrait être gentille si on l'arrangeait un peu, Irvin, » dit-elle gaiement. Irvin ne répondit pas : il avait pris un livre et s'absorbait dans sa lecture. Miss Kramer se mit à marcher de long en large dans la pièce, examinant d'un œil critique le vieux fauteuil, l'étagère placée près de l'unique fenêtre et le lampadaire sous lequel était assis Irvin. Sous le rideau vert qui masquait l'entrée du cabinet de toilette on apercevait des chaussures d'homme. Miss Kramer s'assit dans le fauteuil et remarqua une photographie épinglée sur le mur, en face d'elle, et qui représentait un jeune garçon, debout sous un arbre, un chien à ses côtés. Il n'y avait pas d'autre photographie dans la pièce.

« C'est vous, ce petit garçon, Irvin ? » demanda miss Kramer. Irvin, cessant un moment de parcourir des yeux la page de son livre, fit un signe d'approbation sans relever la tête. Miss Kramer resta assise quelques instants encore puis se leva, se dirigea vers l'étagère — remplie d'ouvrages de fiction — écarta de nouveau les rideaux pour regarder la neige qui s'amoncelait sur le trottoir. Enfin, après avoir examiné attentivement la photographie dont le papier bistre s'était décoloré au cours des années, elle demanda :

« Irvin Rubin, êtes-vous *sûr* que cette jeune fille va venir ce soir ? »

Cette question produisit sur Irvin un effet surprenant : refermant brusquement le livre, il sauta sur ses pieds et, les yeux grands ouverts, le visage convulsé, il balbutia : « Oh ! je vous en prie... Je vous en prie ! »

— « Je suis certaine qu'elle viendra, » reprit vivement miss Kramer, « mais viendra-t-elle *ce soir* ? Etes-vous sûr de ne pas vous être trompé de jour ou d'heure ? Bien sûr, je ne veux pas sous-entendre... » Mais, sans la laisser achever sa phrase, Irvin se précipita sur le réveil posé par terre de l'autre côté du lit, le secoua, le porta à son oreille. Il essaya d'expliquer quelque chose à miss Kramer, mais il bredouillait de telle façon qu'elle en fut effrayée.

« Très bien ! » s'écria-t-elle. « Je vous crois, Irvin ! » Et Irvin Rubin, poussant un profond soupir, resta un moment immobile, comme apaisé. Puis il s'essuya les yeux du revers de la main et s'avança d'une démarche traînante vers le pied du lit où il s'assit — ô étonnant Irvin ! — pour reprendre sa lecture. Miss Kramer hésita à le prier de poser son livre, mais elle avait peur de lui — peur, aussi, du silence de la pièce que, cependant, elle n'osait pas rompre. Je crois qu'elle avait même peur de bouger. Mais ce qui l'effrayait surtout, plus que l'aspect même de la chambre,

c'était de se représenter l'âme de l'homme qui pouvait y vivre sans en sentir toute la désolation...

June Kramer commença à se poser des questions au sujet de l'amie d'Irvin. Elle évoqua, avec une intensité poignante, les innombrables soirées au cours desquelles Irvin était rentré chez lui, dans cette horrible chambre, avait pris un livre et peuplé la pièce de Dieu sait quelles images, puis était allé se coucher — pour se lever le lendemain matin, aller à son travail, manger, rentrer chez lui et reprendre un livre jusqu'à ce que le moment fût venu de se remettre au lit pour huit longues heures, (Irvin était bon dormeur) et de faire des rêves qui, tout étranges qu'ils fussent, ressemblaient du moins, davantage que sa vie, à la vie que les autres vivent en rêve... Mais, pour le moment, Irvin lisait et June Kramer avait l'impression de voir une sorte de brume froide sortir des pages de son livre. Enfin, elle se leva péniblement (elle avait des courbatures à force d'être restée assise sur le coussin de crin du fauteuil) et dit, d'une voix qui résonna faiblement à ses propres oreilles :

— « Je crains d'être obligée de partir, Irvin. Je ne peux vraiment pas rester davantage. » Elle vit qu'il avait fermé son livre et la regardait fixement, en fronçant les sourcils. La lumière qui tombait du lampadaire au-dessus de sa tête lui donnait un aspect bizarre.

— « Ne partez pas, miss Kramer, » dit-il à voix basse.

— « Je suis sûre que cette jeune fille a voulu parler de la semaine prochaine, » répondit June d'un ton persuasif. « Ou de demain. Oui, c'est cela : elle viendra demain. »

— « Je vous en prie, » cria Irvin. « Je vous en supplie ! »

— « Il faut vraiment que je m'en aille, » insista miss Kramer, « il le faut, je vous assure. » Et, terrifiée sans trop savoir pourquoi, elle se détourna pour aller ouvrir la porte, faisant entrer aussitôt une bouffée d'air froid. Au même moment, elle comprit à quoi elle avait inconsciemment pensé pendant toute la soirée et, tandis qu'elle descendait précipitamment l'escalier suivie par un Irvin Rubin bouleversé, qui lui parlait d'une voix haletante de sa jeune fille et de ce qui aurait dû être le premier événement social de sa vie, elle eut de nouveau devant les yeux la tombe ouverte dans laquelle elle avait plongé son regard, quelque quarante ans auparavant, lorsque, encore enfant, elle avait dû assister à l'enterrement de sa jeune sœur. Une fois dehors, elle se mit à courir éperdument, serrant son sac contre elle. Mais, comme elle ralentissait en arrivant au coin de la rue, quelque chose — elle ne sut

jamais exactement quoi — la contraignit à s'arrêter et à se retourner.

La jeune fille d'Irvin était arrivée. Elle était debout à côté de lui sur les marches. June Kramer vit nettement le manteau et le chapeau qu'Irvin lui avait décrits, ainsi que les gants de cuir noir et les bas noirs. Bien qu'elle pût à peine voir Irvin à la lueur du réverbère, elle distinguait chaque trait du visage pâle et poudré de la jeune fille, comme s'il avait été dessiné devant elle : les sourcils minces, la bouche inexpressive et, plus nettement encore, les magnifiques yeux violets. (« Elle a de si *jolis* yeux, » avait coutume de dire Irvin.)

— « Elle est là, miss Kramer, elle est là ! » criait joyeusement Irvin Rubin, toujours en manches de chemise, en regardant d'un air rayonnant sa pâle jeune fille si distinguée. Mais il y eut une brusque rafale ; la chemise d'Irvin claqua au vent, le manteau de miss Kramer se mit à effectuer une danse endiablée autour de ses mollets. Cependant, le vêtement noir qui couvrait l'étrange jeune fille ne bougea pas — non plus que son écharpe noire — et continua à tomber autour d'elle en plis bien nets, comme s'il avait été taillé dans la pierre, aussi immobile que ses mains, aussi froid que son visage, aussi dénué d'expression que sa bouche qui semblait prononcer à l'adresse de miss Kramer (avec une nuance de haine) ces mots : *Je vous défie de...*

Mais à ce moment, miss Kramer, tout en sachant bien qu'elle donnait trop libre cours à son imagination, céda à la lâcheté et se mit à courir, à courir, jusqu'à ce que — hors d'haleine — elle eût atteint la station de métro et pût, le visage enfoui dans son mouchoir, pleurer tout son saoul.

Depuis ce jour-là, Irvin ne fut pas bien. Il arrivait en retard à son travail et s'absenta même plusieurs fois. Quand June Kramer lui parlait, il lui répondait d'une voix criarde, se plaignant de l'ambiance du bureau, de ses collègues, des livres, du monde, de tout. Il était impossible d'avoir avec lui une conversation suivie. Quelques jours avant de disparaître tout à fait, il entraîna June dans un coin du bureau pour lui déclarer, d'un ton où se mêlaient l'orgueil et le défi :

— « Miss Kramer, je vais me marier. Je vais épouser la jeune fille dont je vous ai parlé. »

Miss Kramer lui adressa ses félicitations.

« Nous allons nous installer chez ses parents, » poursuivit-il, « mais n'en parlez à personne, miss Kramer. Je ne voudrais pas

qu'aucun de ces *pauvres types* qui travaillent avec nous soit mis au courant ! Ce ne sont que des couards et des imbéciles. Ils ne connaissent rien à la littérature. Ils ne connaissent *rien à rien* ! »

— « Irvin, je vous en prie ! » intervint miss Kramer, gênée et alarmée.

— « Continuez ! » hurla-t-il. « Continuez donc, tous tant que vous êtes... ! » Puis, tournant le dos à son interlocutrice, il se frotta le yeux, grommela dans sa barbe, et se mit à regarder un à un les titres des livres placés sur l'étagère — bien que ce fussent tous les mêmes, me dit June Kramer. Elle aurait voulu lui taper sur l'épaule pour le calmer, mais elle s'en abstint ; elle pensa également à lui renouveler ses félicitations, mais, craignant de déclencher un nouvel éclat, elle préféra s'éloigner aussi discrètement que possible.

Arrivée à la porte, elle se retourna, sans le vouloir (me dit-elle), et, au même moment, Irvin Rubin se retourna pour la regarder. Ce fut la dernière fois qu'elle le vit. L'expression de défi et d'orgueil avait disparu de son visage, me raconta June Kramer par la suite, et il avait l'air terrorisé. On aurait dit qu'il avait enfin acquis un peu de sagesse et prenait conscience du vide de sa vie. « Je suis sûre que vous serez très heureux, Irvin ; mes félicitations, » balbutia June Kramer en se hâtant de retourner dans son bureau.

Voilà l'histoire d'Irvin Rubin telle que June Kramer me l'a racontée un matin d'hiver, dans la cafeteria aux vitres couvertes de buée, où les dactylos bavardaient bruyamment autour de nous devant leur tasse de café et leur petit pain. Mais ce n'est pas là toute l'histoire. Cette histoire, je la connais tout entière. J'ai vu Irvin entrer dans le parc un après-midi d'hiver, avec une jeune fille — c'était, je crois, le jour où il a quitté son travail — et, bien que je ne sache pas de façon certaine ce qui s'est passé, j'imagine très bien leur promenade à travers le parc : la jeune fille impassible et silencieuse, Irvin glissant un peu sur le sol glacé des allées, se retournant peut-être pour regarder le ciel qu'embrasait le soleil couchant — bien que, comme le disait June Kramer, il n'eût jamais prêté grande attention aux phénomènes naturels.

Je devine — sans toutefois le savoir réellement — que la bien-aimée d'Irvin dut lui ouvrir ses bras d'automate dans un coin isolé et enneigé du parc, sous les arbres dénudés. Il me semble voir son image s'effacer dans la nuit qui s'épaississait, ce manteau noir qui ne couvrait rien, cette écharpe noire qui n'ornait rien, et

le chapeau aux couleurs chatoyantes, se fondre dans le ciel sombre, ses jambes se confondre avec les troncs des arbres et ses yeux — ces magnifiques yeux violets à l'éclat sauvage — briller d'une flamme de plus en plus vive, rayonner comme deux planètes jumelles dans un visage ayant pris la teinte du parchemin. Puis il me semble les voir perdre peu à peu leur éclat pour ne plus répandre qu'une sorte de brume lumineuse et glacée — et faire Dieu sait quoi au pauvre Irvin Rubin, qu'on découvrit le lendemain (c'est mon concierge qui me l'apprit) gisant sur le dos dans la neige, mort de froid.

Quelques jours plus tard, je revis la bien-aimée d'Irvin à Central Park. C'était un après-midi ensoleillé de février et, autour d'elle, les pas des promeneurs et les traces laissées par tous les chiens du quartier creusaient des sillons dans la neige. Elle lisait un livre dont elle tournait les pages sans effort du bout de ses doigts gantés de noir. Je pus même distinguer de loin le titre du livre. Mais j'aurais préféré ne pas le faire, car c'était l'*Art d'aimer* d'Ovide, ce qui donnait à toute cette histoire l'allure d'une plaisanterie de très mauvais goût.

Mais, bien entendu, lorsque je réussis à traverser pour m'approcher d'elle, la jeune fille avait disparu.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : A photograph from life.

AVRAM DAVIDSON

Aussi longtemps que le soleil

L'éloge d'Avram Davidson n'est plus à faire, et les lecteurs de *Fiction* ont déjà pu, maintes fois, apprécier la sûreté et l'originalité avec laquelle il sait conduire une histoire fantastique, en embrassant un grand éventail de sujets. La nouvelle que voici est une de ses plus frappantes. En quelques pages émouvantes et sobres, elle évoque le calvaire des Indiens d'Amérique après leur défaite, leur lente extinction dans les Réserves, et imagine un retournement de situation inouï, une surnaturelle revanche...

LE chemin de Tickisall débouche à peu près à mi-distance entre Crosby et Spanish Flats, sur cette route de comté, étroite et mal pavée, pleine de bosses et de nids de poules, que la chaleur fait briller comme des flaques d'eau.

Que le voyageur ait un but précis — ce qui est rare — ou qu'il passe par hasard, il ne risque pas d'être déçu par un semblant de macadam. Le Gouvernement Fédéral, celui de l'Etat et celui du Comté ont de meilleures façons de dépenser leur argent. Tickisall ne paie pas d'impôts et on n'a accordé le droit de vote à ses habitants que tout récemment (et fort à contrecœur).

La terre, desséchée par le soleil, est ravinée et craquelée. Quelques moutons très sales, et trois ou quatre vaches étiques, partagent une herbe clairsemée avec un cheval boiteux ou un mulet épuisé. On peut aussi voir une auto à l'ombre d'une tente, et un enfant, réveillé peut-être par le bruit d'un moteur inconnu, qui se faufile dans la poussière comme un lézard pour se cacher et observer. Les melons desséchés, sans espoir de récolte, meurent à côté du blé durci par le soleil qui bruisse dans le vent.

Au milieu, près de la source qui ne tarit jamais, on trouve les seuls bâtiments entretenus, les seuls bâtiments dignes de ce nom de toute la région. Au centre de la pelouse verte, il y a un mât surmonté d'un drapeau et, sous le mât, sur la porte d'entrée, on peut lire :

BUREAU DES AFFAIRES INDIENNES
AGENCE DE TICKISALL
OFFICE DU SUPERINTENDANT

Cet après-midi, il y avait là quelques Indiens : les femmes en robe de coton, les hommes en blouse. Bientôt, ils seraient plus nombreux car c'était le dernier jour de l'Agence de Tickisall et de la Réserve.

Le Congrès avait voté la loi, le Président l'avait signée, le directeur du Bureau des Affaires Indiennes avait transmis l'ordre. Ç'aurait dû être un grand jour pour la nation Tickisall. Mais les Tickisalls — ce qui en restait — ne semblaient pas de cet avis. Personne, ni homme ni femme, ne parlait. Pas un enfant ne pleurait. Pas un chien n'aboyait.

Devant l'Oncle Tête de Renard, il y avait un panier avec quatre sortes d'argile et, près du panier, une gourde pleine d'eau. Le vieillard roula l'argile entre ses paumes humides en chantant sourdement. Puis il se lava les mains et les enduisit de pollen. Il prit alors les bâtons à prières (autrefois il y avait eu des arbres dans la Réserve, autrefois il y avait eu beaucoup d'arbres) décorés des signes du Tonnerre, du Soleil, de la Lune, de la Pluie, des Eclairs. Il y avait des plumes collées aux bâtons. Autrefois il y avait eu des oiseaux...

Oh! vous des Lieux Cachés,
Portez notre message aux Lieux Cachés,
Vite, vite, maintenant...

psalmodiait le vieillard en agitant les bâtons magiques.

Oh! vous les Diligents, les gens-sans-jambes,
Portez notre message aux gens-sans-corps,
Vite, vite, maintenant...

La peau du vieillard ressemblait à du cuir usé et craquelé. De sa main, semblable à une griffe, il saisit la gourde et la balança. A l'ouest, au sud, en haut, en bas, à l'est, au nord.

Oh! vous de la Terre Profonde,
Portez notre message à la Terre Profonde,
Portez notre chant vers nos Pères, vers nos Mères,
Portez notre vie vers l'Esprit,
Vite, vite, maintenant.

Les serpents rampèrent sur le sol et disparurent l'un après l'autre. Le fils de la sœur du vieillard aida celui-ci à regagner sa peau de mouton à l'ombre, et le vieillard s'y étendit à moitié, encore pantelant.

Ses petits neveux, Billy Cottonwood et Sam Quaterhorse, se parlaient en anglais.

— « Il y avait un type dans ma compagnie, » disait Cottonwood, « un type de Virginie du nom de Corrothers. Il disait que sa grand-mère savait faire partir les verrues. Moi, je lui ai dit que mon grand-oncle savait faire des serpents. Tout le monde a éclaté de rire et ils m'ont dit : « Grand Chef, quand tu vois une souris, tu parles d'une montagne. » On était bons copains. Peut-être que j'irai en Virginie pour le voir. Peut-être que je ferai du stop ! »

— « Ouais, » dit Quaterhorse. « Tu peux aller en Virginie et je peux aller en Louisiane. Mais les autres ? Où vont-ils aller si Washington refuse d'agir ? »

Le sourire heureux disparut du visage brun et émacié de son cousin.

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Bon Dieu, je n'en sais rien ! »

Le vieux pick-up se mit en marche dans la maison, en grinçant et crachotant. « Voilà Newt, » dit Sam.

Newton Quaterhorse, Sam son frère et Billy Cottonwood étaient les seuls Tickisalls à avoir été reçus à la visite médicale et admis à l'Armée. Il n'y avait plus guère d'hommes d'âge légal (ni d'un autre âge, d'ailleurs) dans la tribu, et ceux qui n'étaient pas tuberculeux souffraient de maux chroniques ou aigus. Autrefois, il y avait eu des arbres dans la Réserve, il y avait eu des oiseaux, il y avait eu du gibier, il y avait eu des hommes sains.

Les vêtements de l'Armée, décolorés par de nombreux lavages, étaient aussi propres que d'habitude quand Newt était parti pour Crosby, mais maintenant ils étaient poussiéreux et trempés de sueur. Il sortit un sac humide et en retira quelques bouteilles.

— « Sam, ouvre ça, s'il te plaît, pendant que je me lave. Du coca pour nous, du jus de fraises pour les vieux... Comment va l'Oncle Tête de Renard ? »

Billy grommela : « Toujours à ses serpents magiques. Penses-tu que si nous y croyions vraiment, il y arriverait ? »

Newt haussa les épaules. « Pouf... Peut-être que si les télégrammes ne font rien, les serpents serviront à quelque chose. Et je

suis bien sûr qu'ils ne feront pas de mal. Ce salaud du bureau de la Western Union... » ajouta-t-il en regardant la terre desséchée. « Tu envoies encore des signaux de fumée au Grand Père Blanc, Sitting Bull ? » il m'a dit en se tordant la gueule du haut de son mépris. « Vous prenez l'argent et vous envoyez le câble, » je lui ai dit. Ils m'ont regardé comme des coyotes devant un veau malade. »

Brusquement, il se tourna et trempa son mouchoir dans un baquet. L'eau mit longtemps à l'imprégner.

Le goulot de la bouteille heurta une des dernières dents de l'Oncle Tête de Renard. Il but bruyamment et se lécha les lèvres.

— « Aujourd'hui nous buvons l'eau sucrée de l'Homme Blanc, » dit-il. « Que boirons-nous demain ? » Personne ne répondit. « Je vais vous le dire, » continua-t-il. « A moins que l'Homme Blanc ne cède, nous boirons les eaux amères des Lieux Profonds. Elles sont amères, mais fortes et bienfaisantes. »

Sa main desséchée décrivit un demi-cercle. « Tout disparaîtra et les Pères et Mères du Peuple reviendront, et ils nous conduiront à notre demeure sous la terre. »

Le fils de sa sœur, qui n'était jamais allé à l'école et qui ne parlait pas l'anglais, se mit à gémir. « A moins que les hommes blancs ne cèdent, » dit le vieillard.

— « Ils n'ont jamais cédé, » dit Cottonwood en dialecte tickisall. Il ajouta en anglais : « Que fera-t-il demain quand il verra que rien n'arrive et que nous serons chassés d'ici ? »

— « Il mourra, je suppose... » dit Newton, « ce qui n'est pas une mauvaise idée. Pour nous tous. »

Son frère le regarda. « Si tu avais envie de jouer au Dernier Carré, tu peux laisser tomber. Il n'y a pas plus de vingt cartouches dans toute la Réserve. »

Billy Cottonwood leva la main. « Nous pourrions suivre les Apahoya, » dit-il. « Ils sont aussi pauvres que nous, mais ils sont plus nombreux et je crois qu'ils garderont leurs terres quelque temps encore. » Ses cousins secouèrent la tête. « Pas pour nous. Mais les autres... Ecoutez ! J'ai parlé à Joe Nuage de Plume la dernière fois que je suis allé chez les Apahoya. Si nous lui donnons la charrette et les moutons, il s'occupera de l'Oncle Tête de Renard. »

Sam Quaterhorse dit qu'il pensait que c'était la meilleure solution. « Je veux dire pour le vieux. Pour moi, j'ai décidé ce que je ferai. Je vais en Louisiane et je me ferai passer pour un homme de couleur. » Il s'interrompit.

Ils attendirent que l'automobile flambant neuf se soit rapprochée des bureaux dans un nuage de poussière.

— « Les vautours s'assemblent, » dit Newt. Puis il demanda : « Pourquoi, Sam ? »

— « Parce que j'en ai marre d'être un Indien. Un Indien n'a ni présent ni futur. Je ne peux pas être un blanc, ils ne m'accepteraient pas. Tout ce que je peux espérer, c'est : « Salut Grand Chef, Salut Face de Rat. » Peut-être que, par mon apparence, je pourrais passer pour un Mexicain, mais les Mexicains ne m'accepteront pas non plus. Les gens de couleur m'accepteront.

» Ils sont des millions et des millions et, quel que soit le prix qu'ils payent, ils ne se sentent jamais seuls. Et puis ce bon mépris, bien amer, qu'ils éprouvent pour les blancs me convient parfaitement.

» Les Picoreurs, ils les appellent. Je ne sais pas où ils ont trouvé ce nom, mais bon Dieu, ça leur va bien. Pendant cent ans, ils ont picoré ce que nous avions. »

Pendant tout le temps qu'ils parlèrent, la poussière continua à voltiger. Ils purent voir toute la tribu — ce qui en restait — se diriger vers l'agence dans de vieilles charrettes, en voitures à ânes, à cheval, à pied. Au bout d'un moment, ils chargèrent le pick-up et suivirent les autres.

Les Indiens s'assirent sur l'herbe en face des bureaux et, pour une fois, personne ne les chassa. Ils restaient là, silencieux, ils attendaient. Un groupe d'hommes de Crosby et de Spanish Flats parlaient avec le Superintendant. Ils avaient des cartes. Les cousins s'approchèrent. Les blancs leur jetèrent un regard en coin ; leur suffisance était un peu tempérée — mais seulement un peu — par l'ennui.

— « Mr. Jenkins, » dit Newt à l'un d'eux, « c'est vous qui avez fait cela et vous savez ce que j'en pense ! »

— « Tu ferais mieux de ne pas faire d'ennuis, Quaterhorse, » dit un des citadins.

— « Laissez parler ce garçon, » dit Jenkins.

— « Mais je sais que vous me répondrez, » reprit Newt. « Qu'est-ce qui va se passer ? »

Jenkins était petit, la peau brûlée par le soleil, presque aussi foncé qu'un Indien. Il regarda Newt sans méchanceté, à travers les lunettes qui agrandissaient ses yeux bleus.

— « Tu sais bien qu'il n'y a rien de personnel là dedans. La terre appartient à ceux qui s'en occupent et qui la cultivent. Elle est faite pour être cultivée. Dieu sait que vous avez eu votre chance... Assez de discours. Tu vois sur la carte cette ligne en pointillé ? Le Comté va faire une nouvelle route qui rejoindra celle que l'Etat va construire. Il y aura beaucoup de circulation par ici et ces bureaux feront un beau motel.

» Et juste là... » (il montrait l'endroit du doigt) « il y aura le canal principal d'irrigation. Il aura des ramifications à travers toute la Réserve. Je crois qu'on aura pas mal d'alfa. On pourra engraisser du bétail. J'ai toujours pensé, petit, que tu saurais te débrouiller avec le bétail, si on te donnait de bonnes bêtes. Pas ces carnes. Si tu veux travailler !... »

L'un des hommes se racla la gorge avec un bruit dégoûtant et cracha. « T'es dingue, Jenk ? On a bossé des années pour foutre ces Indiens dehors, et tu veux les garder... »

Le Superintendant était grand, gras, mou. Il arborait éternellement un vague sourire. « Mr. Jenkins sait bien, » dit-il, « tout comme vous, j'en suis sûr, Mr. Waldo, que la politique du Gouvernement des Etats-Unis est et a toujours été... excepté durant cette malheureuse période où John Collier avait la charge du Bureau des Affaires Indiennes — d'ailleurs il avait *voulu* bien faire, mais Seigneur ! quel sentimental ! — donc, notre politique a toujours été : préparer l'Indien à se joindre à la communauté, changer le système de l'appropriation tribale des terres en appropriation personnelle. C'est ce qui a été fait avec les autres tribus et, maintenant enfin, nous le faisons avec celle-là. » Il avait l'air satisfait de sa tirade.

Newt grinça les dents. « Et le résultat a toujours été le même, » dit-il. « Aussitôt que les terres de la tribu ont été distribuées à chaque peau-rouge personnellement, elles sont passées rapidement entre les mains personnelles du blanc. C'est ce qui a été fait avec les autres tribus et, maintenant enfin, c'est ce qui est fait avec celle-là. *Savez-vous*, Mr. Scott, que nous ne pouvons pas nous adapter au système de la propriété individuelle ? Que nous ne sommes pas assez forts pour nous occuper d'une propriété ? Que... »

— « Prends racine ou crève, chien ! » dit Mr. Waldo.

— « Est-ce que les hommes sont des *chiens* ? » cria Newt.

Waldo dit à la cantonnade : « Je vous avais bien dit que c'était un faiseur d'embarras ! »

Puis il approcha son visage long, rude, rouge, de celui de Newt et dit : « Ecoute, Indien, c'est fini pour toi et pour tes cochons

de parents. Si Jenkins est suffisamment cloche pour t'embaucher, c'est son affaire. Mais sinon, tu ferais mieux de t'en aller, et loin, parce que personne ne t'aime, personne ne te veut, et maintenant que le gouvernement de Washington a pris son arrêt, personne ne veut te protéger — toi, tes vaches décharnées et tes moutons crevards... »

Les sentiments de Newt étaient inscrits sur son visage, mais avant qu'il puisse les exprimer, Billy Cottonwood intervint.

— « Mr. Scott, » dit-il, « nous avons envoyé un télégramme à Washington pour demander de suspendre le démantèlement de la Réverse. »

Le sourire mielleux de Scott apparut. « C'est votre droit en tant que citoyen américain. »

Cottonwood continua. Il parla des amendements de la loi votée par le Congrès, autorisant l'attaché aux Affaires Indiennes à liquider, selon son bon vouloir, toutes les réserves de moins de cent résidents, et à diviser la terre entre eux.

— « Mr. Scott, quand le traité de Juniper Butte fut signé entre les Etats-Unis et les Tickisalls, les Tickisalls étaient des milliers.

» Ce traité devait être respecté « *aussi longtemps que le soleil se lèvera ou que l'herbe poussera* ». Le gouvernement s'engageait à nous envoyer des médecins ; il ne l'a pas fait et nous sommes morts comme des mouches. Il s'engageait à nous envoyer des semences et du bétail. Il ne nous a pas envoyé de semences et, pour ne pas mourir de faim, nous avons dû manger les quelques centaines de bêtes dégénérées qu'il nous ont envoyées. Le gouvernement devait garder notre terre éternellement, c'était un serment sacré, et à chaque génération ils nous ont de plus en plus dépouillés.

» Mr. Scott, Mr. Jenkins, Mr. Waldo, et vous tous messieurs, vous saviez, n'est-ce pas, quand vous aviez la bonté de nous prêter de l'argent — ou plutôt de nous faire crédit — dans vos magasins à l'époque où la sécheresse a commencé, vous saviez que la loi allait passer devant le Congrès, n'est-ce pas ? »

Personne ne répondit.

« Vous saviez qu'elle serait votée, que donner les terres à chacun de nous ne voulait rien dire ? Que nous devions déjà tant d'argent que nos créditeurs prendraient nos terres ? Mr. Scott, comment le gouvernement peut-il permettre cela ? Il a signé un traité qui nous garantissait nos terres « *aussi longtemps que le soleil se lèvera ou que l'herbe poussera* ! » Est-ce que le soleil ne se lève plus ? Est-ce que l'herbe ne pousse plus ? Nous avons cru

en vous. Nous avons rempli nos engagements. Mr. Scott, n'allez-vous pas télégraphier à Washington ? Vous tous, messieurs, n'allez-vous pas faire de même ? Pour arrêter ce qu'on veut nous faire ?

» Il y a presque cent ans maintenant que nous avons signé ce traité, et nous avons toujours espéré. Maintenant, nous ne pouvons espérer que jusqu'à minuit. A moins que... ? »

Mais le Superintendant dit qu'il ne pouvait pas télégraphier. Jenkins secoua la tête et dit qu'il était désolé, mais que tout était pour le mieux. Waldo haussa les épaules et montra un tas de papiers notariés.

— « Je me suis décarcassé pour obtenir ça, » dit-il. « La terre devient propriété individuelle à partir de demain zéro heure. Soit minuit. Mais si tu me donnes ta parole (qui vaut ce qu'elle vaut) de ne pas faire d'ennuis, eh bien je pense que ça peut attendre le matin. Tu reviens à ta tente et je serai là au matin. On dormira chez Scott cette nuit. »

— « On ne fera pas d'ennuis, » dit Sam Quaterhorse. « Ça ne servirait pas à grand-chose. Mais nous attendrons ici. Il est encore possible que Washington envoie des nouvelles avant minuit. »

La maison du Superintendant était très confortable. Les bûches (coupées par les Indiens grâce aux derniers arbres de la Réserve) brûlaient dans la grande cheminée (construite par les Indiens). De nombreux tapis (tissés à l'école par les Indiens) décoraient les murs et le plancher.

Ils jouaient aux cartes depuis un certain temps quand ils entendirent dehors les premiers gémissements des femmes. Waldo leva nerveusement la tête. Jenkins regarda l'horloge. « Minuit, » dit-il. « Eh bien, ça y est. A part les détails, c'est terminé. Ça a pris cent ans, mais ça en valait la peine. »

Une autre femme se mit à gémir. La plainte s'enfla en un chœur de désespoir et mourut doucement.

Waldo ramassa ses cartes et les reposa. Dehors, un vieillard se mit à psalmodier. Un homme l'accompagna, puis un autre. Les tambours résonnèrent.

— « C'est le vieux Tête de Renard, » dit Scott. « C'est le chant funèbre. Ils vont continuer jusqu'au matin. »

Waldo jura, puis il se mit à rire. « Laissons-les, » dit-il. « C'est leur dernier matin. »

Ce fut Jenkins qui s'éveilla le premier. Waldo s'étira en entendant l'autre s'habiller. « Quelle heure est-il ? » demanda-t-il.

— « Sais pas, » dit Jenkins. « Mais je pense que c'est l'heure de se lever. Tu les as entendus s'en aller ? Non ? Je me demande comment tu as fait. Les chants sont devenus très forts, comme si de nombreuses voix s'étaient jointes à eux. Puis ils se sont levés et ils sont tous partis. Je me demande où ils sont allés... Je vais jeter un coup d'œil dehors. »

Il alluma sa lampe et sortit de la maison. Une minute plus tard, Waldo le rejoignit. Il avait frappé à la porte de Scott en passant.

Les cendres du feu couvaient encore. Elles rougeoyaient tristement dans l'âtre. Il faisait très froid. « Regarde, Waldo, regarde, » dit Jenkins. Waldo suivit le faisceau de la lampe, et dit qu'il ne voyait rien. « L'herbe... Elle était verte hier soir. Aujourd'hui elle est morte. Toute noire, regarde. »

Waldo frissonna. « Ça ne fait rien. On en aura d'autre. La terre est à nous maintenant. »

Scott les rejoignit, le col de son manteau relevé sur ses oreilles. « Pourquoi fait-il si froid ? » dit-il. « Qu'est-il arrivé à la pendule ? Elle indique huit heures passées. Il devrait faire jour maintenant. Où sont allés les Indiens ? Qu'est-ce qui se passe ? Il y a quelque chose dans l'air. Je n'aime pas ça. Je regrette d'avoir accepté de travailler avec vous, quel que soit le prix que vous m'ayez payé. »

— « Ta gueule, » dit Waldo nerveusement. « Un de ces chiens d'Indiens s'est glissé dans la maison pour changer la pendule. Qu'ils aillent au diable ! Le gouvernement est de *notre* côté maintenant. Bientôt il fera jour et on pourra les chasser pour toujours. »

Tremblants de froid, mal à l'aise pour des raisons qu'ils ne commençaient que vaguement à comprendre, les trois blancs se serraient dans l'obscurité près du feu mourant, attendant que le soleil se lève.

Et ils attendirent... et attendirent... et attendirent...

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : Or the grasses grow.

MICHEL MARDORE

Le portrait de Belle

Le portrait de Belle parut pour la première fois en 1960 dans *Mystère-Magazine*. Ce n'est pas par hasard que nous décidons aujourd'hui de le rééditer dans *Fiction*. En effet, ce récit offre l'originalité d'être à la fois une curieuse histoire criminelle et une attachante histoire fantastique. Selon l'optique où on l'envisage, ce sera l'un ou l'autre de ces aspects qui apparaîtra le plus en lumière — et il est évident que, dans l'esprit d'un lecteur de *Fiction*, toute hésitation est exclue...

L'auteur, Michel Mardore, avait 26 ans quand il écrivit cette nouvelle. Il est aujourd'hui critique cinématographique et collabore notamment aux *Cahiers du Cinéma*, à *Cinéma 65*, aux *Lettres Françaises*, à *Lui* et à *L'Express*. Gallimard a publié il y a deux ans un roman de lui : *La première communion*, où il développait un thème jadis traité par Sade. On regrettera qu'il n'ait plus le temps de se consacrer à la nouvelle. *Le portrait de Belle* manifestait, à l'époque, des dons brillants, dont il est dommage que l'auteur ne les ait pas davantage utilisés jusqu'à présent.

1

DURANT un instant, Larry ne parvint plus à se souvenir. Il était seul, la tête vide, dans un monde ouaté, aux sonorités éteintes, aux contours imprécis, dans la grisaille humide ; le froid s'insinuait à travers tout son corps, et une terreur soudaine l'envahit. Il se retourna : une silhouette qui le suivait à quelques pas le rejoignit rapidement.

— « Où sommes-nous, Robert ? » Larry avait une voix si angoissée que l'autre pouffa de rire.

— « On pourrait croire que tu cherches ta route dans la forêt vierge ! Nous sommes sur le Pont-Marie, et si tu veux bien avancer, nous trouverons le métro sur l'autre rive. »

Ils repartirent, côte à côte. Larry cherchait maintenant à distinguer l'entrée du métro. Comme il gardait la tête levée, il sentit ses yeux se mouiller avec un picotement douloureux. D'un seul coup, en cette veille de Noël, la nuit et le brouillard étaient tombés sur Paris. Les étalages désertés par les flâneurs, sur les quais,

demeuraient en témoins oubliés d'une vie claire, facile, simple, à laquelle ces passants aux gestes brusques ne participaient plus.

Le pont était jeté en travers de la Seine comme un vaisseau échoué, une épave, et la ville se transformait en nébuleuse inhumaine, toute vie exclue. « Je pourrais mourir sur ce pont, appeler en vain au secours : nulle aide à espérer. » Larry essayait d'imaginer une activité rassurante sur les quais, et les voitures, et la chaude protection des magasins, à quelques mètres au-delà de ce rideau de brume. « Je croyais *sentir* Paris, être incrusté dans la ville ; et voici que je me trouve encore plus étranger qu'au premier jour. » La matérialité du pont, du trottoir, se métamorphosait peu à peu en planète hostile, en dimension inconnue, où se répétait à l'infini un sentiment de chute, de poursuite absurde, rêvé.

Il s'arrêta, regarda son compagnon le dépasser d'un pas égal. « Je suis au cœur de la cité que j'aime le plus au monde. Nous sommes à la veille de Noël. Voici mon ami français le meilleur, en qui j'ai toute confiance. Pourquoi cette peur ? » Il essayait de se raisonner, mais l'angoisse le pénétrait mieux que le vent incisif. « Je suis saoul ; voilà la vérité. Nous avons trop bu cet après-midi. Oui, nous avons beaucoup bu, et traîné, et fumé. Je suis saoul, voilà, et j'ai l'alcool triste. » Réconforté par cette conclusion, il se remit en marche vivement, rejoignit Robert, et régla son pas sur le sien ; ainsi firent-ils quelques mètres sans parler. C'est alors qu'ils virent l'homme — ou plutôt Robert heurta du coude Larry qui releva la tête, et retint une exclamation de surprise. Venait à leur rencontre un individu botté, habillé d'une redingote noire, le visage disparaissant à demi dans une énorme cravate blanche que rejoignaient en broussaille informe des favoris et de longs cheveux bouclés, peut-être une perruque ; à hauteur des sourcils descendait un tricorne noir, agrémenté sur le bord d'une plume de couleur claire. L'apparition, noyée dans la lueur diffuse d'un réverbère, avait été si brève que Larry se demanda si son ivresse avait augmenté, ou s'il avait aperçu un fantôme (il croyait à la métempsycose, aux spectres, au spiritisme...) : seuls les coups réguliers de la canne sculptée avec laquelle l'inconnu martelait le sol témoignaient de sa présence dans le brouillard. Larry se pencha vers son ami, et dit avec exaltation :

— « Je veux le suivre. C'est une occasion unique ! »

Robert, abrité sous le col de son pardessus, grogna avec mépris :

— « Imbécile, voici le métro. »

Ils étaient arrivés au bout du pont, et à quelques mètres apparaissait l'escalier anonyme, que des gens descendaient ou gravis-

saient, porteurs de paquets multicolores ; la rue et ses voitures ; les magasins et les arbres — tout cela brisait le charme, le pont avait rompu ses amarres, et filait derrière leur dos, très loin, très vite. Larry se retourna vers le mur glacé et mouvant, que nul passant ne pénétrait, où aucun véhicule ne s'aventurait en cette minute, bien que nulle barrière ne condamnât l'accès du pont.

— « Je vais le suivre ; il me faut le rejoindre. »

— « Pour un original loufoque, en balade par une nuit glaciale, tu veux attraper la mort ! Eh bien va, je te laisse. »

Larry se lança à la poursuite de l'inconnu, toute frayeur oubliée, avec une gaieté sans contrainte, un peu sauvage (la joie du chasseur). Il ne voyait personne devant lui, et déjà Robert, le métro, les gens, les voitures, toute la rive banale et quotidienne avaient disparu, engloutis mollement par le fleuve. Il dit à haute voix : « C'est un mystère à couper au couteau. » Il souriait, pensant au brouillard.

Robert Laceraf dîna donc seul dans un petit restaurant, et alla se coucher dans la chambre mal chauffée qu'il habitait au sixième étage d'un immeuble tellement vétuste que Larry aimait dire, en détachant les syllabes : « C'est une ruine *an-ti-que.* » Au matin, il descendit et traversa la cour afin de se rendre dans ce que Larry dénommait pompeusement son « atelier ». La porte était close : le locataire n'était visiblement pas rentré de la nuit — à la fin de la semaine, il n'était pas revenu.

La vie continuait dans sa béatitude médiocre. Laceraf n'avait pas averti la police, ni modifié ses habitudes. Il attendait. A tous ceux qui parlaient de Larry, il répondait par un hochement de tête, souriait d'un air entendu. Ses amis plaisantaient : « Tiens, Larry a fait une fugue. Son joli modèle l'a certainement enlevé... Peut-être pour lui donner des leçons de français ? » Robert riait, se balançait sur sa chaise, buvait, feignait de garder un secret. Tous prétendaient proverbiale, exemplaire, son amitié pour Larry Borswald, surnommé parfois « l'Américain à Paris » (il était peintre, et Robert composait des chansons : cela avait suffi pour créer la légende). Les toiles de Larry ne se vendaient pas, mais le jeune homme avait obtenu une bourse de quelque Université pour travailler en France ; des barbouillages d'enseignes, des travaux de publicité amélioraient son ordinaire. Le Français, lui, avait chanté durant tout l'été, dans un casino ; il dansait maintenant, ou du

moins enseignait à de rares élèves l'art des figures compliquées — et cette ressource étant insuffisante, il prenait des photos dans la rue, ou vendait à la sauvette des publications estudiantines. Bref, chacun pastichait la vie de Bohème.

Quand la lettre arriva, Robert ne manifesta aucune surprise. Sur l'enveloppe, le nom du bureau expéditeur était effacé, mais on distinguait nettement celui du département : *Dordogne*. Robert fut satisfait quand il trouva, à la fin de la lettre, l'adresse complète. Dans un post-scriptum, Larry demandait son attirail de peintre, des vêtements, etc., et indiquait une gare pour la réception du colis.

Après t'avoir quitté, en cette mémorable soirée du 24 décembre, j'ai traversé le pont sans rencontrer âme qui vive. Je maudissais déjà ma lenteur ou ma trop vive imagination, lorsque j'aperçus le bonhomme qui longeait les quais. Pendant un quart d'heure, je l'ai ainsi filé, traversant des rues dont je serais incapable de te dire le nom. Enfin, je le vois tourner dans une quelconque ruelle ; je crains qu'il ne m'échappe ; je tombe presque sur lui.

— « Vous me suiviez ? »

— « Euh... non. Excusez-moi... je cherchais... »

Je bredouille, honteux devant son air distant. Nous restons là, comme pétrifiés, dans la rue déserte. L'inconnu me toise de la tête aux pieds ; je sens que je rougis.

— « Entrez, » me dit-il enfin.

Je ne réponds pas, tant j'ai la gorge sèche. Nous grimpons un escalier interminable, traître et obscur. Tout à fait au sommet, presque dans un grenier, gîte mon fantôme. Il n'a pas l'électricité, et à la lueur rougeâtre de sa lampe à pétrole, il me semble encore plus extraordinaire. Au point de vue physique, il est assez grand (comme toi), corpulent et voûté. Plus ridé et crevassé qu'une maquette géographique, son visage surprend grâce à des yeux un peu ternes, et comme morts sous les paupières bridées, lorsqu'il vous examine en silence — animés, étincelants, dès qu'il parle et regarde ailleurs. Quand il a enlevé sa redingote malgré le froid qui régnait, j'ai vu sur sa poitrine une grande plaque dorée, couverte de dessins ciselés, et retenue à son cou par une chaîne, telle une décoration fabuleuse.

Il commence par m'interroger, plaisante mon impertinence et ma curiosité, se montre surpris de me savoir Américain (il me

croyait Allemand). Quand il apprend que je suis peintre, toutes les barrières de méfiance fondent : mais bien sûr, les artistes, c'est merveilleux, et quelle vie exaltante, etc. Lui aussi a été célèbre (?), et il a écrit des poèmes ; il est d'authentique noblesse, m'explique-t-il. D'ailleurs, il possède un château historique dans une pittoresque province, et cela remonte au Moyen-Age.

Dans ce misérable logis, le froid extérieur semble se concentrer avec le raffinement, mais la vivacité gesticulante de mon compagnon finit par me gagner. Ensemble nous fouinons dans des caisses poussiéreuses, et, sous des armes antiques, de vieux vêtements dentelés par les mites, des papiers divers, nous extirpons une série de lithographies protégées avec soin, et des livres intéressant la sorcellerie et l'ésotérisme (mes folies !). Puis nous admirons les murs de la chambre pouce par pouce : ils sont couverts de gravures, affichettes, proclamations, datant de votre période révolutionnaire et du Directoire. Je remarque aussi quelques croûtes fort mauvaises à mon goût. L'hôte s'en excuse : ce sont des œuvres de jeunesse. Les meilleures, il les a vendues pour vivre.

Je suppose que c'est un rentier ruiné par les dévaluations et la guerre : je n'en avais jamais vu, et celui-ci est passionnant.

— « La Révolution, » me dit-il en baissant la voix, « a été trahie, spoliée, assassinée. Vous, les Américains, vous n'en avez jamais rien su, et vous croyez honnêtement aux histoires de La Fayette... Non, monsieur, » reprend-il en élevant le ton, un doigt menaçant mon œil. « Il faut refaire la Révolution pour donner au peuple le pain et la liberté, la justice et la démocratie. Oui, monsieur : nous apporterons la liberté à toute l'Europe, et au monde... »

— « Vous êtes communiste, sans doute ? » hasardai-je.

— « Comment, communiste ? Vous ne comprenez rien à l'Europe, vous les Américains. Les subtilités vous échappent, et vous ne savez rien des choses de l'esprit... »

Il continue sur ce ton jusqu'à exténuation vocale ; alors il allume une pipe. J'en profite pour m'excuser :

— « Je ne sais rien de la politique. »

— « Je vous crois ! » fait-il d'un air goguenard. « La politique, c'est autre chose que vos histoires de républicains et démocrates. Non... vous manquez de traditions. Pour apprécier mon château par exemple, il faut avoir tout un Passé à honorer... »

Franchement, je ne l'écoutais plus, car cela m'agaçait. Un engourdissement me gagnait peu à peu : je regardais machinalement ce mobilier pauvre et désuet, la fausse cheminée où des bûches de

chêne attendaient, depuis des années peut-être, l'incinération finale ; et cette lampe de porcelaine, baroquement ornée de torsades en métal ; et le poêle craquelé qui empoisonnait l'atmosphère. J'essayais d'imaginer le repas de cet homme qui se grisait du passé... Sans doute ne mangeait-il pas, en vrai fantôme. Mais pourquoi ne hantait-il pas son fameux château, dont l'existence me paraissait de plus en plus nébuleuse ?... Je ressentais une douleur à la tête ; peut-être avais-je faim ?

Je bâille... la voix du Vieux me fait sursauter : « Oh ! je vous ennuie ? Je bavarde, je bavarde... Et vous n'avez même pas dîné. Vous savez, moi, à mon âge, on n'a guère d'appétit ! Voyez-vous, je faisais mes valises : demain, je rejoins mon château. Et je vous demandais à l'instant si cela ne vous plairait pas de le voir. Il a quelque chose de hautain et de mystérieux qui vous séduirait, je le sens. » Il est probable que j'ai eu un geste vague, car il insiste : « Vous avez une grande sensibilité, une sûreté artistique, un goût... extraordinaires (sic). *Et la sauvagerie du paysage, ce ciel tourmenté et changeant — quelle inspiration pour un jeune peintre à la recherche d'émotions esthétiques toujours nouvelles ! »*

Tandis qu'il radote avec emphase, je prends une décision absurde : pourquoi ne pas pousser l'expérience jusqu'au bout, pourquoi ne pas rejoindre ce château qui semble également fabuleux à mon incrédulité ? Ultime tentation :

« Partons dès demain. Je subviendrai à vos besoins jusqu'à ce que vous soient parvenus vos affaires et votre matériel. Partons. Vous verrez combien sont émouvants ces bois dénudés... »

Il paraît que le manoir est glacial (« mais quand on est jeune, c'est sans importance » — le Vieux y va pour son plaisir*).*

Je ne sais pas le motif du « déguisement » qui m'intrigua tant sur le Pont-Marie.

Nous sommes enfin arrivés dans une fort lugubre gare, située dans le goulet d'accueil (entre deux collines rocheuses) de ce pays perdu. Nous avons évité le village, et ce fut la splendeur noire de la forêt. Je croyais connaître la langue française, mais la banalité des mots paralyse quand on veut exprimer la fascination qu'exerce cette contrée. Tout, dans ces bois ténébreux, ces collines souplement heurtées, ces maisons étreintes par des toits semblables à des ailes

repliées, tout me conquiert et m'attire. Notre château est à l'écart comme dans un conte, et endormi comme dans un conte.

⁂

— « C'est presque un chemin creux, analogue à ceux qui servirent si bien les Chouans pendant la Révolution. » Le Vieux cessa de parler. Larry, trébuchant dans les ornières, attachait inlassablement son regard sur les buissons, les talus latéraux, la double rangée des châtaigniers qui se rejoignaient presque à leur sommet. Le brouillard s'insinuait parmi les troncs. Les détours de la piste finissaient par inquiéter Larry : « Ce mythomane a peut-être inventé le château. Que veut-il, maintenant ? » La vue d'un champ labouré, au bout de ce tunnel, remplit d'aise le cœur du jeune homme : la civilisation, la vie, existaient donc encore. De nouveau, ils passèrent dans les bois.

Quand ils parvinrent à la grille, le château, protégé d'arbres centenaires et de taillis en désordre, disparaissait dans les limbes d'une brume légère, au bout du sentier. La grille rouillée, aux barreaux tordus, s'accrochait désespérément à deux piliers surmontés d'animaux sculptés que les mutilations dues à la fureur d'une jacquerie, et l'usure du temps, rendaient méconnaissables ; les battants étaient réunis par une chaîne énorme, cadenassée ; au-delà des piliers, les ronces et un buisson de lauriers remplaçaient le mur disparu — une trouée vers l'allée principale y désignait le passage des bêtes ou des gens. Néanmoins le Vieux, encore haletant, cherchait par cérémonie la clé du cadenas. Enfin il dégagea la chaîne et se fit aider du jeune homme pour manœuvrer la grille, que bloquait une butée d'herbes folles. Ils laissèrent cette porte à demi ouverte, comme la marque d'une prise de possession. Passée l'allée au tapis de feuilles pourries et glissantes, passé le pont-levis — dont la croûte de mousse et de terre battue dissimulait la nature — une nouvelle porte se présenta, de bois bardé de fer, surmontée d'un blason taillé dans la pierre. A peine fut-elle ouverte que les ténèbres envahirent le ciel, au point qu'on n'eût pu déterminer si la profondeur de l'obscurité provenait de la claustration du lieu ou d'une soudaine et monstrueuse excroissance de la végétation environnante. Son briquet à la main, le Vieux cherchait une lampe à pétrole. « Je n'ai jamais pu faire installer l'électricité : c'est trop cher, bien trop cher, » expliqua-t-il en plaçant la lampe sur une table aux planches disjointes, grises de poussière. « Il ne fait pas

chaud, mais nous allumerons du feu. La cheminée a été prévue pour flamber des arbres entiers et rôtir un bœuf ! J'ai mis en réserve du bois sec (c'est une façon de parler, car tout est humide, ici). »

Le brouillard progressait lentement en nappes fluides, gagnait l'escalier, se fondait dans les odeurs rances et les moisissures. Le feu crépita soudain d'une manière insolite, chassa les écharpes et les volutes immatérielles. Une lueur dansante se joignit à l'éclat fauve de la lampe, sans permettre cependant à Larry de définir les contours de cette salle aux dimensions monstrueuses, ni d'examiner le mobilier le plus proche.

Le Vieux revint chargé de couvertures. « Il y a bien une ou deux chambres en assez bon état au premier étage, » dit-il, « mais elles sont glaciales ! Je préfère m'installer ici, près du feu, et à l'abri du vent. »

— « Je ferai de même, » dit Larry, « si vous voulez bien. »

Il aida le Vieux à placer un lit pliant et un canapé de chaque côté de la cheminée. Jusqu'alors, il était demeuré assis, hypnotisé par le froid et le feu, l'ombre et la lumière, tandis que son hôte déployait une activité de fourmi pour préparer le gîte. Et soudain Larry avait compris qu'il était au terme du voyage, *chez lui,* dans une halte hasardeuse et qu'il soupçonna immuable, choisie depuis toujours sur la terre de son rêve.

— « Les couvertures n'ont qu'un inconvénient : elles sont plus glacées qu'un suaire... » Le Vieux riait.

— « Qu'importe, nous les chaufferons devant le foyer. »

Ce fut le dessin qui attira l'attention de Larry. Il ne savait plus très bien où il se trouvait, couché sur le côté, sous des couvertures. Une nappe de clarté, passée au tamis des poussières, se décalquait en minuscules pépites d'argent sur la grisaille du sol. Mais cette poudre étincelante était tachetée de marques noires, comme un pelage.

— « Voilà un peu de café, du vrai, à réveiller un mort, » chuchota le Vieux de sa voix cassée. « Tiens, mon petit, bois, ça te réchauffera... »

Larry dégusta son café à petites gorgées, sans détacher son regard de la muraille où s'inscrivaient deux fenêtres rectangulaires. Il comprit l'origine de l'étrange dessin : en guise de barreaux, des branches noires et tordues, à l'écorce burinée, de la grosseur

du poing, dardaient en tous sens des épines longues comme une main.

Le Vieux désigna les fenêtres avec amusement :

« Tu admires mes ferronneries ? J'ai fabriqué ces volets de fortune, car il faut bien décourager les rôdeurs et les bêtes : de ce côté, les fossés sont comblés. Là, j'ai mis du papier transparent sur les carreaux brisés, et un sac de jute nous tient lieu de rideau... »

Faisant l'inventaire de son bien, le Vieux allait et venait, époussetait un chandelier, frottait de sa manche le portrait crevé d'un marquis au regard fuyant, faisait sonner une épée rouillée sur le dallage aux couleurs ternies, veiné d'entaillures, expliquait enfin la devise latine ornant la cheminée.

Le mystère de ces lieux évanoui, le jeune homme se leva et suivit, soigneusement emmitouflé de couvertures, son hôte vers les étages. Très vite, l'escalier en colimaçon devint une guirlande abstraite autour d'une colonne accrochée au toit : dès le second étage, les plafonds et les planchers avaient disparu. Seules quelques poutres s'alignaient encore, derniers ossements de ce corps peu à peu écorché par la pluie et le vent et l'abandon des maîtres. Niches béantes et noires, les cheminées offraient leurs gueules au vide. Un chaudron de cuivre verdi, au premier étage, recueillait l'eau provenant d'une large fissure dans le toit d'ardoises.

Le Vieux promenait un regard incrédule sur ce spectacle de désolation.

— « Je ne peux pas entretenir cette immense caserne ; d'ailleurs, je vais mourir sans descendance, à quoi bon laisser aux étrangers un bien qui fit la gloire de ma famille ? Et pourtant... j'ai offert ce monument (oui, crois-moi, c'est un ouvrage historique et sa première construction remonte au XIIe siècle)... je l'ai offert à l'Etat, à la commune, à la Sécurité Sociale, à des particuliers... Que sais-je ? Personne... personne pour le prendre alors que je le donnais ! Je le verrai donc, mon château, s'effriter et se rider comme ma vieille carcasse... »

Ils descendirent dans la grande salle. Le Vieux baissait la tête. Il demeura longtemps devant la fenêtre aux épines. Il contemplait, au-delà du pont, l'arborescence envahissante des végétaux, que le dénuement hivernal disséquait d'une manière hallucinante. Le réseau des brindilles, des branches, des arbres et des herbes refermait sur les pierres un filet sans accroc : illusoire, l'allée, que les feuilles effaçaient. Tapi sur les bords, toutes branches tendues tel-

les des antennes ou des tentacules bercés par le vent, le taillis guettait le sentier comme une proie.

Et voici dans l'allée, jeune et orgueilleux, indifférent au désordre sournois des bosquets, un homme qui avance, pénètre dans les bois, meurtrit les buissons trop tendres, courbe d'un mouvement l'aubépine acérée, et heurte les châtaigniers avec la crosse de son fusil.

— « Un fusil en un tel endroit ? »

— « Oui, » a répondu le Vieux. « C'est un modèle ancien, qui fonctionne mal, sans doute. Il y a ici du plomb, mais la poudre est peut-être humide... »

— « Qu'importe, » a dit le jeune homme. « Je ne chasse que l'imaginaire. »

⁂

De ce château dormant, la Belle est absente. Ou plutôt : était...

Sur cette phrase, Robert interrompit sa lecture. La lettre de son ami lui semblait trop enthousiaste, et ses imaginations trop fantasques. Il chercha une autre lettre, celle qu'il avait reçue plusieurs jours auparavant. D'un trait, il but son café, grimaça, et en frissonnant (le chauffage fonctionnait mal, une fois de plus), dispersa d'un coup de pied quelques livres, et découvrit enfin la lettre entre deux romans. Elle ne contenait aucune allusion à un quelconque personnage féminin. Après l'avoir remercié pour l'envoi de son attirail de peintre, Larry parlait seulement de sa « vie de château ».

Ce froid sec est encore supportable, au point que je préfère courir les bois plutôt que geler dans le manoir ! Tous les matins, nous passons deux ou trois heures à couper du bois pour chauffer cet immense nid à corbeaux. Puis je vais déjeuner au village le plus proche. Les deux premiers jours furent atroces : j'étais probablement le seul étranger au pays, et Américain, de surcroît ! Enfin, la curiosité se calme et sans être adopté je suis supporté avec bienveillance.

Mon hôte généreux ne se montre point (serait-il en querelle avec le voisinage ?). Quand j'ai avoué la nature de mon logis, ce furent les hauts cris : comment pouvait-on vivre dans cette ruine ! J'alléguai, sans convaincre, mon goût du pittoresque. On me conta,

alors, des histoires terrifiantes et, devant mon scepticisme, les récitants s'enfermèrent dans un mutisme réprobateur.

Le seul spectre est bien mon prétendu aristocrate décharné. Il ne se nourrit pas encore d'air, malgré de louables efforts en vue de réduire son régime alimentaire, et je sais qu'il n'est point vampire car il a horreur du sang. Quelques conserves suffisent à son ordinaire, et des fruits, beaucoup de fruits : je reviens toujours chargé de pommes ou d'oranges. A l'auberge j'ai prétexté ma passion pour les natures mortes : les bonnes gens ont su en faire ma folie, conformément aux plus saines légendes. Ma bizarrerie est devenue si commune qu'exiger, demain, une mandragore au déjeuner serait pour moi du dernier banal.

Le Vieux a un trésor. Je ne plaisante plus, c'est la pure vérité. Il m'a fait venir à l'étage, et comme je lui avais donné satisfaction en quelque manière, il m'a montré une cassette. « Tu es, » me dit-il avec emphase, « ce fils, ce sang nouveau que je n'espérais plus, le dernier éclat de ma vieillesse. Je vais te prouver ma confiance. »

Il a ouvert le petit coffret. Je vis des bracelets et des chaînes, des bagues et des colliers, perles, émeraudes et diamants — en petit nombre, mais d'une grande beauté. Des pièces d'or, de fort bon aloi, frappées encore des têtes royales. Il me contait l'histoire de certains ornements ; il y a un diamant qui a porté malheur, comme celui de Charles le Téméraire — le collier d'une esclave — la bague d'un héros sanglant du Moyen-Age.

— « Je comprends, » dis-je, « la valeur historique et sentimentale, à vos yeux, de tout ceci. Cependant... pourquoi voulez-vous demeurer dans une telle pauvreté avec cette fortune sous votre main ? »

Il s'est mis en colère ; je n'ai pas insisté. Pour un empire je n'aurais pas accepté qu'il me fît cadeau du moindre de ses bijoux. Le soir, une poignée de châtaignes et de figues sèches fut tout notre dîner...

« De ce château dormant, la Belle est absente... » Robert chiffonne un peu la lettre qu'il vient de recevoir, et sourit silencieusement, à sa tignasse ébouriffée, dans le miroir ciselé de zébrures et de taches.

...ou plutôt était *absente, car j'ai fait une rencontre surprenante. Je passais non loin du village, dans un sentier étroit, malaisé,*

hérissé de pierres blanchâtres fort inégalement réparties. Je prenais un soin infini pour ne poser mes pieds que sur des surfaces lisses et respectueuses d'une approximative géométrie (en damier), me promettant, tel un enfant, des sanctions imaginaires, un danger inconnu, à la moindre infraction maladroite. Je pensais à un nuage, ou à une déchirure du ciel, d'un rose miraculeux dans la grisaille annonciatrice de neige, et je savais que cette flèche au-dessus de ma tête traçait la direction du sentier, par hasard. Je tenais serré contre ma poitrine, comme un enfant ou un frêle animal, le fusil du vieillard, qu'il me permettait d'emporter en de rares occasions. Ainsi, caressant de mes doigts le chien sophistiqué, voyant de toute mon âme le nuage insolite de beauté, écoutant les erreurs de mes pas sur les pierres traîtresses, et parvenu au détour du sentier, je heurtai un obstacle qui protesta. Te dire le dialogue qui suivit est inutile, en raison de son invraisemblance...

⁂

— « *I'm sorry.* » Dans sa surprise, Larry avait oublié de parler français.

« Excusez-moi, » reprit-il, reculant un peu. La jeune fille en face de lui portait une longue robe noire collante, serrée à la taille par une ceinture aux reflets dorés. Sur ses épaules était jetée une veste rouge à longs poils, semblable à une peau de bête. Ses cheveux blonds aux reflets cuivrés venaient se confondre librement avec le tissage de la veste. Larry n'aurait su décrire immédiatement ce visage, ni caractériser l'expression des yeux ou même leur couleur, et pourtant il pensa — une fraction de seconde — en une intuition absurde et définitive : « C'est une Egyptienne, » sans que ce mot évoquât plus précisément une réincarnation oubliée depuis des millénaires ou une gitane.

— « Vous pourriez faire attention, » dit la jeune fille, car Larry ne bougeait pas.

— « Excusez-moi, » répéta-t-il. Alors il remarqua les fleurs : les longues mains dégantées serrant nerveusement des branches tordues, sans feuilles, striées de marques blanches, et couronnées de grappes rouges. Jamais il n'avait vu cette variété florale : une multitude de petites ramifications rouges, bordées d'un noir velouté à la pointe, et assez semblables à des cristaux de neige, composait chaque fleur. Leur juxtaposition en grappe sur la branche évoquait du lilas. Larry baissa les yeux et sur un morceau de silex vit la

branche que son irruption maladroite avait brisée. Il ramassa le précieux fragment, le déposa au creux de sa main comme un oiseau blessé.

« Je suis désolé. Je voudrais vous offrir un bouquet semblable pour réparer un peu ma sottise. »

— « C'est inutile, monsieur, vous ne pourriez le trouver. Ces fleurs sont rares, viennent d'une région lointaine, et d'ailleurs la perte de cette branche est de peu de conséquence. »

— « Je suis confus... »

— « N'en parlons plus, je vous prie... Pardonnez mon indiscrétion : vous êtes étranger ? »

— « Américain. »

— « Ah ! je l'avais deviné, à votre accent. Et artiste, sans doute ? »

— « Peintre. Comment l'avez-vous su ? »

— « La manière dont vous avez ramassé... cette chose. » Elle rit. « Vous aviez l'air consterné. »

— « Je le suis encore... »

— « C'est vrai, j'étais très en colère contre vous. Ces fleurs sont destinées à mon père qui est seul, et malade, et qui va mourir bientôt... »

— « Pardonnez-moi, je n'en suis que plus désolé... »

— « Ne vous désolez pas en vain, et consolez-vous plutôt en traçant le fidèle portrait... par exemple, de ce que vous tenez. »

— « Vous me permettez de conserver cette branche ? »

— « Vous la conserverez toujours... enfin, très longtemps, si vous en prenez soin. »

— « Quel soin ? »

— « Point de souci matériel : ces fleurs sont résistantes. Mais songez-y toujours. »

— « Etrange procédé ! »

— « Nous faisons du chemin en bavardant, et il me faut rejoindre mon père. »

— « Il se fait tard et la nuit tombe : puis-je vous raccompagner ? »

— « Non, je vous en prie. Ne cherchez pas à me suivre : mon père a horreur des étrangers. Sa dernière manie consiste à compter avec soin les centaines de fleurettes cristallines qui composent ce bouquet. S'il apprenait que je vous en ai donné une part, il me tuerait. »

— « Mon Dieu, c'est incroyable. A cause de moi ? »

— « Non, de lui. »
— « Vous reverrai-je ? »
— « N'essayez jamais, je vous en conjure. »

Ils se retrouvèrent tous les jours, dans le même sentier. Dès leur seconde rencontre, Larry avoua que la branche s'était desséchée. La jeune fille sourit : « Vous m'aviez déjà oubliée ? »

Le peintre n'osa pas rapporter le mouvement de surprise et de désapprobation du Vieux à la vue de cette fleur. Il ne dit pas qu'il avait commencé de reproduire cette délicate invention de la nature, mais que les paroles du Vieux avaient troublé la fermeté de son pinceau, terni la vigueur de ses traits, inquiété son âme. Mécontent, il avait détruit la toile inachevée.

Enfin, il se hasarda à questionner :

— « Il me semble... ou plutôt il paraît... que cette fleur peut être un dangereux poison... qui rend fou, paralyse, et tue lentement ? On dit qu'il était connu des Anciens... »

— « Je crains qu'*on* ne confonde avec une autre chose. » Elle hésita un instant, souriante. « Même si c'est un poison, les choses dangereuses ne sont-elles pas les plus attirantes, les plus belles ? D'une rose, les mauvaises âmes peuvent faire un maléfice. Mais croyez-vous que j'offre les roses comme des maléfices ? »

« *Je suis possédé, ensorcelé par l'amour comme dans les romans, comme dans les poèmes,* » écrivait Larry. Dans le même temps il racontait à Belle (ainsi nommait-il la jeune fille, changeant le sens du conte) : « J'étais endormi dans les bois, prisonnier de ce livide château, et vous êtes venue m'éveiller ; cent ans déjà... »

Ou bien, alors qu'ils se promenaient, soudain le jeune homme se jetait à genoux et, variant l'allusion : « Je suis votre bête, » disait-il, « je me demande comment vous supportez ma présence... »

Le ciel était devenu d'un gris si pâle, si uniforme, que les arbres le rayaient de leurs rameaux noircis comme une page vierge. Le vent avait cessé de déchirer les taillis, l'air était plus doux. Le Vieux disait en se frottant les mains : « C'est le printemps ! » (Il gloussait, et faisait des grimaces.) Larry prétextait la clémence du temps pour sortir souvent, mais il ne dessinait plus. En général il retrouvait la jeune fille près d'une mare dont le dégel avait disloqué et souillé la glace (au long des jours le tain de ce miroir — témoin de leur premier rendez-vous — s'était altéré, taché, jusqu'à l'ultime brisure). Le sol se creusait sous leurs pas avec des chuintements

plaintifs : herbes et feuilles mortes, branches pourries, toutes choses scellées de terre humide, liées à la vie de cette boue que les racines de la forêt endormie tissaient en veines sournoisement avides. « Belle, auprès de vous l'hiver est un rêve fascinant, » disait Larry en regardant, songeur, ce qui devenait un étang, un lac, ou un puits, selon l'humeur et l'imagination. Il avait conté à Belle son départ des Etats-Unis (comment il avait obtenu une bourse pour étudier à Paris, comment il avait décidé de rester en France, vivotant chichement) et sa rencontre avec le Vieux, et les manies de celui-ci. Belle ne fut pas étonnée d'apprendre l'existence du trésor, mais elle refusa de venir au château.

— « Ce vieillard me déplaît, » expliqua-t-elle, « et d'ailleurs il me détesterait. »

— « Que savez-vous de lui ? »

— « Rien, mais cet or qu'il conserve, ce dénuement entretenu par orgueil, me choquent. Croit-il pouvoir défier la mort ?... C'est l'argent qui vous retient près de lui ? »

— « Comment pouvez-vous penser ?... » Larry s'était brusquement levé.

— « Je ne pense pas : j'interroge... Je m'interroge... Je rêve... »

— « A quoi rêvez-vous ? »

— « Je rêve de la douce Italie, je rêve à l'éclat des Iles, un désert de bonheur loin de cet hiver sinistre... »

Larry ne quittait pas du regard l'étoffe vert pâle agrémentée d'un ruban doré, à laquelle la rouille des fougères lentement émiettées depuis l'automne dessinait un écrin capricieux, entrelacs de nervures. Belle effleura sa ceinture de velours noir dont la boucle, figurant un dragon griffu aux ailes de chauve-souris, étincela. Elle semblait porter loin son regard, plus haut que la cime des châtaigniers, au-delà des nuages. Larry joignit les mains, tenant ses doigts raides et écartés. Il raconta :

— « Hier, le Vieux m'a parlé de vous. Si vous saviez comme il a été méchant, malveillant ! Il nous épiait parfois : il sait nos rencontres. Si je l'avais écouté... Mais non, c'est lui qui me faisait peur. Je suis près de vous, et votre sourire me fait oublier toute perfidie. »

Belle encourageait ses confidences. Il s'enhardit, déclara qu'il n'avait plus touché un pinceau depuis sa malheureuse tentative avec la fleur précieuse. Le monde soudain lui était apparu bien fade. Seul comptait son amour pour Belle, et il doutait même de son Art. Mais peut-être, rendant un modeste hommage à sa bien-

aimée, retrouverait-il son talent pour peindre les traits de la jeune fille ?... Celle-ci, entendant de tels discours, entra dans une violente colère. Personne n'avait le droit, ni le pouvoir, de fixer son image en un portrait exact.

— « Quel privilège invoquez-vous pour osez exprimer cet extravagant désir ? Fol orgueilleux qui méconnaît ses risques. »

La confusion de Larry était trop comique pour ne pas adoucir, enfin, cette fureur. Belle chuchota une explication, ses lèvres dans les cheveux du jeune homme.

« Je ne voulais pas vous peiner... mais il ne faut pas, il ne faut pas reproduire l'âme d'un être comme moi. Cela attire un malheur, je le sais, on l'a prédit alors que j'étais enfant. Ce sont des choses vraies, non des sortilèges... Désirez-vous me plaire vraiment ? Apportez des étoffes rares, des peaux traitées en étoles ou manteaux... Puisez dans les trésors de ce vieillard répugnant, et recherchez au cœur de ses richesses le brillant des pierres les plus pures, emplissez vos mains d'or, d'argent, et enlevez-moi loin d'ici. »

Très pâle, Larry s'écarta avec lenteur.

— « Dès notre première rencontre, vous avez parlé par énigmes, et je vous considérais dans un halo mystérieux. Voici enfin un langage clair, trop peut-être ?... »

Belle retint le jeune homme qui s'éloignait. Elle exposa qu'il ne s'agissait pas de coquetterie et encore moins de vénalité, mais d'un sentiment plus subtil et obscur. L'étrangeté de la toilette, le charme d'un parfum, le feu des bijoux, la douceur barbare des peaux de bêtes, manifestent non seulement le désir de plaire, mais l'affirmation d'une participation à la vie, à la nature sauvage, plus encore. La Femme capte le suc d'une végétation suscitée par elle, et dont elle hume les effluves, retient la sève. Maléfices ou bonheur des gemmes, nocivité d'un poison plus vif que le vin des Borgia... « Chez l'homme, de tels sentiments évoquent la conquête : cimiers somptueux, uniformes, flamboiement des armes, éperons orgueilleux... Mais vous n'avez pas l'âme d'un conquérant, Monsieur. »

— « Ceci est trop compliqué pour moi, » gémit l'artiste. « Je vous aime, Belle... »

— « Partez, » conclut-elle sans l'écouter. « Allez vous enchaîner à une ignoble ruine. Cela vaut mieux, car nous nous sommes trompés. »

Ayant dit, elle courut, agile, vers le village.

⁂

Ami,

Elle est partie, splendide et coléreuse. Lâche, désespéré, j'allais tous les jours près de notre étang. Je m'asseyais sur le tronc d'arbre familier — notre banc — et je songeais.

Trois jours passés ainsi. Mon sang était glacé et le froid engourdissait mon âme. Le Vieux, de plus en plus exaspérant par ses manies et ses exigences, par ses railleries, m'était si odieux que je tardais à rentrer. D'incessantes querelles m'attendaient : pour les fruits aigres et véreux, l'eau à la saveur de pourriture, le bois fumant avec une odeur âcre sans consentir à flamber... ; et j'étais si méchant, sournois !... Un matin, je m'enfuis. Comme je passais au bord de l'étang, la faim, le froid, et le chagrin eurent raison de ma faiblesse. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi (c'est incroyable, tu vas penser que je délire !), Belle me caressait les cheveux. Son visage enchâssé d'une mantille noire reflétait une douleur infinie. Sa robe et sa cape, également noires, se plissaient en rides serrées, luisantes, tandis qu'elle se tenait à genoux et me parlait d'une voix douce.

— « Jamais plus, jamais plus te revoir, voilà ce que j'avais promis. Mon père est mort. Jamais plus il ne dénombrera les étincelles cristallines de ces fleurs qu'il aimait, en me flattant de sa cravache au manche tressé... Je ne voulais plus te revoir. Mais, hélas, j'ai désiré côtoyer une fois encore notre étang, et je t'ai découvert inerte dans la vase et les branches aux moisissures pustuleuses. J'ai pensé : il va attraper la mort ! »

— « Mais tes vêtements, tes mains, tes joues, sont mouillés ; tu trembles ; tu risques la mort... »

— « Hélas, la mort m'est refusée. Je tremble parce que je pleure. Ce matin, j'ai lancé de la terre sur le cercueil de mon père. Jamais plus je ne passerai le seuil de sa chambre...

» Je me suis traînée dans la boue pour t'arracher aux algues... Que vais-je devenir ? Je souhaitais mourir : j'ai emporté du poison, sans avoir le courage d'en user. »

Elle me montra une petite fiole, contenant un liquide translucide. Je lui demandai si la drogue était vraiment efficace.

— « Fatale, » me dit-elle, « mais à condition de désirer la mort avec violence. »

Je m'emparai du flacon. Tu devines ? J'ai trouvé le bonheur alors que je le croyais perdu à jamais. Quand tout sera accompli,

J'oserai même lever le tabou : je ferai le portrait de Belle. Ce sera mon chef-d'œuvre.

Mesure ma confiance : à toi, seule âme, je délivre le secret de ma damnation.

Détruis cette lettre. LARRY

⁂

Le Vieux ne posa pas de question. Il accepta le retour du fils prodigue comme il avait subi son départ, avec le sourire narquois qui signifiait alors : « Tu reviendras, » et maintenant : « Ne l'avais-je pas prédit ? » Après avoir pris sa résolution et informé Robert, Larry avait regagné le château au terme d'une errance indécise à travers bois et champs. Avec des airs de chien battu, il choisit un matelas, des couvertures, et se réfugia dans une chambre au premier étage, sans dîner. La nuit lui parut sinistre : craquements funèbres de la vieille demeure, courants d'air glacé jaillis de toutes les failles, et, dans l'esprit, une anxiété insidieuse. Dès l'aube, il descendit dans la salle commune dont la tiédeur et le calme l'irritèrent. Soucieux de consommer la rupture en déjeunant seul, il projeta, par provocation, de piller les provisions amassées avec un soin de fourmi. Ainsi disparurent au détour de l'escalier, vers l'étage supérieur, toutes les denrées en réserve : pommes, oranges, figues sèches, dattes, bananes, biscuits et bonbons, confitures, olives et cacahuètes, sucre et chocolat... Le Vieux, attentif, suivait ces manœuvres sans bouger. Larry devina que ses calculs, ses allées et venues, l'excès du bruit, engendraient inquiétude et exaspération dans l'âme de sa victime. Retiré au milieu de son épicerie, il grignota, se plaisant à corrompre tout ce qu'il touchait, rejetant le fruit à peine mordu, la confiture dès la première bouchée. Ainsi épargnait-il à son palais de découvrir l'amertume de sa salive et détournait-il son angoisse.

Soudain, il entendit un appel du Vieux. « Je ne bougerai pas ! » songea-t-il. Encore la voix gémissante, plaintive. Il était sûr de gagner. Son prénom décomposé, maintenant : LAR-RY, LAR-RY... Sans répondre, il s'engagea dans l'escalier jusqu'à ce qu'il aperçût le corps tassé sous les couvertures d'où émergeait un cou décharné, un visage tendu vers la fenêtre, et brusquement cette tête flasque et ridée se tourna de son côté, et il affronta un éclair de souffrance dans ce regard, sans broncher, mais pâle, pétrifié. Enfin il dit, avec une douceur infinie : « Qu'y a-t-il ? » Et il descendit lentement, comme si chaque marche eût recelé un piège, répétant : « Que

désirez-vous ? » avec cette même voix douce. Quand il fut près du Vieux, celui-ci murmura : « Tu es très en colère, je le sais. Néanmoins je vais te demander un service : allume le feu et chauffe du café comme d'habitude, je te prie, car il m'est impossible de remuer. » Et le jeune homme répondit d'un ton doux, toujours : « Vous allez mourir. » Puis il écarta les cendres, découvrit les braises, et, de brindilles en bûches, les hautes flammes léchèrent de nouveau la suie des pierres crevassées. Devant la cheminée, il plaça une couverture de laine grise et, dès que l'eau se mit à bouillir, il en puisa une tasse, ajouta la poudre de café, et le poison. Il offrit la boisson odorante et répéta : « Vous allez mourir. » Le Vieux eut un rire fragile : « Tu le souhaites peut-être, mais tu as tort. Je vivrai longtemps, je m'accroche, mes manières sont frustes mais saines et naturelles, dépourvues de la mollesse où s'endort notre époque... Seulement, dame ! certains matins je trouve mes jambes comme paralysées. Puis le sang se remet à circuler dans la vieille carcasse, et je suis prêt pour un autre matin. » Larry hocha la tête : « Vous allez mourir. » Il saisit la couverture et enveloppa les jambes du Vieux avec sollicitude. « C'est monotone, » grogna le malade.

Le peintre choisit une toile, la plaça sur le chevalet, apprécia l'incidence de la lumière, rassembla pinceaux et couleurs sur sa palette, et ensuite se dirigea vers la fenêtre aux battants hérissés d'épines. Il se sentait las, toute résistance nerveuse évanouie, inondé d'une faiblesse épandue jusqu'aux fibres les plus ténues, le dégoût au bord des lèvres. D'un vieux noyer aux branches entortillées de lierre, s'enfuirent lourdement quelques corbeaux, dans la brume jaunâtre.

— « Songez-y, » chuchotait Larry, « vous ne verrez pas le crépuscule de ce jour, ni le ciel plombé, ni les ombres...

» Je tiens à ce que vous l'appreniez : dès votre mort, je prendrai les bijoux du coffret, et vous abandonnerez enfin toutes vos pierres... Réclamez de l'aide, allez-y, si vous avez peur ! »

— « Que vas-tu faire ? »

— « C'est fait. »

— « Mon Dieu... » Un silence. « Larry, tu ne peux pas... Je ne veux pas... Mais tu cherches à me faire peur, à me punir, n'est-ce pas ? Après tout ce que j'ai fait pour toi, notre amitié, n'est-ce pas ? Cette fille... Voyons, c'est une sale blague... D'ailleurs, je ne ressens rien du tout, rien, et je vais me lever, pour te prouver que je ne suis pas dupe ! »

Une vague de découragement et de haine envahit Larry. La colère monta en lui avec une précision et une force implacables. Spontanément, il se mit à murmurer des malédictions ignobles, des injures ordurières. Il psalmodiait les insultes et les grossièretés sur un ton incantatoire. Un craquement, le Vieux se levait... Un choc sourd. Larry saisit à pleines mains les épines pour ne point se retourner, et redoubla d'imprécations. Obscurément, il comprit que là résidait le secret de sa victoire. Il *devait* ignorer les mouvements désordonnés des vieilles mains aux veines gonflées, l'appel des doigts cerclés d'or et d'émeraudes, tendus vers lui, à quelques pas, et qui réclamaient le secours de sa vie, de son corps, de ses mains lisses et blanches. Il entendit un murmure, mais si doux, exhalé avec une telle délicatesse qu'on eût pensé ouïr un écho fluide comme un parfum et non pas un soupir d'agonie. Il regarda enfin : le Vieux était mort, les yeux exorbités. Il s'approcha du cadavre : « Je ne lui ai jamais demandé pourquoi il portait ce déguisement sur le Pont-Marie... » Ce regret lui pinça le cœur. Il s'avança vers le chevalet et, dans un souffle, murmura : « Belle, tu peux venir... Belle, c'est fini, fini, fini... »

2

La *Cité des Jalles* est juchée sur une colline dominant la ville, au bord du fleuve qui baigne son mur d'enceinte. Seuls quelques érudits pourraient préciser l'origine de ce nom, car les habitants, atones et résignés, le prononcent avec indifférence, ignorant sa signification. Il est entré en eux, avec la saleté des ruisseaux, la puanteur des détritus et les ténèbres des ruelles. Une crasse privée de pittoresque, aux relents de misère et de désespoir éloignant le touriste, envahit tous les interstices, ruisselle au long des murs rongés de salpêtre, écaille les volets, disjoint les palissades, mine les charpentes, éteint le chant des moineaux. Certaines maisons ont été construites au Moyen-Age. Leurs enseignes ouvragées évoquent encore un artisanat disparu. Leurs pignons se rejoignent presque et dérobent un peu de ciel. Dans ces défilés, ces cavernes, une vie insolite, larvaire, subsiste, dépourvue de la confiance, de la gaieté, de l'animation chaleureuse qui justifiaient la promiscuité.

Au détour d'une venelle surgissent une gargouille à la gueule menaçante de dragon torturé et le geste apaisant d'un saint protégé par une niche, mais qui s'inquiète, espère, se réjouit ?... Rares sont

les voitures hasardées en ces lieux. Les conducteurs redoutent l'étroitesse des voies et l'inégalité des pavés. A l'infini, ces ruelles se rejoignent, s'enchevêtrent, chevauchent et recoupent grâce à une multitude de passages privés et d'escaliers qui épousent les caprices de la topographie et constituent un labyrinthe infernal, tramant et irriguant ce monde clos comme un œuf. Sur la terre battue des cours, s'amoncellent en désordre des guenilles et cartons en lambeaux, des papiers gras et débris de métaux, le butin des chiffonniers.

Au cœur de la Cité, la *Tour du Roy* (ainsi nommée parce que, au temps de sa splendeur, un roi de France y séjourna, conte la légende) est bien la plus vétuste et la plus malpropre des demeures. Au-dessus de sa porte massive les armes d'une vieille famille, sculptées dans la pierre noircie et gangrenée, offrent l'unique vestige d'une gloire que la jalousie de quelque Prince ruina.

En ce beau matin d'avril, des chiens au poil gluant, couverts de plaies et de croûtes, fouillent parmi les ordures. Un réseau de fils chargés de linge court de fenêtre en fenêtre. Dans les escaliers des commères jasent et désignent une porte du troisième étage. Des femmes pâles, en cheveux, vêtues de peignoirs râpés, se concertent dans la fraîche pénombre d'un corridor empestant le vin.

— « C'est pour la Taupe que les flics sont là ! » chuchote l'une, qui s'essuie inlassablement les mains sur ses hanches.

— « Il se cachait, il avait peur, c'était louche, » dit une autre avec un accent de triomphe.

— « Un vrai fumier, une sale gueule, jamais bonjour, jamais bonsoir, » persifle une troisième avec aigreur.

S'approche une jeune femme enceinte, aux mains rougeaudes, aux cheveux filasse. Elle intervient :

— « Et aussi un sadique ! Souvenez-vous du petit garçon... »

Elles hochent la tête.

Toutes se souviennent du petit garçon.

La femme aux cheveux filasse reprend :

— « Et d'abord, c'est pas un type propre ! Germaine a dit que depuis deux mois elle a pas pu faire le ménage chez lui, ni même entrer le bout du nez. Il est toujours bouclé dans sa chambre, les volets fermés en plein jour ! La nuit, il sort en douce, pour faucher des provisions sans doute, et au matin, hop ! encore en cage !... »

— « Et les fleurs ! » lance soudain celle qui avait parlé la première. « Faut pas oublier les fleurs ! Tous les jours le commis du fleuriste lui apporte un choix extraordinaire. J'ai vu ça même en

février, quand ça neigeait et glaçait à en attraper la crève ! Et les fleurs coûtaient cher ! »

Une petite vieille, blottie contre la rampe d'escalier, marmonne sans qu'on l'écoute : « La police, ça fait toujours mauvais effet... »

— « Pourquoi ne vouliez-vous pas répondre ? Nous désirons seulement quelques renseignements, vous n'avez rien à craindre. Quand nous avons appris que vous étiez retenu dans votre chambre, sans doute malade, nous nous sommes abstenus de vous convoquer, et nous voici, dans l'espoir de vous déranger le moins possible... »

Le ton est affable et amical, la voix claire pour réciter l'introduction. L'homme feint d'ignorer la pénombre, la tenture noire masquant les persiennes, les chandeliers entourant un tableau au cadre baroque et tourmenté, le désordre, les fleurs fanées en décomposition, l'odeur d'encens, les brûle-parfums disséminés dans la pièce. Il s'efforce au naturel en présence d'un individu habillé simplement d'une chemise et d'un pantalon sales et froissés, sans chaussures, hirsute, les yeux hagards, les pommettes saillantes et les dents découvertes par les lèvres retroussées en un rictus morbide, comme si une lèpre insidieuse avait rongé la chair et déchiré fibres, nerfs, muscles, dans ce visage d'une immobilité minérale, pour enfermer la vie dans le tremblement irrépressible des mains. La voix calme reprend : « Je m'appelle Carelli. N'ayez aucune crainte. Vous êtes bien Robert Laceraf ? »

Nulle réponse. Simplement ce regard fixe, rivé sur les visiteurs peut-être en un douloureux effort de souvenance et d'identification, qui scrute les fronts, bonches, nez, cheveux, granulations de la peau... ou le mur, derrière. Regard qui brûle. Carelli poursuit, avec une sollicitude obstinée :

« Vous ne devriez pas demeurer ainsi dans cette atmosphère confinée. C'est malsain ! Comment pouvez-vous supporter cela, par cette splendide matinée de printemps ? Il faudrait ouvrir la fenêtre, faire entrer le soleil... »

— « *Non.* » Le refus a un son de jeunesse surprenant, qui contredit la déchéance physique du malade. « Non, » répètent les lèvres desséchées. Et, sur un rythme lent, avec effort : « On ne doit pas... ce serait la fin... Mais qu'importe aujourd'hui ? Tout finit, tout se brise, il n'y a plus d'espoir... »

Carelli désigne à son collègue le rideau noir, les ornements mortuaires : « Morel, tu peux enlever ça ! »

Dès que la clarté du soleil envahit la chambre, Laceraf cache son visage en gémissant, rampe sur le sol, se traîne dans un coin. Tout son corps est agité de frémissement continu, larve retirée de son cocon protecteur, monstre aquatique exposé sur le sable incandescent. Morel et Carelli l'entourent, le soutiennent : « Vous n'avez même pas trente ans ! Comment pouvez-vous en être là ? Vous vous êtes drogué ? » On installe Laceraf dans un fauteuil délabré, on enrobe sa tête, ses épaules et ses mains de linges humides, on le nappe d'une couverture légère ; des lunettes noires protègent ses yeux ; une liqueur le réconforte enfin : tout est prêt pour le jeu des questions.

L'air vibre et la lumière danse, comme au cœur de l'été. L'ardeur du soleil est exceptionnelle pour la saison, et les mouches bourdonnantes dessinent de noires constellations au-dessus des poubelles. Les femmes butinent de porte en porte, colportant de l'une à l'autre le miel des racontars.

Laceraf parle, d'un ton monocorde :

— « Larry était un ami, je ne le cache pas, mais j'ignore sa résidence depuis que j'ai quitté Paris pour raison de santé. Puisque vous le souhaitez, je dois préciser que je l'ai vu pour la dernière fois sur le Pont-Marie, un beau soir de décembre, alors qu'il poursuivait un vieux bonhomme quelque peu excentrique... »

— « Le vieux bonhomme, » s'inquiète Carelli, « l'avez-vous de nouveau rencontré ? »

— « Non. »

— « Vos relations avec Larry Borswald se sont-elles terminées brutalement ? »

— « Non, nous avons correspondu pendant quelque temps. Il accompagnait le vieillard dans un voyage en Périgord... »

— « Possédez-vous les lettres de votre ami ? »

— « Je les ai détruites. »

— « Pourquoi suivait-il cet inconnu ? »

— « Par goût du mystère. Le comportement de l'homme lui semblait étrange, cela suffit. Larry étouffait en Amérique. Son amour de l'insolite, son romantisme, le mettaient à l'écart. Ici, il peut sans contrainte brouiller la réalité et la fiction, créer des songes et les incarner. Ses lettres étaient débordantes de fantaisies et de rêveries tranfigurant le banal, et il y croyait... »

— « Savait-il que le vieillard tenait un magot caché dans son château en ruines ? »

— « L'intérêt ne figure pas au nombre de ses soucis, je vous assure... »

— « Son silence est fâcheux, car son hôte a été trouvé mort... »

— « Vous m'aviez dit... »

— « Calmez-vous. Je ne prétends pas qu'il est coupable, mais j'aimerais l'entendre. »

— « Hélas, je ne sais où le joindre... C'est terrible. »

— « Détail plus terrible encore : vous étiez au château le jour de cette mort. Un témoin vous a vu, un jeune paysan qui ramassait du bois... »

— « C'est de la folie... » Laceraf est très pâle, il tremble de nouveau, lâche son verre.

— « A quoi bon nier ? A la gare, vous avez oublié un sac de toile, car vous étiez encombré d'un grand paquet. Cela a permis de vous identifier. Maintenant, expliquez-vous. »

Laceraf hoche la tête, hésite. Il paraît sur le point de céder à une crise, se ressaisit, et murmure avec un accent désespéré : « Croirez-vous à la vérité ?... » A ce moment, une musique s'élève. Son charme arrête un instant le jeu cruel. « Vivaldi... » soupire un des hommes. La crasse et la grisaille s'estompent, la cour morne s'efface, avec une douceur de pastel.

« Larry m'avait envoyé une lettre chargée d'imaginations inquiétantes. Sa sensibilité incroyable me fit craindre le pire. Lorsque j'arrivai, le ciel était assombri de nuages, le soleil disparaissait, et on discernait mal les détours du sentier. J'avais failli m'égarer, et déjà je m'apprêtais à héler un garçon qui ébranchait des arbres, lorsque le château m'apparut à travers la futaie.

» Dès l'entrée du pont-levis j'appelai, mais nulle réponse ne me parvint. Je poussai la porte, et à la lueur de ma lampe de poche j'aperçus le vieil homme qui semblait dormir. Je constatai bientôt qu'il était mort, défiguré par un rictus de douleur. Je criai de nouveau le nom de Larry, en vain. Seuls des oiseaux nocturnes répondaient à mes appels, et les fourrés retentissaient de bruissements suspects. L'obscurité arrêta mes recherches. Je passai une nuit abominable. A l'aube, je distinguai le tableau, cette femme étrange qui me regardait. Son expression et sa beauté me fascinaient mieux que celles d'une personne vivante, comme si la toile eût retenu un pouvoir supérieur, l'âme secrète et la volonté du modèle. Mal à l'aise, je surprenais à tout instant ses yeux épiant le moindre de mes pas. Pour échapper à cette emprise, je cherchai

d'étage en étage, puis aux alentours du château, des traces de Larry. Tout avait disparu, hormis le cadavre dans le fauteuil et ce visage énigmatique. Larry m'avait relaté dans une lettre sa rencontre avec une très belle jeune fille. Je supposai alors que j'éprouvais l'ascendant de cette créature mystérieuse par l'entremise d'une image peinte, sans comprendre pourquoi mon ami avait abandonné une œuvre qui avait captivé son cœur. Tandis que les heures s'écoulaient, je ne pouvais me détacher de cette vision. Je décidai donc d'emporter le tableau, et de filer sans bruit.

» A Paris, le malaise s'accrut et gagna mon intimité. La routine, mon travail, mes camarades, tout devenait odieux, et je les fuyais pour me retrouver sous l'empire du portrait. Celui-ci affleurait sans cesse la vie et envahissait ma pensée toujours davantage. Cet être me tenait sous un charme, imposait ma soumission, *et me rejoindrait un jour,* car une telle épreuve ne pouvait être subie par futilité. J'acceptai de me consacrer à cette attente. Le premier sacrifice fut une joie : j'abandonnai Paris qui devenait une ville exécrable, et les sarcasmes de mes compagnons, pour me réfugier dans cette cité perdue. Très vite, Elle exigea d'autres gages Ma constante déférence, mon assiduité, se révélèrent essentielles, et dès lors j'évitai toute promiscuité avec le voisinage afin de préserver une pureté nécessaire. Par intuition j'obéissais à des servitudes judicieuses. Ainsi, je me blâmai de ma gloutonnerie et résolus de vivre plus frugalement, avec quelques fruits et des conserves. Cette subsistance égoïste offensait encore ma fière déesse. Je conçus qu'elle réclamait des offrandes, et le sens des coutumes antiques fut par moi pénétré dans toute sa plénitude. Les Anciens apportaient des vivres aux dieux du foyer, aux ancêtres morts, et aux divinités supérieures ; je trouvais normal ce rite.

» Je m'accoutumai peu à peu à placer devant Elle une portion de mes repas, dans une corbeille : du pain, des fruits, un plat de céréales nobles. Dans une coupe de cristal, le vin d'un terroir renommé. La nécessité d'une profusion florale s'imposa d'évidence, et je décrétai de répandre les senteurs des variétés les plus magnifiques et les plus rares, en hommage. Je savais que des comptes me seraient demandés en un certain temps, et je voulais prévenir toute faute. C'est ainsi que j'estimai insolente et triviale la lumière du jour. J'achetai donc, pour me priver des astres, ces épaisses tentures noires brodées d'argent, et les tapis, les nattes, un cadre tout en torsades et volutes d'or afin de sertir le portrait, les candélabres et les flambeaux rouges, et la torchère au pied de marbre

pâle. Enfin des soies drapées d'un mol mouvement, propices au calme et à la clémence, ou la gloire du somptueux brocart entourant le tableau.

» Je devinais des menaces, je soupçonnais les démons qui guettaient ma défaillance. Je ne sortais jamais dans la journée. Seule la nuit, une heure avant l'aurore, connaissait l'angoisse qui me suffoquait durant la recherche des vivres. Ma récompense, je l'obtenais souvent au cours du premier sommeil, celui que l'on affirme dépourvu de rêves. Elle venait. J'étais étendu, les yeux clos, dans le doux sfumato où la raison se perd, et Elle venait. Elle se tenait au pied de mon lit, immobile (Elle ou son double, le modèle), et me contemplait avec une expression de tendre ironie. Parfois Elle s'approchait, et je sentais la caresse de sa main sur mon front. (Tout mon corps était engourdi, dans une léthargie délicieuse). Il me semblait qu'Elle disait des choses, confidences ou vœux, ordres ou conseils, clés secrètes du bonheur peut-être, mais je n'entendais point. Et la vision se dissolvait avec le retour de la conscience.

» Mes craintes n'étaient pas apaisées pour autant, car la tension que m'infligeait cette présence ruinait mes nerfs et ma santé. Je pratiquais sur mon corps, une ou deux fois par jour, des incisions légères avec un couteau, et mon sang coulait dans un brûle-parfum. Quelquefois, dans une ivresse insensée, je pressais entre mes lèvres la blessure, j'y plongeais mes dents et aspirais la divine liqueur des chairs meurtries, me procurant ainsi une extase indicible et décuplant mon adoration pour Elle.

» Dans le souci d'éviter tout ombrage et de plaire, j'appris des compliments, des formules magiques, des prières, que je récitais à toute heure, chaque erreur pouvant attirer un châtiment et chaque oubli susciter quelque malheur, j'en étais persuadé. Peu importaient les formes. J'ai psalmodié des prières dans toutes les langues et de toutes les religions, même si j'ignorais le sens, même si je désapprouvais la doctrine. Ma déesse exigeait dévotion et humilité sans se soucier, je l'avais pensé aussitôt, des moyens théologiques. J'ai ressuscité des cultes fanés, en son honneur. J'ai même dit les invocations gravées dans les tombeaux des pharaons égyptiens ! Je sentais confusément que j'écartais, grâce à l'observance de telles règles, un péril grave dont j'ignore la nature. Aujourd'hui, vous avez rompu le charme. *Il va se passer quelque chose,* et je dois accueillir cela avec sérénité, mais ma terreur.... ma terreur... vous ne l'imaginez pas ! »

L'encens et la myrrhe brûlent encore. La lumière ruisselle sur les plis de la soie et cascade à travers le désordre des étoffes froissées. Les parfums tenaces demeurent en suspens dans la poussière irisée de soleil.

Carelli examine le portrait. La position des mains et le sourire indéfinissable évoquent « La Joconde »; la vêture harmonise les teintes rouge et noire; le visage se détache sur un paysage hivernal stylisé en un symbolisme discret; un magnétisme surprenant émane du regard.

Morel s'ébroue avec impatience :

— « Si nous croyons à votre joli morceau de littérature, vous avez emporté le tableau « fatal » sans vous inquiéter du sort de Larry Borswald ? »

— « Je vous ai dit que j'avais cherché partout... Si j'ai fui comme un voleur, ce n'était pas sans raison. D'abord, je dérobais une œuvre qui ne m'était pas destinée, et surtout je laissais derrière moi un défunt qui eût rendu mon équipée suspecte. M'accuserez-vous ? »

Carelli a un geste d'apaisement : « Non, car le vieillard est décédé de mort naturelle, déclare le médecin légiste. C'est une autre nouvelle qui complique votre situation, et je me vois contraint de la dévoiler sans feinte. *Borswald est mort.* »

— « Mon Dieu ! » Laceraf émet une plainte sourde et confuse, s'assied sur le lit, se blottit contre le mur en frottant sa joue contre les rugosités des planches, et murmure : « Vous mentiez donc, vous m'avez trompé, et maintenant encore vous me trahissez ! » Il contemple les enquêteurs d'un air hébété, et répète que Larry n'est pas mort, que tout ceci constitue une torture destinée à le rendre fou.

Carelli raconte d'une voix neutre que les allées et venues autour du château avaient intrigué les paysans. La curiosité du jeune homme qui avait remarqué le passage de Robert Laceraf l'avait conduit le lendemain vers le domaine interdit, et de cette façon on découvrit le cadavre du propriétaire. L'émotion à peine calmée, on reprit l'usage de servitudes anciennes que le courroux du Vieux interdisait à tous. Les bois autour du château retentirent à nouveau de joyeuses clameurs. Dans le courant du mois de janvier, de jeunes garçons qui jouaient à la guerre près d'une fondrière toujours remplie d'eau en cette saison ramassèrent un fusil rouillé, au creux d'un buisson de houx. Ils montrèrent leur curieuse trouvaille, et quelques personnes distinguaient, dès le matin suivant,

une masse douteuse à travers l'opacité des résidus végétaux couvrant la surface de l'eau verte. En moins d'une heure, après avoir sondé la vase avec des branches, les hommes, s'aidant de gaffes et perches de fortune, retiraient le corps de l'Américain.

Tandis que le narrateur expose avec précision ces détails, Laceraf se tord les mains en poussant de petits cris et mordille un drap. Une bave blanchâtre dessine la commissure de ses lèvres et coule sur le menton. Le récit continue par la description du noyé.

On avait réduit Larry Borswald à l'impuissance grâce à un coup sur la tête porté par un « instrument contondant ». Son évanouissement avait favorisé le ligotage des mains et des pieds. Ranimé, il avait probablement été torturé, et son bourreau lui avait fait subir des mutilations atroces jusque dans les parties sexuelles. En outre, Larry avait les mains percées d'épines étonnamment longues, les lèvres et la langue jointes par le même procédé, et enfin les yeux crevés de semblables épines, ces interminables aiguillons étant demeurés au dedans des orbites, enfoncés avec violence.

— « Taisez-vous, taisez-vous... » Laceraf hurle, griffe la cloison, fait sauter des échardes de bois. Ses mains saignent. « Taisez-vous ! Je ne peux en supporter davantage ! »

MOREL (très doux) — « Pourquoi l'avez-vous tué ? »

LACERAF — « Ce n'est pas moi ! »

MOREL — « Qui, alors ? »

LACERAF — « Comment savoir ? N'importe qui !... Cette femme, peut-être ! Oh ! une telle cruauté ! Ce ne peut être qu'une femme... » (Il se met à sangloter.)

CARELLI — « Lorsque vous avez parlé de ce personnage, j'ai estimé qu'il ne pouvait guère exister que dans l'imagination de névrosés tels que Borswald et vous. En admettant qu'elle existe, où se trouve-t-elle ? »

LACERAF — « Comment voulez-vous que je l'apprenne ?... Ici ! Elle est ici ! »

MOREL — « Ne vous énervez pas. »

LACERAF — « Mais c'est la vérité ! Voyez comme Elle nous nargue et s'amuse de toutes ces horreurs... C'est vrai, aussi vrai que les chevaux. Chaque soir, des chevaux flamboient sur la crête des arbres, et cabriolent ! Vous doutez ? »

CARELLI — « Une telle fille n'appartient pas à la région. Personne au village n'a fait allusion à son existence. Si ce n'est pas un rêve, elle venait de l'extérieur, et le hasard ne l'avait pas conduite dans ce coin perdu. Quelqu'un l'avait envoyée : vous, Robert Lace-

raf ! Je chercherai, dans le milieu trouble que vous fréquentiez à Paris, qui était susceptible de jouer ce rôle, une femme dont vous aviez *caché* l'existence à Larry. Peut-être l'avez-vous fait passer pour une vision fantastique aux yeux de votre romantique et crédule ami. Les lettres de celui-ci vous avaient probablement révélé l'aubaine. Il s'agissait pour vous, grâce à la présence de Borswald, de capter la fortune d'un vieillard trop confiant. Que se passa-t-il au château ? Pourquoi avoir affirmé que vous étiez venu dans la crainte du pire ? »

LACERAF — « Tout cela est absurde en ce qui me concerne. Je peux bien avouer que Larry méditait un tel acte, et je ne me suis déplacé que pour éviter le crime. »

CARELLI. — « Par chance, le Vieux avait eu la riche idée de faire une belle fin. Simplement, son cœur avait flanché... Autour du magot, le drame s'est noué. Plusieurs hypothèses se présentent.

» Si la jeune femme dont vous parlez n'est pas un alibi de songe (si ce portrait correspond à la réalité), elle est néanmoins votre complice, mais elle a pu combiner un mauvais tour à votre égard, et même assassiner Borswald au dernier moment, et s'enfuir avec le trésor. Ceci, qui se rapprocherait de votre thèse, me semble trop fumeux tant que nous n'avons aucune preuve en ce sens.

» En dernière analyse, mon opinion, je ne vous le dissimule pas, est en faveur de votre culpabilité. Vous avez passé une nuit entière au château, vous l'avouez, et des témoins le confirment, et vous prétendez être la victime d'une personne que nul n'a pu rencontrer ! Quel argent a payé tous vos frais depuis votre claustration dans cette chambre, si ce n'est le produit du meurtre ? Le seul conflit s'est noué entre Larry Borswald et vous. »

LACERAF — « Laissez-moi... vous mentez ! Mon Dieu, faites que je meure !... Aujourd'hui je subis un tourment plus horrible que l'enfer ! »

CARELLI — « Je ne sais quels étaient exactement vos rapports avec Borswald, mais il est indubitable que vous déteniez une grande influence sur ce rêveur, ce faible. J'ignore quelle haine et quelle jalousie s'insinuèrent en vous tandis qu'il séjournait avec le Vieux, mais il est certain qu'il ne prévoyait pas votre arrivée au château. Il y eut dispute et vous l'avez tué car il désirait partir. Vous l'avez tué avec sauvagerie, et vous avez même transpercé son corps d'épines monstrueuses. Ai-je tort ? »

(Laceraf dodeline de la tête sans répondre.)

« Mais cet assassinat vous fait horreur, à peine accompli. La folie vous traque, vous en redoutez les atteintes sans réussir à vous dérober. Vous emportez par défi et superstition le tableau qui est le dernier témoignage du génie de votre ami. Vous vous éloignez de Paris pour éviter la curiosité bien naturelle de vos relations et pour rompre avec les souvenirs. Mais, à peine installé ici, vous vivez dans un remords d'autant plus tenace et sournois que vous avez feint d'oublier le drame. Le portrait se mue alors en fausse mémoire. Cette femme incarne un regret exacerbé et comme votre cerveau malade refuse sa responsabilité et la vérité, un transfert s'opère, favorisant la divinisation de l'Etre figuré sur la toile. Vous simulez de mythiques obligations, vous *réparez* vos fautes par des offrandes, des prières, un cérémonial et des contraintes asservissant votre mode de vie. Vous appréhendez une *vengeance*, la foule vous fait horreur et vous êtes soumis à une *terreur* constante. Aujourd'hui, nous avons remis en lumière la cause véritable, ce qui a provoqué votre effondrement. Ai-je tort ? »

LACERAF — « Vous mentez ! Donnez-moi à boire, par pitié !... Vous, sales flics, vous découvrez toujours une solution logique à n'importe quel événement ! C'est merveilleux et facile, car il y a toujours une clef. Vous souhaitez vraiment que je sois un assassin ? Comment vous contredire ? — Je me demande pourquoi le soleil a des reflets mauves ? — Oui... La vérité, elle, pensez-vous la posséder ?... »

Laceraf joue avec les rayons de soleil glissant entre ses doigts. Les enquêteurs écoutent, guettent dans le délire un aveu, un détail qui confirmera l'hypothèse. Laceraf s'interrompt soudain, promène un instant ses doigts au bord des narines, sur les lèvres, et chuchote avec un accent de panique irrésistible : « Avez-vous senti l'odeur ? Quelle est cette puanteur infecte ? Je ne dissimule pas de cadavre, ici, ni des rats, et les fleurs sont changées tous les jours. Avez-vous senti l'odeur ignoble ? »

Morel jette un regard distrait autour de lui, sans conviction, et s'exclame tout à coup : « Le portrait ! Le portrait fond et se décompose ! »

De fait, le visage de la jeune fille a disparu. Les couleurs, gluantes et sales, coulent et se mélangent peu à peu.

— « C'est un phénomène classique, » tente d'expliquer Morel. « Des couleurs de mauvaise qualité... l'humidité... et le contact soudain avec l'air frais et le soleil... »

Les autres n'entendent pas. Ils observent avec une méchante

avidité la coagulation mouvante des longs cheveux dorés, les pustules et la lèpre qui inondent la peau délicate en une desquamation huileuse, efferverscente, les yeux ensorcelés qui s'écrasent et se noient dans une fange immonde, les orbites vides, le nez réduit à deux traces noires, les stries blanches apparues sous les lèvres déchiquetées par cette efflorescence venimeuse, les longues mains souillées d'une écume jaunissante.

Laceraf s'accroche à Carelli avec désespoir, tombe à genoux, ouvre la bouche.

Tous ont entendu. Les femmes dans le corridor, la petite vieille près de l'escalier, le chiffonnier qui déchirait des cartons, la ménagère qui mouchait sa fillette, le jeune couple qui faisait l'amour, réfugié dans les combles ; tous ont entendu, tous ont levé la tête avec angoisse, car le cri était différent de tout ce qu'ils avaient enduré au cours de leur vie, différent de tous les malheurs et de tous les drames traversés et surmontés jour après jour... Ce hurlement concernait l'être entier qui se débattait en un déchirement sans fin de chaque fibre, de chaque parcelle de vie, par stridences et jaillissements, éclats fauves et braises sanglantes, contre sa Mort inexorable.

Et voici qu'on mande un docteur, une ambulance, des secours. Le cri n'a pas été renouvelé... Un long silence d'épouvante étreint la foule, tandis qu'un enfant imperturbable accoste un badaud, demande son chemin. Il porte des fleurs chez M. Robert Laceraf. On lui fait entendre que cela ne vaut pas la peine. Il répond qu'une très belle dame l'a chargé de cette commission. On examine le bouquet, sans parvenir à déterminer la qualité des espèces. On se lasse, on retourne aux nouvelles, car un homme est mort et des fleurs sont peu de chose. L'enfant se dandine, caressant le bouquet assez joli pour son goût. Cela ressemble à des cristaux en grappes, des cristaux de neige, rouges et bordés de noir.

ALEXANDRO JODOROWSKY

Les frères siamois

L'écrivain mexicain Alexandro Jodorowsky, rédacteur en chef de la revue de science-fiction *Crononauta*, metteur en scène de cinéma, théâtre et télévision, gagman du mime Marceau, érudit en *comic-books* et chef de file du groupe Panique outre-Atlantique, est jeune, contrairement à ce que pourrait laisser croire cette énumération. Il vient assez souvent à Paris et parle le français tout à fait couramment. Son livre *Cuentos panicos*, d'où est extraite la présente nouvelle, est d'ailleurs illustré par son ami Topor. Sa revue — inspirée au départ par *Fiction*, de son propre aveu — est davantage une manifestation de l'avant-garde des écrivains d'Amérique Latine qu'un magazine de science-fiction proprement dit. Le texte que vous allez lire, à la fois insolite et fantastique, rend un son neuf, qui fait bien augurer de la production future de l'auteur.

— JE suis un monstre. Un corps étranger pend à ma tête. Je traîne un intrus.

— *Il m'est doux d'avoir deux corps et une tête, je suis un être privilégié. Jamais, certes, je ne connaîtrai la solitude.*

— L'infirmière, les autres infirmes et le médecin-chef pensent que je suis un inutile, que je mange exagérément et que je suis de trop en ce monde. Je le sais. Aussi est-il probable qu'ils vont me tuer.

— *Ma chambre est la meilleure : elle a vue sur la mer. J'aimerais avoir l'infirmière à mes côtés pour laisser mes regards explorer l'horizon en sa compagnie.*

— L'autre jour, le bossu m'a coincé dans un couloir, a examiné mes pieds avec mépris et m'a dit : « Vrai, tu coûtes deux fois plus de souliers que n'importe lequel d'entre nous. »

— *Et voici la brise, la fraîche brise. Les poissons volants planent auprès des mouettes.*

— « Je sais que les médecins en ont assez de me nourrir pour rien. D'un moment à l'autre, ils vont m'autopsier pour pouvoir m'analyser. Mais je partirai avec mes quatres chaussures.

— *La mer vient se briser doucement sous les fenêtres. Nous sommes au premier jour de l'été. Ah ! je suis heureux.*

— Et je ne les rendrai pas ! Je préfère les brûler auparavant !

— *Le vent porte l'odeur des arbres et... Mais que se passe-t-il ? Mon autre corps se saisit des souliers... il veut les jeter dans le chemin. Non !*

— Intrus ! Crétin... Le voilà qui lutte avec moi. Je pourrais plonger mes mains dans sa poitrine et lui écraser le cœur, mais ce serait ma propre perte. Je vais attendre une meilleure occasion.

— *Ah ! il se calme, je commençais à m'inquiéter... Bah ! Ce doit être la chaleur, la félicité venue de l'été qui le font agir ainsi. Parfois il m'arrive même de me demander si mon autre corps possède volonté et conscience.*

— Il ne me les a pas laissés brûler ! Penserait-il ? Non, ce n'est pas possible, la tête est tout entière mienne.

— *Et voici l'infirmière qui me frotte les épaules, les ventres, puis, après m'avoir vêtu de deux habits blancs, me conduit à la salle d'exposition.*

— Le bossu, la femme-chien et le vieillard sans bouche crèvent de dépit parce que je suis le préféré des touristes.

— *L'infirmière joue du violoncelle pour que je danse. Quand elle me voit défaillir d'épuisement, elle me réconforte d'un doux regard.*

— Femme stupide, qu'elle joue mal ! Elle me dit toujours : « Tire la langue, s'il te plaît. Fais rouler tes yeux, s'il te plaît. Remue la jambe numéro quatre, s'il te plaît. Avec la main gauche du corps de droite, gratte-toi la fesse droite du corps de gauche, s'il te plaît. » *S'il te plaît, s'il te plaît !* Je la tuerai !

— *Les autres infirmes me font de la peine : aucun touriste ne se tient devant eux. Ils les examinent avec répugnance et préfèrent venir me regarder danser avec mes quatre chaussures.*

— Si je supporte les regards impertinents de cette fille, c'est seulement pour l'envie qu'ils causent au bossu. C'est ma vengeance.

— *Quelle chaleur ! D'un côté cela m'ennuie de transpirer, d'un autre je suis content : elle aussi ruisselle entre ses draps.*

— Je suffoque. Je ne transpire presque jamais, mais le corps inutile est insupportable : c'est une véritable fontaine. J'en ai assez de lui. Qu'est-ce que ça signifie d'avoir un autre corps accroché à ma tête, et faisant des mouvement que je ne puis contrôler ?

— *J'imagine ses mouvements au lit, nue, mouillée comme moi. Une température commune nous unit. Et, pourtant, c'est impossible : je suis un homme qui a un corps de trop. C'est cela. Ce corps fait des mouvements que je ne puis contrôler, mais le cerveau est*

bien mien. Comment ne le saurais-je pas, alors que je pense tout le temps ? A chaque instant je suis là, il n'y a pas de place pour un autre... Après tout, un corps de trop ne gêne personne. Pourquoi ne pas tenter ma chance avec l'infirmière, puisque je l'aime ?

— J'en ai assez des médecins, du bossu et, par-dessus tout, de la maudite infirmière. Jusqu'à quand supporterai-je d'être humilié par son violoncelle ? Je suis une marionnette dansante. Allons, il me faut me révolter, commettre un acte terrible qui leur montre qui je suis, avant qu'ils me sacrifient. Je vais la tuer ! Allons à sa chambre.

— *Mes tendres sentiments doivent être partagés ! Si je la désire, elle me désire. En tant qu'homme, je dois prendre une décision : tous dorment avec cette chaleur, il n'y a pas de gardes dans le couloir. Allons à sa chambre.*

— Il n'y a pas de gardes. Je l'étoufferai sous son oreiller.

— *Je me glisse silencieusement dans le couloir.*

— L'autre corps marche de concert avec moi. Jamais nous n'avons été si bien coordonnés.

— *J'ouvre la porte.*

— Mon cœur bat.

— *Mon cœur bat. J'étends mes bras vers elle pour la saisir tendrement.*

— Je vais l'étrangler.

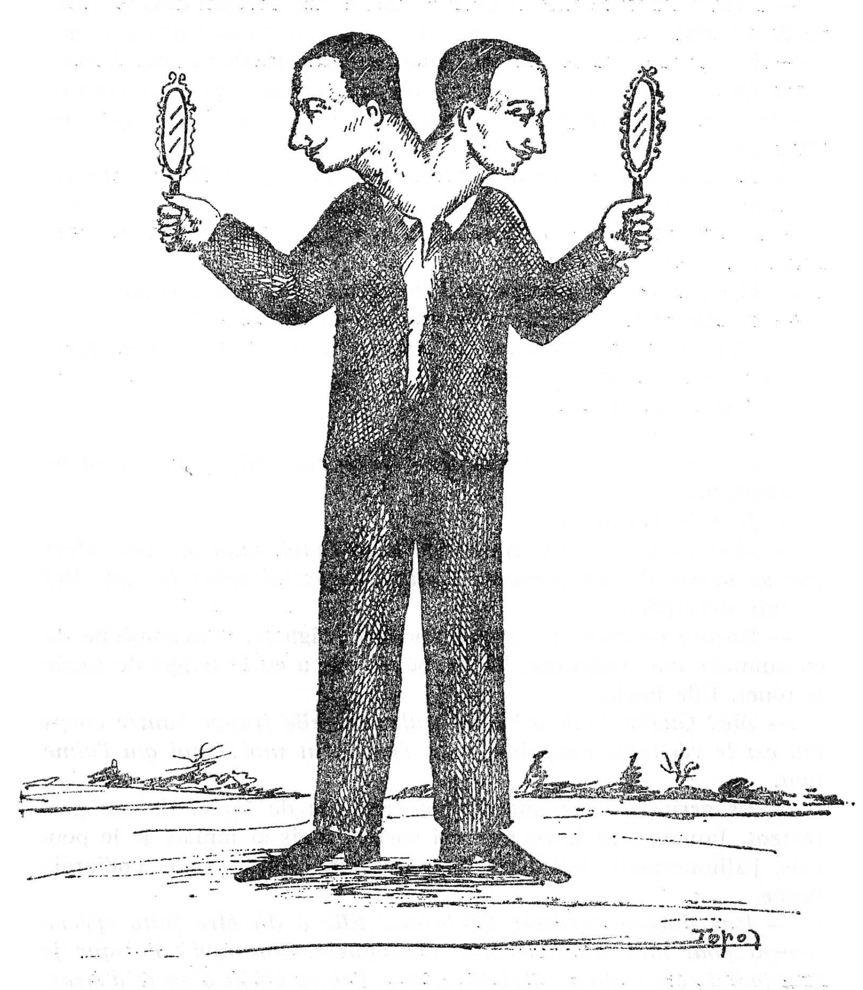
— *Mon bonheur va commencer. Réveille-toi, mon amour... Mais que se passe-t-il ? Au secours ! L'autre corps lui saisit le cou. Ah ! je suis désespéré.*

— Encore ce crétin ; il me prend les poignets, il m'empêche de consommer ma vengeance. Hélas, hélas, elle a eu le temps de saisir le fouet. Elle hurle.

— *Aïe ! Quelle douleur ! Non seulement elle frappe l'autre corps qui est le véritable coupable, mais également moi... moi qui l'aime tant.*

— Ils arrivent avec une double camisole de force. Ils me garrottent. Jamais plus je ne pourrai sortir ; mais si jamais je le pouvais, j'allumerais aussitôt un feu dans ma cellule et j'incendierais l'asile.

— *Une double camisole de force... Elle a dû être faite spécialement pour moi. Ainsi, ils me suspectaient. Pourquoi ? Puisque je n'ai jamais été violent ! Mais j'y pense, l'autre corps a tenté d'étrangler l'infirmière. Ce fut un geste guidé par une volonté propre. Où est-elle cachée ? Cela ne peut être que dans ma tête.*



Dessin de Topor paru dans l'édition mexicaine du recueil d'où est extrait ce conte.

— Il m'a empêché de la détruire. Ce fut un geste guidé par une volonté propre. Où est-elle cachée ? Cela ne peut être que dans ma tête.

— *Elle m'a frappé aussi bien que le coupable.*

— Ils ont apporté une double camisole de force, bien que l'autre l'ait défendue.

— *Elle pense que je suis un seul individu, mais j'ai bien peur d'être deux.*

— Ils pensent que je suis un seul individu, mais j'ai bien peur d'être deux.

— *Ma tête ne m'appartient pas entièrement. Une partie dépend de l'autre.*

— L'autre corps ne me domine pas, et je ne le domine pas davantage. J'en déduis que la moitié de mon cerveau lui revient. Je ne sais pas ce qu'il pense, mais il peut me surveiller, de cela je suis sûr. D'ailleurs, comment prouver le contraire ? Il peut être un espion conscient de toutes mes pensées, un parasite de mon être.

— *Comment savoir si ce que je crois être mes propres pensées ne sont pas celles de l'autre ? Comment être sûr que je ne suis pas une création de son esprit ? Ou peut-être un robot pour l'entretenir ?*

— Voyons, nos quatre jambes marchent à l'unisson ; or, seul, je ne peux en contrôler que deux. C'est donc probablement lui qui contrôle les quatre. C'est donc probablement lui qui possède les deux corps et la tête : après tout, il est bien possible que je n'existe pas.

— *Il est bien possible que je n'existe pas. Mais comment m'en rendre compte ?*

— Si je « me rends compte » de « moi-même », c'est que je ne suis pas moi-même. Qui « se rend compte » est autre. Ou bien je suis « moi-même », ou bien je suis « celui qui se rend compte ». Et je peux en être aussi un troisième ou un quatrième, et ainsi à l'infini. Le bossu et les autres monstres peuvent faire partie de mon corps.

— *L'asile entier peut être un seul individu, et nous les infirmes, et les médecins, et l'infirmière, partie d'un tout. Mais l'essentiel m'échappe. Celui qui pense pour tous n'est pas moi.*

— Ce n'est pas moi. Quelqu'un me fait penser. Dans l'asile, nous nous mouvons comme les pièces d'un jeu d'échecs. Nos pas sont marqués à l'avance, c'est horrible. Je veux être moi-même !

— *Après tout, cette connaissance me rapproche d'une certaine*

félicité. Je suis un et en même temps je n'existe pas. Je suis en communion avec l'asile, je participe à l'âme de l'infirmière...

— Elucubrations absurdes : je suis prisonnier ici. L'autre corps pend à ma tête comme un appendice stupide. Les médecins vont venir m'éliminer d'un moment à l'autre. Ah ! si j'avais des allumettes...

— *Désormais je ne ferai plus un mouvement de moi-même. Je vais rester ici, immobile, à attendre les ordres. L'asile me dira ce que je dois faire, ce que je dois penser.*

— Le voici maintenant qui se laisse tomber et m'oblige à le soutenir. C'est un comble ! Ah ! j'en ai assez ; la fenêtre est ouverte. Avant que les autres le fassent, je préfère me supprimer.

— *L'autre se dirige vers la fenêtre. Il est doux d'être soutenu. J'entends la mer qui, en bas, vient se briser contre les murailles. Elle aussi fait partie de l'asile. Et je fais partie de la mer...*

— Allons-y ! Disparaissons ! J'espère bien que les requins mangeront toutes mes chaussures...

— *Ma tête et ses deux corps tombent lentement. Nous allons vers la mer, vers l'asile, vers l'infirmière. Nous allons nous réunir en une seule chose. Je suis heureux.*

— Comme je crève maintenant, j'espère qu'un jour ils crèveront tous !

Traduit par Josette Chambelland.
Titre original : Los hermanos siameses.

Ici, on désintègre !

James Blish
Aux hommes, les étoiles

Ce roman fut d'abord publié en Angleterre en 1956 sous le titre de *They shall have stars* puis l'année suivante aux Etats-Unis, sous celui de *Year 2018*. Il constitue la première partie de la vaste épopée du futur à laquelle James Blish a travaillé durant une bonne douzaine d'années. Les œuvres suivantes de ce vaste ensemble portent les titres que voici (dans l'ordre dans lequel elles se situent chronologiquement, et non dans celui de leur parution) : *A life for the stars, Earthman come home* (alias *A clash of cymbals*) et *The triumph of time*. Sans doute est-ce faire preuve d'un optimisme excessif et candide que de former le vœu de voir ces autres ouvrages offerts prochainement aux lecteurs français ? Si cet optimisme devait s'avérer fondé, pourrait-on espérer voir ces romans paraître dans leur ordre logique (*A life for the stars,* qui est court, et *Earthman come home,* qui est long, pourraient former ensemble la matière d'un double volume...). Mais assez d'anticipation, laquelle n'a d'ailleurs de scientifique que son sujet. Ouvrons plutôt ce volume. Il est suffisamment intéressant par lui-même pour qu'on s'y plonge sans regret, même sans être assuré de connaître les épisodes ultérieurs de l'histoire future imaginée par James Blish.

Ce que l'auteur raconte ici, ce sont les circonstances des deux découvertes scientifiques qui rendront possible l'avenir tel qu'il l'a imaginé. L'une de celles-ci permettra le contrôle de la gravitation, l'autre prolongera immensément la durée de la vie humaine : aux hommes, donc, les étoiles. James Blish a situé ces découvertes sur un fond social inquiétant, celui des Etats-Unis devenus en fait une nation policière. Au début de ce vingt-et-unième siècle, les méthodes d'inquisition politique sont à peu près les mêmes, raconte Blish, que l'on soit derrière l'Atlantique ou derrière le rideau de fer. Il faut savoir que l'auteur a travaillé à ce roman alors que le sénateur Joseph Mc Carthy faisait, ô combien, parler de lui. La rédaction de ces pages est contemporaine de cette « chasse aux sorcières » qui fit en fin de compte plus de mal à la réputation internationale des Etats-Unis qu'aux infiltrations communistes dans les hautes sphères de Washington. C'est pourquoi on voit, dans ces pages, le F.B.I. fourrant son nez — par l'intermédiaire de celui de son chef — dans de nombreux endroits où son intervention ne produit, dans les cas les plus favorables, qu'une perte de temps pour tout le monde. Considérées avec le recul du temps, les enquêtes dirigées par McCarthy apparaissent grand-guignolesques et naïves ; à l'époque, elles étaient inquiétantes, et Blish a su mettre dans ses pages le reflet de l'inquiétude que devaient éprouver bien des Américains au moment où il écrivait son roman.

Il y a trois décors principaux. Deux sont aux Etats-Unis : ils reflètent les milieux industriels et politiques respectivement, New York et Washington. Le troisième se place sur Jupiter V, le satellite le plus proche de la planète géante, qui porte le nom d'Amalthée. Du sol de ce petit astre, des hommes diri-

gent un appareillage télécommandé grâce auquel un pont se construit sur Jupiter.

L'énormité de cette idée est tout à la gloire de James Blish, car elle symbolise clairement la confiance qu'il place en la science et en ses possibilités. Il faut souligner ici que la planète Jupiter sur laquelle les techniciens de Blish construisent un pont, par machines interposées, en cette deuxième décennie du vingt-et-unième siècle, est bel et bien l'enfer de méthane et d'ammoniac que nous découvre la science, et non quelque planète habitable grâce à un artifice d'écrivain de science-fiction. C'est dans ce monde ravagé par des tempêtes dont chacune concernerait un continent aux dimensions de l'Asie, c'est dans cette atmosphère destructrice, que des hommes érigent un pont. Pourquoi ? Pour vérifier la justesse d'une théorie scientifique. Même dans son Amérique maccarthysée, Blish laisse leur chance aux idéalistes et aux rêveurs qui sont simplement des réalistes, avec une génération d'avance. Les descriptions de l'enfer jovien, de son influence sur la psychologie et les nerfs des techniciens, sont parmi les pages les plus réussies, du point de vue strictement littéraire, que Blish ait jamais placées dans un roman.

Mais ce roman a aussi ses faiblesses, et la plus apparente de celles-ci tient à ce défaut qui est le plus grave de l'écrivain : l'incapacité foncière de James Blish de dessiner des personnages qui s'écartent de quelques types stéréotypés. Sans doute est-ce là la cause du manichéisme assez simple qui anime ses protagonistes ?

James Blish campe d'autant plus clairement ces protagonistes que ceux-ci s'identifient plus complètement au bien ou au mal (tel est du moins le cas dans ce livre, qui date de plus de dix ans ; l'écrivain a assoupli ses ressources entre-temps). Le mal — ou, plus exactement, le côté négatif : rien ne permet de croire que l'homme n'est pas, au fond de lui-même, convaincu de la justice de sa cause — le mal, donc, est personnifié par François Xavier MacHinery, chef héréditaire du F.B.I. Monolithique dans sa détermination et dans sa ténacité, l'homme ne manque pas d'une certaine puissance — ni d'une vraisemblance certaine : qu'on se rappelle, à nouveau, la date de rédaction de ces pages. Les commissions de contrôle et les enquêtes qu'il déclenche pour un oui, pour un non ou pour un peut-être, font de lui un des personnages les plus puissants des Etats-Unis. Il symbolise, en fait, le danger de l'obscurantisme administratif. Son nom ne prête aucunement au doute : en lui s'incarne toute la *machinerie* de l'Etat, dans ce qu'elle a de plus nuisible. Pour ne laisser aucune hésitation à cet égard, Blish a pris soin d'écrire *MacHinery* et non *McHinery*, qui eût été également plausible.

En face de lui, l'homme qui est au centre des forces du bien — ou du progrès, ou de l'avance humaine, comme on veut — est le sénateur Bliss Wagoner (démocrate, Alaska ; élu en 2012 et réélu en 2018). Ce n'est pas seulement les hommes politiques voyant plus loin que le bout de leur nez que Blish a entrepris de résumer en sa personne, mais bien les organisateurs clairvoyants, ces constructeurs d'avenir pour lesquels il a une vive admiration. Ceux que Bliss Wagoner guide — Charity Dillon, Helmuth, Russell, le physicien Giuseppe Corsi lui-même — ne sont, en fin de compte, que des comparses : estimables, mais non indispensables.

L'opposition MacHinery-Wagoner et la grandeur de l'entreprise scientifique évoquée ne suffiraient pas à faire de ce roman une œuvre marquante de la science-fiction contemporaine. Les autres mérites du roman sont au nombre de quatre, principalement.

Tout d'abord, James Blish a abandonné l'idéologie stéréotypée qui consiste à opposer l'U.R.S.S. aux Etats-Unis, opposition dans laquelle s'enlisent deux sur trois des auteurs de science-fiction en mal de résonances politiques. Blish suppose une évolution dans les caractères des deux blocs politiques, ce en quoi les dix années écoulées depuis l'achèvement de son roman lui ont donné raison (bien que l'évolution réelle ne soit pas celle qu'il a prévue). Il présente donc une nation américaine se soviétisant progressivement, dans le sens du contrôle de l'Etat, de telle sorte que lorsque l'U.R.S.S. arrive à l'hégémonie mondiale, peu après l'époque décrite dans ce roman, elle y accède sans coup férir. Mais sans profit aussi : ce qu'il y avait de plus valable aux Etats-Unis a entre-temps quitté la Terre pour l'espace.

En deuxième lieu, Blish connaît et respecte suffisamment la science pour s'en servir valablement lorsqu'il affabule : il extrapole à partie d'éléments connus, existant depuis plusieurs années, et évoque les noms de Blackett et de Dirac en sachant de qui il parle. Cependant, les chapitres comprenant des développements scientifiques ont été assez mal traduits en français par Michel Chrestien, dont le travail est, quant au reste, convenable.

Un troisième élément louable est le sens de la vision cosmique qui distingue ces pages. Les étoiles ne sont pas encore atteintes lorsque le rideau se baisse, mais on sent qu'elles sont proches, qu'elles joueront un rôle dans les chapitres ultérieurs. Blish, ici, ne fait que préparer son épopée : celle-ci aura pour héros John Amalfi, le maire de la future de New York — cette New York du troisième millénaire et des suivants, qui voyagera parmi les galaxies. Mais John Amalfi ne naîtra qu'en 2998, et le lecteur n'a pas droit, ici, à toute l'épopée suggérée par le titre.

Enfin, James Blish compense sa faiblesse dans la peinture des caractères par une grande clarté dans l'évocation des idées, et des mouvements d'idées. N'est-ce pas ainsi que l'on devrait écrire l'Histoire ? Bien sûr, l'Histoire n'est pas un roman, et ces pages n'ont rien du space-opera, et pas grand-chose du récit d'aventures. Mais elles possèdent en revanche un indéniable cachet de vraisemblance, et une cohésion qui dépasse celle du simple travail bien fait. Ceci est un roman qui pourra convertir à la science-fiction une certaine catégorie d'intellectuels (ceux qui s'interrogent sur le sens de l'Histoire et sur le rôle qu'y jouent les courants d'idées) et qui mérite l'attention de tous les « initiés ». Il n'est pas absolument équilibré, car le facteur humain ne joue pas tout le rôle que l'on en attend, mais il possède plusieurs des meilleures qualités du genre.

Demètre IOAKIMIDIS

Aux hommes, les étoiles (They shall have stars) par James Blish : Denoël, « Présence du Futur ».

Jean Saint-Vernon

Les Morphèvres

C'est un étrange et plaisant roman que *Les Morphèvres*. Jean Saint-Vernon a réussi là une sorte de petit bijou qui brille parfois durement. Les amateurs de satire et d'humour y trouveront leur compte, tout comme ceux qui affectionnent le genre policier, ou encore le suspense et la science-fiction. Et dans tout cela, la recherche littéraire n'est pas exclue, loin de là.

L'auteur jongle avec le temps et nous présente en page 117 un épisode qui vient s'intercaler là par ordre chronologique, alors qu'il en a déjà parlé précédemment — ainsi qu'il le dit lui-même en note : « *Le lecteur peu doué se reportera à la page 89.* » De même, nous exposant « *la vague fantasmagorie qui habite l'humble cervelle des gardiens de l'ordre* », il précise : « *Dans leur esprit, le temps court soudain à rebours* » ; et on prévient gentiment à la page 86 : « *Le lecteur fatigué se trouvera bien de lire ce qui suit à l'envers, à partir de la phrase de la page 90 « Lalbenque entre dans la cabine téléphonique du Café des Amis.* »

En France, à une époque indéterminée, mais manifestement très proche de la nôtre par sa civilisation, le gouvernement a à sa disposition une police ultra-secrète, les Morphèvres, ou Service d'espionnage et de contre-espionnage scientifique, dont seuls ont connaissance le Président et le ministre de l'Intérieur, auquel le chef des Morphèvres est relié par un téléphone secret. Il n'y a donc que le gouvernement qui puisse faire

appel à la police scientifique pour régler une enquête, quand la police officielle et la police secrète ordinaire ne suffisent pas. Or, comment expliquer qu'on ait trouvé le ministre de l'Energie atomique pendu haut et court dans son bureau, alors qu'il n'y a pas de trace de corde sur son cou, ni sur le lustre, et que le corps de l'assassin se trouvait égorgé à ses côtés ? Et surtout que ce corps, exhumé six mois après le crime se révèle être « *une enveloppe creuse, une sorte d'habit, fait d'une matière qui imite la chair et la peau* » et, qui plus est, très fortement radio-actif ?

Le chef des Morphèvres qui a « *eu le prix Nobel pour des travaux sur l'atmosphère de Mars* » n'est pas loin de penser qu'il s'agit d'une intervention du cosmos et que des extra-terrestres soumettent la Terre à un discret espionnage. Reste encore à prouver la chose au gouvernement. Puis à l'exposer au Conseil des ministres afin de décider des mesures à prendre. Et cela nous vaut une excellente scène humoristique où il est facile, comme en d'autres passages de l'ouvrage, de déceler des critiques aux politicards. La charge est même parfois un peu lourde. Enfin, on décrète malgré tout des mesures massives et secrètes contre un éventuel envahisseur extra-terreste. Et le gouvernement français, bon prince, n'en soufflera mot aux autres puissances, pour bénéficier tout seul des renseignements qu'il pourra ainsi obtenir. Mais tout cela est-il sérieux ? Le chef des Morphèvres ne s'est-il pas trompé grossièrement en parlant d'extra-terrestres ? L'enquête se poursuit, menée simultanément par les trois polices, ce qui nous vaut des chapitres où sans crier gare l'auteur saute d'un dialogue à l'autre, les interlocuteurs étant à des centaines de kilomètres de distance les uns des autres et ne parlant chacun qu'à leur vis-à-vis, le lecteur devant alors se livrer à une véritable gymnastique mentale pour établir qui a dit telle phrase et qui a répondu telle autre ! Ces imbroglios volontaires cadrent très bien avec l'ensemble de l'œuvre.

On saura finalement qui a tué le ministre de l'Energie atomique. Mais le croira-t-on ? Les hommes sont si incrédules et ont tellement peur de se laisser abuser par la science-fiction ! Les habitués de *Fiction*, eux, ne s'y seraient pas laissé prendre... Il ne reste donc plus qu'à souhaiter à nos dirigeants une largeur de vue suffisante pour leur faire admettre la véracité d'un éventuel péril cosmique... et aux lecteurs des *Morphèvres*, bien du plaisir.

Martine THOMÉ

Les Morphèvres par Jean Saint-Vernon : Julliard.

Henri Troyat
Le geste d'Eve

L'auteur, Prix Populiste, Prix Goncourt 1938, Prix Rainier de Monaco pour l'ensemble de son œuvre, membre de l'Académie Française, n'est plus à présenter au public. Ce n'est certes pas la première fois qu'il s'essaye à la nouvelle fantastique, puisqu'il en glissa dans les recueils *Du philanthrope à la rouquine*, *Clef de voûte* et *La fosse commune*. Ici encore l'ouvrage comporte, sur un ensemble de neuf nouvelles, cinq plus ou moins fantastiques. Il s'agit au reste d'un fantastique très classique. Troyat ne s'est vraiment pas compromis et ses habituels lecteurs ne risquent pas d'être déroutés.

Le livre débute avec *Les mains*. Le thème du diable a été maintes fois traité, le résultat dépend donc de la manière de présenter Lucifer. Ici, si l'idée en soi n'était pas mauvaise, la nouvelle, à notre avis, perd de son charme étant donné que l'on soupçonne presque immédiatement de qui il s'agit. Peut-être toutefois est-ce moins directement accessible à qui n'est pas un habitué du genre.

Le retour de Versailles est supérieur et

l'étrange envoûtement que produit « La procession des damnés », un tableau de l'Ecole Flamande du XVe siècle, sur un honnête bourgeois qui se dispute la toile aux enchères avec un très vieux couple, est de meilleure facture.

Bouboule, une histoire de chien qui était pour le Père Tabuze un « second moi-même », est bien mené, mais ne fera toutefois frémir que les vieilles dames !

Faux marbre est la meilleure nouvelle parmi celles qui sont fantastiques, et de beaucoup la plus originale. Maurice Augay-Dupin n'avait qu'une passion : peindre du faux marbre ; et cette vocation contrariée devait plus tard s'imposer brutalement à lui. Cet industriel possédé par l'amour du faux marbre au point de tout lui sacrifier est une figure étrange et logique à la fois, qui ne s'oublie pas si vite.

On retrouve l'intervention du Malin dans *Le Diable emporte Pierre*. Ce Diable est décidément un personnage bien difficile à utiliser et ses diableries sont un peu trop éculées.

Enfin le dernier conte qui donne son titre au recueil, *Le geste d'Eve*, n'est à proprement parler ni utopique ni fantastique, mais s'apparente néanmoins au merveilleux tout en étant un bon petit morceau d'humour.

Henri Troyat fait du reste preuve tout au long de l'ouvrage, et également dans les nouvelles qui ne s'apparentent pas au genre traité dans *Fiction*, de beaucoup d'humour vis-à-vis de ses personnages. Il se moque gentiment d'eux et ne nous cache aucun de leurs travers. Ainsi dans *Les mains*, le portrait de la manucure est bien supérieur à celui du Diable, au point que l'on est en droit de se demander s'il était bien utile de mêler le fantastique à ces petits tableaux qui se suffisaient déjà à eux-mêmes. Mais le livre de Henri Troyat est évidemment destiné au grand public et non aux spécialistes.

Martine THOMÉ

Le geste d'Eve par Henri Troyat : Flammarion.

Norbert Casteret

Mission Centre Terre

Le *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne est à l'origine de nombreuses vocations spéléologiques. Norbert Casteret, ainsi qu'il le rappelle dans *Ma vie souterraine*, a également été sensible dans sa jeunesse au charme de ce roman. Après avoir consacré des dizaines d'années de sa vie à l'exploration souterraine, Norbert Casteret donne aujourd'hui sa propre version du voyage au centre de la Terre.

En écrivant son roman, Jules Verne avait abandonné tout souci de vraisemblance scientifique. Le *Voyage au centre de la Terre* peut être considéré comme une des œuvres les plus fantastiques de Jules Verne ; c'est aussi, pour cette raison, l'une des meilleures. Norbert Casteret a voulu au contraire rester dans les limites du réel ou du possible. Le seul élément futuriste dans son roman est constitué par le « Tatou », sorte de véhicule pouvant progresser, grâce à un trépan, dans les roches terrestres superficielles. Toutes les observations faites par les explorateurs au cours d'un voyage souterrain effectué des Pyrénées à la Sardaigne ne font que confirmer des faits établis par les géologues.

L'ouvrage de Casteret contient de nombreuses informations et de nombreux détails se rapportant à la géologie et à la spéléologie. Quant à l'action, elle demeure assez limitée ; elle sert souvent de lien entre divers passages didactiques. Il semble donc que le but de l'auteur n'ait pas été d'écrire un roman de science-fiction, mais plutôt de présenter des faits géologiques sous une forme plaisante.

Pierre STRINATI

Mission Centre Terre par Norbert Casteret : Librairie académique Perrin.

Michel Butor

Essais sur les modernes

Sous ce titre sont rassemblés treize essais, écrits pour la plupart de 1948 à 1959. Trois d'entre eux seulement (*Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne, Sur les procédés de Raymond Roussel, La crise de croissance de la science-fiction*) se rattachent à la littérature fantastique ou à la science-fiction, mais tous sont intéressants à lire, parfois même captivants. Michel Butor a des connaissances et de l'originalité, et il possède également un sens poussé de la synthèse ; celui-ci lui permet de faire des rapprochements et des comparaisons qui piquent la curiosité de son lecteur et lui suggèrent des réflexions personnelles. L'information de Michel Butor est vaste et précise. Il n'y a guère que l'insuffisance de ses connaissances scientifiques que l'on puisse parfois lui reprocher (il écrit que « la pesanteur est plus forte sur Vénus »), laquelle ne nuit guère à la pertinence de ses développements, et une confusion plus regrettable à propos de l'œuvre de Proust. Marcel Butor affirme en effet que Gilberte Swann devient un jour duchesse de Guermantes, alors qu'il ne se passe rien de tel dans la *Recherche* ; il s'agit probablement d'une confusion née de ce que Mme Verdurin épouse, quant à elle, le prince de Guermantes. Mais Michel Butor en tire un argument supplémentaire pour l'interprétation cyclique de la *Recherche.* Il serait cependant absurde de s'exagérer cette faiblesse, qui n'enlève rien à l'intérêt de ces essais. Butor parle de Proust, et aussi de Joyce, avec une intelligence pénétrante, éclairant et complétant, quand il y a lieu, ce qu'ont écrit les auteurs. Il est assez piquant, en outre, de constater que son admiration pour Proust et pour Mallarmé l'amène à s'inspirer de leurs styles lorsqu'il en parle. Ces pastiches d'admirateur ne sont pas sans élégance, qu'ils aient été voulus ou non.

L'essai sur Jules Vernes date de 1949. Il précéda donc la publication des travaux de Marcel Moré, et il est d'autant plus intéressant de trouver Michel Butor en accord avec l'auteur du *Très curieux Jules Verne,* lorsqu'il lui arrive de croiser sa route. Sans s'occuper de la biographie de Verne, laquelle éclaire le scepticisme tardif de son œuvre, Michel Butor retrace la recherche sous-jacente, qui est comme la motivation des *Voyages extraordinaires* (il puise principalement ses arguments dans *Les aventures du Capitaine Hatteras, Vingt mille lieues sous les mers, Voyage au centre de la terre* et *L'île mystérieuse*). Les thèmes du message chiffré, de l'épreuve purificatrice, de la conquête de ce lieu privilégié qu'est le « point suprême », pôle ou centre, et de la révélation qui accompagne cette conquête, sont dégagés par l'auteur, qui leur oppose la chute pessimiste ultérieure. Il illustre cette chute par *L'éternel Adam,* le plus sombre sans doute des romans de Verne, avec son thème du perpétuel et inutile recommencement.

L'examen de quelques procédés de Raymond Roussel se fonde principalement sur les *Impressions d'Afrique* et sur *Locus Solus.* Michel Butor sépare les parties du mécanisme pour mieux en montrer le fonctionnement, et démontre que l'œuvre de Roussel, comme celle de Proust, est une recherche du temps perdu, mais sous la forme d'un retour « en avant », et non en arrière : « l'événement retrouvé change de niveau et de sens », au lieu d'être une re-création subjective.

Quant à l'essai sur la science-fiction, il paraît avoir été écrit d'après les seuls romans disponibles en traduction française en 1953. Cela expliquerait d'ailleurs que Michel Butor y parle d'une « crise de croissance » : telle crise, dans le domaine anglo-saxon, était depuis longtemps surmontée à l'époque. Les vues de Michel Butor ne manquent pas d'intérêt, mais elles sont contestables parce qu'insuffisamment fondées. C'est ce qui pousse l'auteur à proposer, pour surmonter cette « crise de croissance », une solution irréalisable, et de toute façon beaucoup moins efficace que Michel Butor ne le pense. Il eût voulu en effet que les auteurs s'entendissent pour utiliser un même décor pour l'ensemble de leur production. Sans doute celle-ci y gagne-

NOUS ARRIVONS A LA STATION 28...

J'ESPÈRE QU'ILS AURONT REÇU LE DERNIER NUMÉRO DE "LUI"



LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE

rait-elle, la répétition aidant, un relief et une familiarité appréciables pour le lecteur. Mais une telle coordination des efforts n'aurait aucun sens pour les écrivains : pourquoi ceux-ci s'astreindraient-ils à préparer minutieusement les règles d'un jeu, alors qu'un des attraits de la science-fiction consiste précisément à pouvoir changer ces règles pour chaque partie — c'est-à-dire pour chaque récit ? Michel Butor semble ignorer, d'autre part, que plusieurs auteurs ont bel et bien dessiné un tel fond pour un groupe de leurs récits : Robert Heinlein, Isaac Asimov, Poul Anderson et James Blish (Michel Butor était parfaitement excusable de ne pas connaître ce dernier, qui n'avait pas encore ordonné son édifice lorsque l'essai fut écrit, mais son ignorance de l'histoire future de Heinlein est difficilement pardonnable chez quelqu'un qui propose un diagnostic de la science-fiction).

Mais ce n'est pas pour ce diagnostic que le livre mérite d'être lu avec attention. C'est parce qu'il porte la marque d'une intelligence pénétrante — d'un lecteur qui a réfléchi sur les œuvres de Verne, Proust, Joyce et Roussel, et qui fait profiter autrui de ses expériences et du fruit de ses réflexions.

Demètre **IOAKIMIDIS**

Essais sur les modernes par Michel Butor : Gallimard, coll. « Idées ».

L'écran à quatre dimensions

Un précis du sublime

La reprise de *King Kong* a toutes les chances d'être l'événement de l'année, peut-être même l'événement des dernières années. Quelle que soit notre sympathie pour le cinéma fantastique actuel, il faut bien reconnaître qu'il manque de chefs d'œuvre ; la pyramide est construite, et solidement, mais elle ne va pas jusqu'au sommet. Et ce n'est pas un problème de quantité : toutes les carrières de l'Egypte ne suffiraient pas à couronner l'édifice. Bava ou Fisher dans la voie d'une tradition rénovée, Corman dans celle d'un modernisme un peu décadent, sont restés constamment en-deçà du secret perdu de Schoedsack, et que d'ailleurs les contemporains de l'auteur de *King Kong,* un Tod Browning ou un James Whale, n'avaient jamais réussi à trouver.

On n'avancerait pas beaucoup dans la définition en disant que c'est le secret du génie. Disons donc simplement que les cinéastes qui viennent d'être cités connaissent des réussites non négligeables, mais à la mesure d'une ambition bien délimitée : certains cherchent l'horreur comme une fin en soi ; d'autres magnifient et sacralisent, par la beauté des images, une démarche qui vise fatalement, elle aussi, à la décharge d'adrénaline ; presque tous pimentent leurs cauchemars d'intentions intellectuelles diverses, généralement exprimées de façon plus ou moins allégorique. Mais à quoi bon édifier deux univers, l'un de formes et l'autre de significations, entre lesquels on pourra jouer un petit jeu des correspondances ? L'idéal de l'art n'est pas dans les jeux de construction et les meccanos ; il est d'édifier un univers et un seul, mais tellement attrayant que notre cervelle surchauffée s'y oubliera elle-même, et que nous n'aurons plus envie d'en revenir. Nombre de cinéastes, engagés trop avant dans la forêt de la création dont ils ne voient plus que les arbres, oublient cette vérité primordiale : un film beau n'est rien ; un film intelligent n'est rien ; l'alpha et l'oméga du cinéma, c'est de faire un film sublime.

L'homme qui, voici trente-deux ans, seul ou presque dans l'histoire du cinéma fantastique (1), franchit ce pas décisif dans la direction des dieux, s'appelait Ernest Beaumont Schoedsack. Qu'il eût besoin de créer un autre univers, le simple récit de sa vie ne permet pas d'en douter : entre 1920 et 1930, ce photographe passa sept années pleines aux quatre coins du monde, partageant sa vie entre les voyages au long cours et les contrées lointaines. Le personnage du cinéaste de *King Kong,* Carl Denham, semble bien être un autoportrait : Schoedsack aussi tenait lui-même la caméra, et nous pouvons imaginer que s'il se passa souvent d'opérateur, c'est parce qu'il ne voulait pas laisser le soin des prises dangereuses à un homme dont les nerfs pouvaient flancher.

Cet homme en proie à la pellicule ne pouvait rester toute sa vie un reporter : ses premiers films furent des documentaires romancés, mais on se demande si c'est par ironie ou par sens publicitaire que Merian C. Cooper, qui les réalisa avec lui, les rapproche de l'œuvre de Flaherty (2). Dès 1927, *Chang* raconte

(1) Si l'on excepte, bien entendu, ceux qui ne sont pas des « spécialistes » du fantastique : par exemple Murnau et Fritz Lang.
(2) **Midi-Minuit Fantastique,** n° 6, p. 41.

l'histoire de Krou le Siamois, qui abandonne sa tribu pour trouver le bonheur au milieu des merveilles de la jungle. Imagine-t-on Nanouk faussant compagnie de la sorte à tous ses Esquimaux ? N'en doutons pas : Krou le Siamois est encore une incarnation de Schoedsack. Un homme capable de s'entourer ainsi d'ombres où se reflètent ses propres angoisses n'est certes pas un documentariste. Rien qui le rapproche de Flaherty, de son amour patient pour les êtres et les choses. Schoedsack est un visionnaire à la recherche d'un monde étrange et magnifique, et qui aspire, lorsqu'il le trouve, à le capter par le regard et par le celluloïd.

Ce héros baudelairien connut les avatars décrits par *Le Voyage*. Là où il cherchait le fantastique, il ne trouva parfois que l'exotisme. En 1929, il réalisa la première version cinématographique des *Quatre plumes blanches*. En 1935, il passa six mois aux Indes pour tourner les extérieurs des *Trois lanciers du Bengale* ; au retour, il s'avéra que toute la pellicule avait été détériorée par le climat. La Paramount, distributrice du film, en conclut que le mieux est l'ennemi du bien, et Hathaway recommença les extérieurs en Californie. Schoedsack manqua peut-être à cette occasion une carrière d'« exotiste » dans la lignée de Stevenson ou de Kipling.

Pourtant il existait un fantastique tropical, qui s'était déjà épanoui dans l'œuvre de H. Rider Haggard et d'Edgar Rice Burroughs. Notre ami Francis Lacassin a fait le point sur ce problème dans un monumental numéro de *Bizarre* consacré à Tarzan. Disons simplement que ce genre devait être la grande chance d'un homme aussi passionné de monstres (et de monstres *réels*) que pouvait l'être Schoedsack. Dès qu'il se fut lancé dans le cinéma d'horreur exotique, il produisit coup sur coup deux films (*Les chasses du comte Zaroff* et *King Kong*) très au-dessus de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, et qui restent ses chefs d'œuvre.

La première caractéristique de *King Kong*, c'est d'être un film d'amis. Schoedsack le réalisa, comme presque tous ses films, en collaboration avec Merian C. Cooper, qui en avait eu l'idée originale. Le scénario fut confié à James Creelman, déjà auteur des *Chasses du comte Zaroff*, et à Ruth Rose, la propre femme de Schoedsack, une actrice new-yorkaise devenue exploratrice par goût et dénichée par notre cinéaste au fin fond du Brésil (dixit la presse du temps). Beaucoup d'acteurs de *King Kong* avaient déjà joué dans *Zaroff*, comme Robert Armstrong (Denham), Noble Johnson et Steve Clemento (le chef et le sorcier noirs), et **surtout l'admirable Fay Wray (1), née en** 1907, interprète de Stroheim (*La marche nuptiale*), devenue l'actrice schoedsackienne par excellence depuis *Les quatre plumes blanches* — et qui tourne aujourd'hui pour la télévision, « toujours très belle et toujours aussi charmante », s'il faut en croire (et comment ne pas avoir envie de le croire ?) Merian C. Cooper (2). Pourquoi cette fidélité à une équipe ? Sans doute parce que Schoedsack, à l'instar de Carl Denham son personnage, n'était pas un directeur d'acteurs et se sentait plus à l'aise avec ceux qu'il connaissait bien (3) ; mais aussi parce que cet éternel aventurier, qui passait son temps à fuir le monde civilisé, cherchait en même temps à recréer un univers fondé sur d'autres valeurs, la cama-

(1) Dont la séduction est polarisée autour de deux centres d'intérêt : ses cris perçants et roucoulés (devant l'agression du marchand de pommes, la caméra de Denham, et bien entendu devant King Kong), ses cuisses luisantes de la boue des marais, enfin dévoilées par King Kong après trois quarts d'heure d'attente et de morfusion. Décidément l'inventeur des robes était un salaud doublé d'un imbécile.

(2) **Midi-Minuit Fantastique**, n° 6, p. 42.

(3) Schoedsack tire d'ailleurs de beaux effets de cette limitation. Dans **King Kong**, Denham fait tourner des bouts d'essai à Ann Darrow (Fay Wray) : sur demande, elle se compose toutes sortes de mimiques, dans un style légèrement outrancier qui évoque le muet. Nous sommes alors tentés de nous dire que le film a vieilli, que tout de même, on n'a pas peur comme ça, et que Schoedsack a raté son effet s'il ne l'a pas voulu parodique (mais à quoi servirait de démontrer qu'une débutante est une mauvaise actrice ?) — et pourtant la caméra reste sur l'écran comme un clin d'œil, et un peu plus loin nous comprenons : car l'héroïne emportée par King Kong retrouve les mêmes accents pour simuler la peur, et cette fois nous n'avons plus du tout envie de rire, soit que la peur trouve sa justification dans son objet, soit plutôt que l'outrance et les « chichis » apparaissent normaux dès lors qu'on peut les interpréter comme un comportement amoureux (ce qu'ils sont effectivement devant King Kong, mais aussi devant Denham).

raderie par exemple, ou à l'occasion l'amour.

Dans cette équipe d'amis, figurait pourtant un nouveau venu important : Willis O'Brien, auteur des effets spéciaux et inspirateur des décors. Il fut choisi en raison de son excellent travail dans la première adaptation cinématographique du *Monde perdu* (1925), qui avait fait de lui le principal spécialiste des monstres préhistoriques (1). Les magnifiques dessins qu'il réalisa d'après le synopsis de Merian C. Cooper, et dont certains ont été publiés par *Midi-Minuit Fantastique,* entraînèrent l'accord de la R.K.O. et permirent la réalisation du film. Le rôle de Willis O'Brien fut alors capital, et il n'est pas d'histoire du cinéma qui n'évoque la perfection des effets spéciaux de *King Kong,* considérés comme la plus grande réussite de cet art cinématographique un peu en marge : le miracle de *King Kong,* ce n'est pas seulement que les trucages y sont ingénieux et proprement faits, c'est que le gorille géant y apparaît comme un être vivant, dont nous ne nous contentons pas de suivre les gestes, mais dont nous devinons les sentiments.

Cette réussite est considérée par les spécialistes comme le plus beau titre de gloire de Willis O'Brien ; pourtant, il exerça peut-être sur le film une influence plus secrète par ses dessins qui, toujours selon Cooper, furent méticuleusement réalisées pendant le tournage. *King Kong* partage ainsi avec l'œuvre d'Hitchcock et d'Eisenstein le privilège d'appartenir au cinéma dessiné ; privilège assurément, et non pas seulement parce que c'est une garantie de beauté plastique, mais surtout parce que c'est le seul moyen d'obtenir une transposition rigoureuse de l'univers intérieur de l'auteur : on filme non pas ce qu'on peut, mais ce qu'on veut filmer (2). C'est sans doute à cette méthode que les images de *King Kong* doivent leur pouvoir véritablement cabalistique : c'est le seul film qui soit en même temps, d'un bout à l'autre, une bande dessinée.

Mais ce pouvoir cabalistique serait d'ordre purement décoratif si *King Kong* n'était en même temps un grand mythe, c'est-à-dire une histoire délirante et en même temps une histoire pleine d'échos, une représentation générale de l'homme et de la société. A cet égard, il est important de rappeler qu'un mythe n'est pas une allégorie : Cooper et Schoedsack n'avaient rien de commun avec tels cinéastes actuels, ils ne cherchaient pas à faire entrer leurs symboles dans le cadre d'une algèbre trop rigoureuse, ils n'avaient jamais lu Sade ni même le *Brobdingnac* de Swift. De là à voir dans *King Kong* un film naïf comme on l'a souvent fait (et tout récemment encore), il y a quand même une marge : l'idée de base du scénario est parfaitement claire, elle consiste à reprendre le cadre du *Monde perdu* et à y ajouter le mythe de la Belle et la Bête. Si cette histoire n'a rien d'allégorique, c'est tout simplement qu'elle *raconte* les rêves des auteurs au lieu de les dissimuler derrière une anecdote qui paraisse traiter d'autre chose : mais si la forme est en prise directe, le fond n'a rien de naïf.

Pour ceux qui ne seraient pas convaincus par cette démonstration un peu trop conceptuelle (que ne ferait-on pas avec des concepts !), j'ajouterai que la première bobine — que nous voyons pour la première fois en France — montre bien que les auteurs étaient parfaitement conscients, non seulement de leurs intentions (le subjectivisme contemporain accorde beaucoup trop d'importance à cet aspect du problème), mais plus encore de l'origine concrète de leur mythe. L'année du tournage de *King Kong* — 1932 — est celle où l'Occident touche au fond de la dépression déclenchée trois ans plus tôt. Je sais bien qu'un amateur de fantastique trouvera toujours plus attrayant de penser à la Belle et la Bête qu'à la crise économique ; néanmoins il est important de faire ressortir l'origine vécue du fantastique, surtout lorsque le film la souligne lui-même comme c'est le cas ici.

La panique déclenchée par King Kong dans les rues de New York évoque les

(1) Le scénario de **King Kong** est d'ailleurs partiellement inspiré de celui du **Monde Perdu.**

(2) Assurément cette méthode impose bien des sacrifices : le tournage de **King Kong** dura un an, et coûta 600.000 dollars de 1932 (un milliard d'anciens francs). Il est vrai que les recettes encaissées par le film se montent actuellement à près de trois millions de dollars : ce qui prouve bien que la formule la plus rentable n'est pas nécessairement de filmer au rabais des monstres achetés dans des magasins de farces et attrapes.

paniques de Wall Street à l'époque du jeudi noir, et il est permis de s'interroger sur la provenance de certains stock-shots utilisés dans cette séquence. Quant à la première bobine, elle montre Denham parcourant la ville à la recherche d'une actrice : aucune des stars hollywoodiennes n'a voulu affronter les fauves en sa compagnie ; mais ces femmes attroupées devant les soupes populaires, cette jeune fille qui vole une pomme à un étalage, comment ne préféreraient-elles pas une vie dangereuse et bien payée à une misère sans issue ? Dès le départ, Fay Wray s'oppose du tout au tout à la Belle de la légende : elle n'est pas inaccessible, elle est offerte — et elle est offerte parce qu'il faut bien, parce que la société où elle vit ne lui offre rien d'autre qu'une longue suite de fourches caudines.

Ayant posé la dépression comme thème initial, un amateur de pays lointains comme Schoedsack avait le choix entre deux formules : s'enfoncer dans la jungle pour oublier New York et sa civilisation malade, ou au contraire trouver dans les fauves une représentation de l'univers sans merci qu'il vient de quitter. Dans le premier cas, il aurait abouti à un cinéma de pure évasion, ce qui est toujours un peu anodin ; dans le second, à l'allégorie, avec tout ce que cette formule comporte de poussif. Le coup de génie de Schoedsack, c'est d'avoir fait les deux à la fois. King Kong est un monstre d'apocalypse, et quand il se penche au sommet de l'Empire State Building, il apparaît bien comme le dieu de la crise balayant New York et l'Occident ; ne vient-il pas d'ailleurs de Skull Island, cette île en forme de crâne qui abrite des monstres disparus, et où n'importe quel apprenti mythographe reconnaîtra sans peine le séjour des morts ?

Pourtant King Kong est en même temps le bon sauvage qui, sous ses dehors effrayants, cache des abîmes de tendresse pour sa captive ; son comportement aussi en fait un personnage plein de contrastes, en qui la mâchoire secouée du brontosaure, l'épluchage de Fay Wray (où il y a, quoi qu'on en dise, une part de jeu du chat — enfin, disons du chaton — avec la souris) et le parfum reniflé nous imposent l'image d'un gros poupon perpétuellement perplexe devant le monde et ses subtilités, alors que les coups de poing sur la poitrine, la porte enfoncée, l'intelligence mise en œuvre pour récupérer Fay Wray (qu'il s'agisse de tirer sur une corde ou sur un lit) font prévaloir un personnage de gagneur, qui n'est lui-même que dans le triomphe et ne perd pas de temps à hésiter.

Dans ce sens, il est difficile d'échapper à l'impression que King Kong est un être humain et plus précisément un Américain — ou si vous préférez une caricature, un archétype d'Américain. Je connais au moins un metteur en scène hollywoodien dont les personnages ressemblent souvent à King Kong : il s'agit, vous l'avez deviné, de Raoul Walsh. Dans un chef d'œuvre comme *Gentleman Jim* par exemple, le héros walshien est d'abord un homme brillamment doué, mais si épouvantablement sûr de lui qu'il laisse sur place tous ceux qui pourraient être tentés de lui faire confiance : cette solitude triomphale (et pratiquement divine) est celle de King Kong sur son île. Dans une deuxième phase, viennent les échecs et les déconvenues, et le héros walshien comprend qu'il est allé trop loin, mais il est trop tard, et il doit boire le calice jusqu'à la lie : ce moment critique correspond à la captivité de King Kong à New York et à son exhibition devant les foules blasées, dans la position du Christ en croix. Dans une troisième phase enfin, Walh accorde généralement à son héros la force de repartir, rénové par l'amour d'une femme. Bien entendu, cette grâce sera refusée à King Kong (y pensez-vous ? avec un gorille ?), mais il est clair dans toute la dernière séquence qu'il ne conçoit pas la liberté sans l'amour de Fay Wray. Quant à celle-ci, ses cris et ses gigotements appellent autant qu'ils repoussent, et tout son comportement se situe exactement à mi-chemin entre le louche et l'ambigu ; en fait ce n'est pas elle qui cause la mort de King Kong, mais les avions, les flics, Denham, Driscoll et derrière eux toute la société américaine (1).

Mais alors, est-il si sûr que le King Kong apocalyptique et le King Kong humain soient deux personnages différents ? Cette créature follement téméraire qui

---

(1) J'aurais aimé savoir ce qu'il est advenu du ménage Driscoll après la mort de King Kong ; à mon avis, ça n'a pas dû marcher très fort.

casse tout dans New York, c'est le spéculateur impudent qui joue la hausse et qui, la crise venue, s'affole et aggrave le mal ; ce monstre qui sème partout la ruine, c'est l'Américain traditionnel épris d'une liberté sans freins, et qu'il s'agissait de mettre à la raison parce qu'on arrivait au point où les bornes ne pouvaient plus être dépassées. Les avions qui mitraillaient King Kong, c'étaient les électeurs de Roosevelt.

Jacques GOIMARD

KING KONG, film américain d'Ernest B. Schœdsack et Merian C. Cooper. **Scénario :** James Creelman et Ruth Rose, d'après une idée de Merian C. Cooper. **Effets photographiques spéciaux :** Willis O'Brien. **Musique :** Max Steiner. **Interprétation :** Fay Wray, Robert Armstrong, Frank Reicher, Bruce Cabot, Sam Hardy, Noble Johnson, Steve Clemento.

La décrue

Avant même d'être un gros succès public, *Goldfinger* a été un gros succès critique. Rarement phénomène aura été aussi bien analysé : tout le monde y est allé de son étude, et l'étude est un genre suffisamment rare dans les rubriques cinématographiques des quotidiens et des hebdomadaires pour qu'il vaille la peine de saluer l'événement. Personnellement, j'ai pris du plaisir à ce film, et je m'en voudrais de jouer les rabat-joie ; d'ailleurs je dois rendre cette justice à mes confrères que leurs analyses ne cherchent pas en général à juger le film au point de vue de l'esthétique cinématographique : Morvan Lebesque (*L'Express*) attaque le problème sous l'angle de la sociologie, Claude Mauriac (*Le Figaro Littéraire*) sous celui de l'inconscient collectif, Boileau-Narcejac (*Cinéma 65*) de la technique romanesque de Ian Fleming. Ces trois articles sont exemplaires, et d'autant plus qu'ils sont fort brillants ; mais il est clair que, pour leurs auteurs, il s'agit d'analyser le phénomène James Bond, et non de critiquer le film *Goldfinger*. Or, le phénomène dépend de facteurs qui n'ont rien à voir avec ce qui nous intéresse, et notamment d'un effort publicitaire qui a atteint avec la sortie du troisième James Bond des proportions inégalées.

C'est pourquoi il n'est pas possible de juger selon les mêmes critères le film et son impact. Le phénomène James Bond bat son plein aujourd'hui ; le cinéma inspiré de Ian Fleming est au bord de la décrue. Il n'est pas sûr que le mouvement se poursuive ; néanmoins, il est clair à nos yeux que l'esthétique bondienne vient de s'engager sur la voie de la décadence, et les raisons en sont si claires que je jouerais volontiers James Bond perdant à terme. Imputer les faiblesses du film à Guy Hamilton n'explique pas tout : même s'il n'y avait pas toutes ces maladresses du scénario, ces temps morts, ces chevilles mal cachées, il reste que la recette ne se prête plus guère qu'à une exploitation mécanique et que Terence Young lui-même n'y pourrait rien.

Tout était joué au fond bien avant *Goldfinger*. Si l'on cherche à remonter jusqu'au sources de l'involution, je crois que c'est entre le premier et le second film que le pas fatal a été franchi. Assurément, *Bons baisers de Russie* est un film beaucoup plus réussi que *Dr No*, ou du moins un film beaucoup plus travaillé et beaucoup plus brillant ; mais il était au fond moins étrange et moins inspiré. La science-fiction s'y réduisait aux gadgets, ce qui n'est plus de la science-fiction et à peine du merveilleux moderne, comme on nous le clame de partout ; le fantastique résistait mieux (je pense par exemple à cet homme traqué qui s'évadait de la bouche d'une affiche publicitaire, image onirique s'il en fut jamais), mais si le décor restait planté, il perdait la cohérence que lui avait conféré, dans *Dr No*, l'itinéraire mythique jalonné par la trois et quatre fois subli-

me Ursula Andress — qui depuis cette affaire semble spécialisée avec raison dans les rôles de déesse. Mises à part ses imperfections spécifiques, *Goldfinger* ne fait rien d'autre que reprendre cette recette, et le mélange semble voué désormais à cette décoloration progressive qui ronge actuellement le cinéma mythologique italien — et qui guette tout cinéma mythologique, dès lors qu'il renonce précisément à être mythologique.

Il y a pourtant quelques éléments d'espérance. D'abord le mythe de Goldfinger est de loin le plus beau qui ait encore été abordé par le cinéma bondien ; si le réalisateur et les acteurs (je pense en particulier à ce pauvre Gert Froebe) ne sont guère à la hauteur de leur tâche, les scénaristes et gagmen en revanche ont rudement bien fait leur boulot. Tout le film tend à présenter Goldfinger comme un dieu antique, ce qui n'est tout de même pas mal pour un film d'espionnage. Un exemple entre mille : dans la scène finale de l'avion, Goldfinger sort un pistolet *en or massif*. Quel que soit le bout par lequel on prend l'événement, il est absolument inexplicable rationnellement. Cette gratuité scénaristique doublée d'une profonde nécessité subconsciente, c'est assurément la voie de l'avenir pour le cinéma fantastique, et le moyen d'arrêter le déclin de James Bond, si Terence Young y tient absolument.

Autre élément de réconfort : le personnage de médiatrice qui paraît indispensable à tous les films de James Bond était fort mal représenté, dans *Bons baisers de Russie*, par l'insignifiante Daniela Bianchi ; ici, Honor Blackman représente un redressement extrêmement brillant. Actrice depuis quinze ans et plus, elle connaît sa première vraie chance à l'âge où d'autres s'apprêtent à prendre leurs quartiers d'hiver ; pourtant, cette beauté richement épanouie, chargée d'un rôle où les bottes et le cuir donnent la note dominante, surprend paradoxalement par sa gentillesse, son don de sympathie et, pour tout dire, par son innocence — et le contraste est d'autant plus émouvant que le temps l'a légèrement effleurée. Lorsque James Bond affirme qu'il l'a eue en réveillant ses instincts maternels, c'est une cheville, et une grosse, au niveau du scénario. Ce n'en est pas une pour le spectateur, qui sait bien qu'elle n'use du judo que pour mieux dorloter.

Jacques GOIMARD

GOLDFINGER, film anglais en Technicolor de Guy Hamilton. **Scénario :** Richard Maibum et Paul Dehn, d'après le roman de Ian Fleming. **Prises de vues :** Ted Holmes. **Musique :** John Barry. **Montage :** Peter Hunt. **Interprétation :** Sean Connery, Honor Blackman, Gert Frobe, Shirley Eaton, Tania Mallet, Harold Sakata, Bernard Lee.

Echange de reines

Point limite, de Sidney Lumet, s'inscrit exactement dans le cadre de cette « science-fiction à court terme » que définissait Jacques Goimard à propos de *Sept jours en mai* et de *Docteur Folamour* (1). Jamais encore dans l'histoire on ne s'est appliqué avec tant de minutie à prévoir ce que sera la prochaine guerre, et plus précisément quels impondérables la déclancheront. Dans l'espace comme sous la surface des mers, le dispositif est en place, complexe et délicat, prêt à fonctionner à la moindre impulsion. Sur l'échiquier, les pièces se font face, dans l'attente du coup décisif qui mènera à son terme cette partie *fermée*. Ce coup, il est tentant de le prévoir, de déplacer en théorie un simple pion, en « adoubant » comme disent les spécialistes. En fait, après une première phase de « déploiement », les deux « joueurs » ont suspendu la partie, soit qu'ils se savent incapables d'en contrôler plus avant le déroulement, soit qu'ils prévoient un résultat nul. Quoi de plus séduisant pour l'esprit que de continuer le jeu à partir du *point limite* où l'ont abandonné les adversaires ? Quoi de plus

(1) Fiction n° 128.

rassurant au fond, puisque, en le prolongeant dans l'imaginaire, on en affirme le caractère innocemment spéculatif ? Ce qui différencie cette anticipation « à court terme » de la science-fiction proprement dite, c'est que celle-ci extrapole à partir de données probables et celle-là à partir de faits existants, qui sont autant de menaces réelles. Mettre en scène leur exécution, c'est aussi les exorciser.

Cet exorcisme, Stanley Kubrick le tentait dans *Folamour* en forçant sur le caricatural et le grotesque. A partir d'un sujet semblable (1). Sidney Lumet, qui se veut « réaliste » et sérieux, n'en sacrifie pas moins à la caricature. C'est qu'il ne saurait y avoir d'exorcisme sans outrance, sans simplification grossière du « mal » que l'on veut chasser. Il est peu probable que la troisième guerre mondiale débute de façon aussi subite, aussi spectaculaire, par la folie d'un général ou le dérèglement d'une machine. Selon toute vraisemblance, on assistera à un processus d'« escalade » savamment calculé, fastidieux, sans vertus dramatiques. C'est là où un film comme *Point limite* relève du jeu de l'esprit plus que d'une raisonnable prévision stratégique.

L'action progresse sur les données d'un problème de pure technique : les responsables du gigantesque système défensif des Etats-Unis réussiront-ils à corriger l'erreur due à la défaillance d'une machine qui a lancé en direction de Moscou six bombardiers du S.A.C. porteurs de bombes H ? Comme on peut s'y attendre, les précautions prises pour assurer le succès de l'opération se retournent contre ceux qui veulent l'arrêter. Un seul recours : donner l'alerte aux Soviétiques, les convaincre qu'il s'agit d'une erreur, les aider à abattre les appareils. Ici intervient le fameux « téléphone rouge ». Isolés du reste du monde dans leurs abris souterrains, les deux Présidents vont tout tenter pour éviter le désastre. Mais c'est sans compter avec la méfiance, la mauvaise volonté des chefs militaires des deux bords ; par leur faute, un des bombardiers réussira à forcer la défense soviétique. Moscou est condamné, dès lors la riposte est inévitable.

Pour échapper à la logique (qui est la forme moderne du destin), il faut aller jusqu'au bout de la logique. Pour conjurer la fatalité de la guerre, le Président des Etats-Unis n'a plus qu'une solution, suicidielle, inhumaine : prouvant à l'adversaire qu'il obéit à la règle du jeu, il accorde « l'échange » des pièces ; sur ses ordres, New York sera rayé de la carte à la seconde même où s'anéantit Moscou.

On devine quelle mise en scène convenait à un tel sujet : glaciale, abstraite, désincarnée. Alors qu'il suffisait d'un bon technicien, l'honnête Lumet apporte à ce film qui n'est rien moins que politique le message superflu d'un progressiste américain doublé d'un maladroit psychogue. Mais le peu de moyens mis à sa disposition semble l'avoir paradoxalement servi ; son film est fait de rien, dans des blockhaus de béton où des panneaux lumineux indiquent la progression de l'« attaque », concrétisée par quelques stock shots. Sur les cases que tracent méridiens et parallèles, les avions figurés par des signes géométriques sont autant de pièces dont on suit la marche minute par minute. Sans doute s'intéresserait-on moins à cette action linéaire si la personnalité du « Joueur » ne suffisait à emporter l'adhésion : je veux parler d'Henry Fonda, qui « tient » le film dans ses mains crispées, et réussit à nous faire croire que le sort du monde est suspendu à un interminable coup de téléphone. Là où ne suffisait plus la rigueur du découpage, lui seul, à force de sobriété et d'humanité non feintes, parvient à nous convaincre que nous sommes l'enjeu de la partie, et nous transmet un cri d'alarme.

Jean-Paul TOROK

(1) **Folamour et Point limite** sont adaptés de deux romans parus aux Etats-Unis presque simultanément, et si proches l'un de l'autre qu'un procès pour plagiat en opposa les auteurs.

POINT LIMITE (Fail Safe), film américain de Sidney Lumet. **Scénario :** Walter Bernstein, d'après le roman de Harvey Wheeler et Eugene Burdick. **Images :** Gerald Hirschfeld. **Décors :** Albert Brenner. **Interprétation :** Henry Fonda, Dan O'Herlihy, Walter Mathau, Frank Overton, Edward Binns, Fritz Weaver, Larry Hagman, William Hansen, Russel Hardie, etc.

Mélusine avant le cri

Pourquoi insister sur les nombreux défauts de *Lilith,* dont le moins excusable est la présence de l'à peine nommable Warren Beatty ? Pourquoi rechercher les références talmudiques lourdement attachées au roman de Salamanca adapté par Robert Rossen ? L'essentiel est ailleurs, sans qu'il faille pourtant le porter au crédit de ce réalisateur de talent, qui n'est guère à la mode en France, à l'heure où il n'est de bon ton que d'admirer la « mise en scène » insipide et « classique » à force de routine de quelques parvenus des cinémathèques. D'où vient ce charme, trop subtil pour qu'on puisse l'analyser sans craindre qu'il ne s'évanouisse ? *Lilith,* film d'ombres, est une de ces énigmes dont nous fait trop rarement cadeau un cinéma voué à la grise lumière de l'« évidence ». Œuvre ratée, par endroits lourdement réaliste, mais qui ouvre, en plein clair-obscur des impressions fugitives, de rapides échappées sur un autre monde.

Qui est Lilith ? Une schizophrène enfermée dans une clinique psychiatrique, à l'image de ces araignées folles qui tissent une toile asymétrique ? Une érotomane qui trouble les jeunes garçons et s'abandonne aux bras d'une lesbienne hystérique ? Un être venu d'ailleurs, une Shambleau fascinante et mortelle ? Ou seulement la Femme-Enfant, en communication avec les forces élémentaires de la nature ?

Inscrite dans un cadre suranné qui invite le regard à se perdre dans les lointains vaporeux d'un paysage anachroniquement romantique, Lilith, sorcière et fée, entretient avec une monde qui n'est peut-être pas qu'imaginaire d'indicibles correspondances. Les parcs, les étangs et les cascades qui font à sa beauté un décor trop en harmonie, telle étrange joute médiévale au plus profond d'une forêt américaine, quelques phrases scabreuses adressées à un enfant (« Regarde, je mange des diamants, et mon sang est tout blanc. Veux-tu toucher mes lèvres ? »), enfin le scandale permanent d'une conduite on ne peut mieux *égarée,* investissent cette créature improbable de tous les pouvoirs de la magie. Par quel miracle traverse-t-elle ce film, au hasard de quelle escale ? Par quel sortilège s'incarne-t-elle ici sous les traits de la froide Jean Seberg, inexplicablement transfigurée ? C'est un secret de plus dans une œuvre que son mystère place, je veux le croire, en marge du cinéma.

Jean-Paul TOROK

LILITH, film américain de Robert Rossen. **Scénario** : Robert Rossen, d'après le roman de J.R. Salamanca. **Images** : Eugene Shuftan. **Musique** : Kenyon Hopkins. **Interprétation** : Warren Beatty, Jean Seberg, Peter Fonda, Kim Hunter, Anne Meacham, James Patterson, etc.

Notules

UN INTERESSANT FILM SUR LES COMIC-BOOKS

Une projection privée nous a permis d'assister le 23 mars dernier à la version définitive — et en couleurs — du court métrage *Comic-books* de Claude J. Legrand. On avait déjà pu voir récemment ce film sur les écrans de la Télévision Nationale, malheureusement en noir et blanc bien entendu.

La couleur et la bande sonore entièrement nouvelle le rendent beaucoup plus attrayant. Claude J. Legrand est un jeune réalisateur, mais aussi un écrivain de nouvelles insolites et de science-fiction, dont vous verrez prochainement deux textes paraître dans *Fiction*. Sa mise en scène est alerte, agréable et, malgré quelques petites erreurs de raccords, parfaitement adéquate à son sujet.

Nous ne pouvons par contre pleinement souscrire à l'esprit du film, qui n'est pas absolument honnête avec le spectateur. En effet, nombre de documents reproduits — et présentés comme des couvertures de comic-books — sont en réalité des dessins de magazines de presses du

cœur, de revues policières ou même de science-fiction (une couverture d'*Amazing Stories* prétend illustrer l'érotisme du comic-book !). L'auteur le reconnaît volontiers et s'en excuse par le manque de documents, mais il est certain qu'il présente ainsi une vision déformée et caricaturale d'un genre déjà trop méprisé du public français.

Ceci, encore aggravé par un commentaire prononcé sur le ton du *Monsieur à qui on ne la fait pas*, risque fort de faire plus de mal que de bien à la bande dessinée en général, que nous essayons de hisser à sa véritable place depuis quelques années. On peut donc espérer que Claude J. Legrand nous donnera bientôt une étude plus approfondie sur ce sujet qu'il semble aimer.

J. S.

VOGUE DU CINÉMA-BIS

Le cinéma fantastique (baptisé désormais par le moindre critique qui se veut dans le vent « cinéma-bis ») connaît une vogue croissante. En témoigne notamment la multiplication des festivals organisés tour à tour par les salles spécialisées de Paris. Après les deux Semaines Fantastiques présentées par le Ranelagh, c'est le Dragon qui a convié les amateurs à suivre le « Congrès de l'Abominable », cependant que le Passy battait le rappel autour de la science-fiction. Simultanément, avec une satisfaction non dénuée d'ironie, les habitués du genre pouvaient voir fleurir de grands articles sur le cinéma fantastique dans des journaux qui, il y a six mois encore, le traitaient par l'ignorance ou le mépris.

Dans l'ensemble, les programmes de ces rétrospectives ont été bien composés. Mais on doit leur reprocher beaucoup de déjà vu et peu d'efforts pour présenter de l'inédit ou du moins connu. A croire que le cinéma fantastique moderne a engendré en tout et pour tout la vingtaine de bandes qui se voient ainsi périodiquement reprises. Quand se décidera-t-on à tirer de leur purgatoire les innombrables films fantastiques que les distributeurs français s'obstinent à ne pas sortir, et qui passent librement sur les écrans belges ? (Voir dans notre numéro 126 la liste qu'en avait dressé Bertrand Tavernier.)

A. D.

Topor

Après avoir balayé les conceptions traditionnelles du dessin humoristique, Topor a, cette fois, repoussé définitivement les règles établies de l'humour noir, telles qu'elles se pratiquent dans les chaumières intellectuelles, et banni le monde quotidien ainsi que les éléments qui en perturbent l'équilibre moral ou logique. Son univers s'ouvre désormais sur des paysages ou des situations qui échappent à toute représentation connue et ne concernent strictement que lui. Pourtant, ces dessins restent aux dimensions de l'homme, et s'ils énervent, émeuvent, perturbent, bouleversent, c'est qu'ils illustrent les états affectifs de l'homo topor vis-à-vis de nous et de notre univers auquel il ne peut échapper. Dans ses manifestations extrêmes, lorsqu'il se refuse à admettre cette réalité, il fait alors exploser les certitudes d'un monde fossilisé, avec l'application d'un anthropologue, pour en faire surgir les racines monstrueuses de la vie toporienne.

Son imagerie s'organise autour de thèmes obsessionnels : la femme, les pièges, la biologie insolite.

Cette femme, qui dans ses premiers dessins masochistes assaillait l'homme de tortures physiques ou prenait l'apparence ambiguë d'une petite fille candide pour jouer avec ses malformations, apparaît maintenant comme un être fatal, désiré, haï et doué de vertigineux pouvoirs. Vêtue des seuls dessous qui puissent faire rêver le plus imaginatif des voyeurs, elle est devenue le symbole agressif de l'érotisme considéré sans art. Qu'elle s'envole sur une grande tirelire en forme de cochon rose vers un ciel noir où pleut une pièce de monnaie ou qu'elle soit emportée dans les bras d'un gigantesque ours en peluche, elle semble toujours échapper à l'homme. Même lorsqu'elle s'offre à lui, il ne peut le savoir car ses mains sont clouées devant ses yeux, et si elle se déshabille dans un coin secret, c'est sa peau qu'elle retire comme si, lassée de cette mascarade tragique à l'usage de l'homme, elle voulait redevenir sang.

Mais, une fois débarrassée de cette présence obsessionnelle, l'homo topor se retrouve dans un monde où aucun élément n'est sûr. Tout s'y fissure, l'horizon est parfois happé par de grandes mains venues d'ailleurs. Et lorsqu'il cherche à s'évader de la terre, le sol lui-même colle à ses pieds.

Même quand il semble prêt à être catapulté, par ses fesses énormes, dans un lance-pierre qu'aucune échelle ne peut délimiter, l'image suivante nous le montre, assis dans un désert contraire, avec ses jambes qui se prolongent à l'infini et sur lesquelles rampent ses bourreaux présumés, deux vieilles femmes vêtues de noir.

En remettant la logique en question, Topor fait surgir un univers aux dimensions de l'étrange où les lois de la biologie ont été perturbées. Ainsi un homme, assis dans la ramure d'un arbre, attend que son enfant soit totalement enfanté par le tronc-matrice.

Mais aucune littérature ne saurait restituer ces conflits, ces états. Topor, dans ses dessins qu'il traite selon l'humeur en des factures différentes, s'offrant la fantaisie d'un trait linéaire ou la noirceur rageuse d'encres griffées, Goya selon le temps, Matisse pour rire, Forain pour le plaisir, raconte en une image souvent plus qu'en cent pages.

(Galerie Valérie Schmidt)

Hérold

Michel Butor vient de lui consacrer un livre, tous les grands musées d'art

moderne possèdent une ou plusieurs de ses toiles, André Breton s'est fait souvent le chantre de son œuvre, et cependant Hérold demeure seulement connu de quelques privilégiés, avides d'une peinture surréelle.

Il est d'origine roumaine et son nom est lié à la grande époque du surréalisme, comme en témoigne son œuvre longuement mûrie, riche des échos de l'imaginaire.

« Un bûcheron dans une goutte de rosée », a dit un jour André Breton pour le définir, et cette phrase situe fort bien l'univers dans lequel il s'aventure, entrailles délicates, fibres déchirées du monde végétal. Hérold sait nous restituer les harmonies pulpeuses, les soubresauts furtifs, les prolongements ténébreux de ce monde ni accueillant ni malveillant auquel son pinceau aérien tente d'arracher une organisation intime. Le minerai paraît, en opposition, insondable ; il impose sa démesure lisse ou déchire la quiétude de ses reliefs tourmentés. Hérold affronte simultanément ces deux mondes dissemblables et tente d'en deviner les explosions sourdes, les conflits secrets.

Son œuvre nous apparaît comme la matérialisation d'une planète rêvée que le sable aurait lentement recouverte. Il fait surgir de fonds aux pâleurs subtiles des formes méconnues qui éclatent, explosent, se craquellent au ralenti. Pour scruter ce calme apparent, le regard se fait assassinat poétique. Le « voir au-delà des choses » procède ici d'un écartèlement intime, d'une recherche à vif que sait apaiser une main au métier sûr. La couleur est souvent traitée comme une céramique, elle se fragmente en attouchements délicats qui composent d'étranges structures, labyrinthes organiques. Le raffinement des harmonies colorées, la transparence de la matière confèrent aux toiles une préciosité virile qui ajoute à la puissance onirique de l'œuvre.

Nous sommes guidés dans notre approche par les titres des toiles, collages poétiques, mots magiques qui attisent l'imagination. **Un épervier dans le cœur,** c'est, au-delà des formes cisaillées qui s'interpénètrèrent en des rouges sombres, le récit en image d'un périple au cœur d'une dimension seconde. **Tête à tête** nous laisse percevoir les étreintes sensibles de lourdes fleurs dont les grâces formelles dissimulent mal une inquiétante présence musquée.

Midi est la toile la plus aérienne de l'exposition ; Hérold semble ici avoir su capter le temps pour en saisir l'immobilité surprise. L'opposition entre une forme minérale aiguë qui évoque une divinité païenne et le grand ciel d'un bleu transparent fait naître, à l'intérieur du paysage, la cristallisation d'une lumière fixe qu'aucun instant ne peut définir.

L'auteur d'un **Maltraité de la peinture** nous prouve qu'il a sur elle d'étranges pouvoirs et qu'il sait capter les réalités différentes par le jeu des couleurs, des transparences, des reliefs si sensibles qu'ils procurent une impression tactile. Il nous restitue notre univers après lui avoir fait subir toutes les mutations biologiques en accord avec son alchimie intime.

(Galerie Lucie Weill)

Anne TRONCHE

La science-fiction dépassée ?

Etrange de voir, à chaque nouvel exploit spatial russe ou américain, les journalistes s'empresser de nous prétendre naïvement que, **cette fois**, la science-fiction est bel et bien démodée, définitivement rejointe par l'actualité. Il est vrai que nous commençons à être habitués à ces couplets, depuis les Spoutniks de 1958 qui, déjà, à en croire les commentateurs de l'époque, « dépassaient les rêves les plus fous » de la S.F. ! Mais aujourd'hui, plus que jamais, nous avons notre ration de ce genre de refrain. **« La science-fiction n'existe plus ! »** titre fièrement **Le Figaro Littéraire** du 25 mars, à propos de l'astronaute russe qui a marché dans l'espace. Et **Paris-Presse** écrit dans son numéro du 20 mars : **« C'est la fin d'un rêve : Alexei Leonov vient de se mouvoir dans l'espace et de rendre caducs du même coup cent ans de science-fiction. »** A noter, évidemment, que ce genre de remarque stupide émane en général de gens aussi peu versés en science qu'en science-fiction.

Heureusement pour elle, en tout cas, cette dernière n'en est plus tout à fait à faire marcher des astronautes dans l'espace... Précisons aux échotiers que, dans l'ensemble de la littérature de S.F. digne de ce nom, on trouve une mine d'idées et de données sur des progrès scientifiques **vraisemblables**, qu'on mettra des dizaines d'années, voire des siècles, à exploiter. Et rappelons-leur que la science-fiction n'est pas brusquement devenue nulle et non avenue parce qu'en 1945 est apparue la bombe atomique (qu'elle avait bien entendu prévue dans le détail). Il est vraiment bizarre qu'au lieu de rendre hommage, en de telles circonstances, au pouvoir visionnaire de la S.F., on n'ait d'autre hâte que de lui préparer un enterrement de première classe.

A vrai dire, il y a souvent dans cette attitude mauvaise foi consciente plutôt qu'ignorance. Un exemple en est fourni par le numéro déjà cité du **Figaro Littéraire.** Tout est basé sur une interview du professeur Auger, directeur de l'Organisation Européenne de Recherches Spatiales, qui s'est vu poser, entre autres, la question-bateau que voici : **« N'avez-vous pas l'impression qu'avec tout ce qui arrive, tout ce que nous découvrons chaque jour, la science-fiction qui a enchanté l'imagination de notre jeunesse est un genre littéraire un peu dépassé par la réalité ? »** (Remarquons au passage l'allusion à « notre jeunesse », qui d'une part laisse entendre qu'il s'agit d'une littérature pour adolescents, et de l'autre la rejette dans les brumes historiques d'un passé vague.)

Cela dit, il faut ici distinguer entre le brave professeur, qui apparemment n'a rien de spécial contre la science-fiction bien qu'il en soit mal informé, et son interviewer (anonyme) ainsi que la rédaction du **Figaro Littéraire.** En bref, le professeur Auger reconnaît que **« les romans de science-fiction ont annoncé maintes et maintes fois ce qui allait se passer ».** Fort bien. Il déplore en outre, assez curieusement, une certaine influence néfaste qu'aurait la science-fiction sur la mentalité du public, dont la curiosité serait par sa faute émoussée : **« Il ne manque pas d'hommes de science qui préféreraient arriver à une sorte de moratoire avec la science-fiction, en disant à ses auteurs : « Arrêtez-vous, ne déflorez pas ce que nous allons faire. » (...) Au moment où cela se passe, le public est vacciné.**

Il ne s'étonne plus. C'est bien regrettable. » (En somme, la science-fiction, au lieu de préparer les esprits, ne servirait qu'à les rendre blasés. Mais dans ce cas, comment expliquer l'enthousiasme des foules soviétiques pour les réalisations spatiales, l'U.R.S.S. étant précisément le pays où une science-fiction éminemment vulgarisatrice a le plus d'audience ?)

Enfin, le professeur Auger termine sur ce vœu assez inattendu : **« Je souhaiterais que la science-fiction se préoccupe de ce qui se passe dans les galaxies, à des milliers d'années-lumière, là où nous n'irons jamais, plutôt que de s'occuper de ce qui est prévisible. Qu'elle nous laisse au moins la Lune, Mars et Vénus et qu'elle garde l'inaccessible ! »** (Il serait facile de répondre que l'essentiel de la science-fiction moderne se passe justement dans les galaxies, et souvent en se basant sur des extrapolations bien moins fantaisistes que ne le croient ses détracteurs.)

Voyons maintenant la méthode employée pour tirer parti de ces propos relativement neutres, les seuls dans tout le journal qui aient trait à la science-fiction. On commence par intituler l'interview de cette façon péremptoire : **Le professeur Auger : « La science-fiction dans les galaxies ! »** (Sous-entendu : qu'elle nous fiche la paix et cesse de se mêler de choses sérieuses !) Et, par une réaction en chaîne, on en arrive en seconde étape à titrer la première page, en caractères d'affiche : **LA SCIENCE-FICTION N'EXISTE PLUS**, phrase que nous avons déjà citée. Suit une photo du cosmonaute russe dans l'espace, avec ce sous-titre assez admirable : **« En faisant accomplir à l'homme ses premiers pas dans l'espace, le colonel Leonov a sonné le glas de la science-fiction. Du moins, telle que nous la connaissions jusqu'ici (sic !). Désormais, il lui faudra trouver autre chose (re-sic !). »**

Est-ce céder à un délire d'interprétation que d'avancer que **Le Figaro Littéraire** témoigne ici de l'ombre d'une malveillance ? Et est-ce outrepasser les limites que d'ajouter qu'il se couvre doucement de ridicule ?

Alain DORÉMIEUX

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

chronique des bandes dessinées

Premier salon des bandes dessinées

par Pierre Strinati et Michel Frainier

Lorsqu'en juillet 1961, **Fiction** accueillit pour la première fois dans ses pages un article consacré aux bandes dessinées, on ne pouvait encore prévoir le développement qu'allait prendre l'étude de cette littérature marginale. Ce fut tout d'abord la création du Club des Bandes Dessinées qui permit aux amateurs de se grouper et de ne plus avoir honte de leur passion. Ce fut ensuite la création de clubs similaires dans d'autres pays d'Europe. Ce fut enfin le « Salone Internazionale dei Comics », qui vient de se tenir en Italie.

Bordighera, station estivale méditerranéenne, fut retenu comme siège de ce colloque, et les congressistes se retrouvèrent au Palazzo del Parco où durant deux jours, soit les 21 et 22 février 1965, les débats se poursuivirent à un rythme soutenu.

L'allocution de bienvenue, prononcée par le maire de Bordighera, précédait le discours d'ouverture de Francis Lacassin. De nombreux autres exposés se succédèrent, démontrant, si besoin était, l'érudition des conférenciers. Il est regrettable cependant que la majorité de ceux-ci se soit adressée à une minorité d'intellectuels passionnés de sociologie et de pédagogie, thèmes qui furent le plus souvent traités, nonobstant le côté esthétique et artistique des bandes dessinées. Sans nier l'intérêt certain que peuvent présenter ces études, il eût été préférable de les intercaler avec d'autres exposés, peut-être moins savants, mais plus récréatifs, où une large place aurait pu être réservée à la diffusion de documents et notamment à la projection de diapositives.

Outre la sociologie des **comics**, les matières suivantes furent abordées : la censure en Italie, bandes dessinées et cinéma, bandes dessinées et science-fiction, problèmes d'édition. Monsieur Winkler, directeur d'Opéra Mundi, donna son point de vue, après quoi quelques dessinateurs et scénaristes prirent également la parole et exposèrent certains problèmes propres à leur profession. Enfin quelques personnalités américaines s'étaient déplacées spécialement. David Pascal, président du syndicat des cartoonists, apporta le salut de ses confrères. Lee Falk (scénariste du **Fantôme** et de **Mandrake**) et Alfred Andriola (dessinateur de **Charlie Chan** et de **Kerry Drake**) évoquèrent quelques souvenirs.

L'exposé le plus intéressant pour les lecteurs de **Fiction** fut celui de François Le Lionnais, dont le sujet « bandes dessinées et science-fiction » passionna nombre d'auditeurs. Tout d'abord, il traita du mythe des savants qu'il classe en deux catégories : les distraits et les diaboliques. Il regretta l'utilisation abusive des robots, « ces automates à figure humaine en tuyaux de poêle ». Il parla également du mythe de la science, laquelle constitue souvent « une nouvelle magie pour le grand public ». François Le Lionnais signala, en outre,

certains cas de vocations scientifiques provoquées par la lecture des bandes dessinées, et notamment par le **Voyage dans la pièce de monnaie** (1), dont il se plut à souligner les mérites.

Au premier étage du Palazzo del Parco une exposition consacrée aux **comics** attendait la visite des « fumettistes ». Cette rétrospective remporta un franc succès et les amateurs purent contempler tout à loisir leurs bandes favorites. Tous les grands dessinateurs étaient représentés par le truchement de panneaux offrant une vue d'ensemble de la production actuelle et passée.

Une série de dessins de **Mandrake,** exécutés à des époques différentes, témoignait de l'évolution du style de Phil Davis, tandis qu'un autre stand, consacré à **Tarzan,** et illustré notamment par Foster, Hogarth et Cardy, accrochait le regard. La bande d'expression française n'était pas oubliée et un panneau intitulé **Hommage à Forton** offrait un aperçu de son œuvre. Les Pieds-Nickelés, bien sûr, Bibi Fricotin, et même cette vieille connaissance de Séraphin Laricot, dont les tragiques aventures paraissaient en 1906 dans l'**American Illustrated,** réchauffèrent par leur cocasse silhouette le cœur des nostalgiques.

L'aspect futuriste était assuré, du côté français, par la présence de la très sexy Barbarella, due au crayon de Jean-Claude Forest, ainsi que des **Naufragés du temps** créés par Paul Gillon. Une autre partie de l'exposition rétrospective, consacrée aux précurseurs des **comics** de science-fiction, permettait d'admirer de magnifiques planches de **Flash Gordon, Brick Bradford** et **Buck Rogers.**

Au deuxième étage, il appartenait aux éditeurs de présenter leur production. Cette galerie, consacrée elle aussi à l'encensement des **fumetti,** reflétait plus particulièrement la mode actuelle, dont malheureusement le format évoque souvent et irrésistiblement le timbre-poste. Les stands les plus en vue furent ceux du **Journal de Mickey,** des Editions Spada (**Le Fantôme, Mandrake, Flash Gordon**), de Del Duca, éditeur de **Tarzan,** dont une planche originale, signée Hogarth, excitait la convoitise des connaisseurs.

A noter encore des panneaux représentant **Kolosso,** le dernier-né des supermen en Italie, et d'autres personnages de même origine, dont le graphisme, récent et dégénéré, contrastait désagréablement avec certains chefs d'œuvre de l'âge d'or.

Déambulant dans l'enceinte de l'expo, certains congressistes s'entretinrent, au hasard des rencontres, avec MM. Romano Calisi, directeur du salon, Al Capp, Forest, Gillon, Goscinny, Morris, Greg, Crocos, Resnais, Topor, Lob, ainsi qu'avec Antonio Canale et Andrea Lavezzolo, respectivement auteurs d'**Amok** et de **Jim Taureau.**

En définitive, et si l'on excepte les quelques remarques précédemment formulées, une telle organisation, outre le fait qu'elle marque le début d'une ère nouvelle de reconnaissance et de considération des littératures d'expression graphique, aura apporté aux observateurs présents l'assurance que l'on peut très bien se passionner pour les bandes dessinées sans pour cela se voir taxer d'infantilisme. Ce ne sera pas là son moindre mérite.

Il convient de remercier les instigateurs de cette « première » européenne en espérant que cet exemple portera ses fruits et que bientôt s'ouvriront d'autres salons consacrés aux **comics.**

(1) Cet épisode des aventures de Luc Bradefer a été réédité par le Centre d'Etudes des Littératures d'Expression Graphique (Club des Bandes Dessinées).

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)